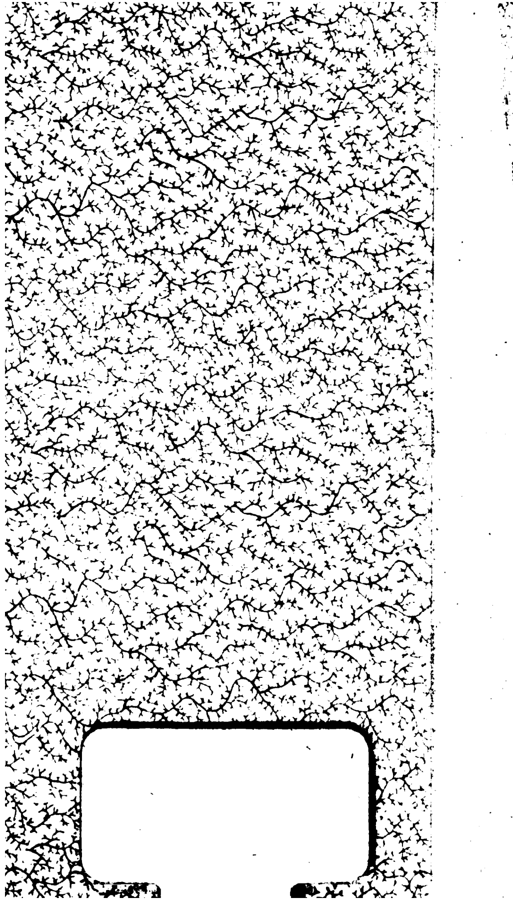
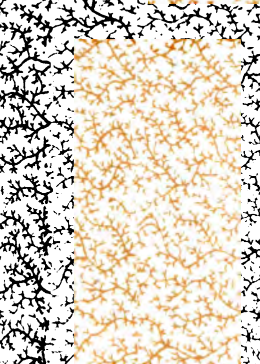
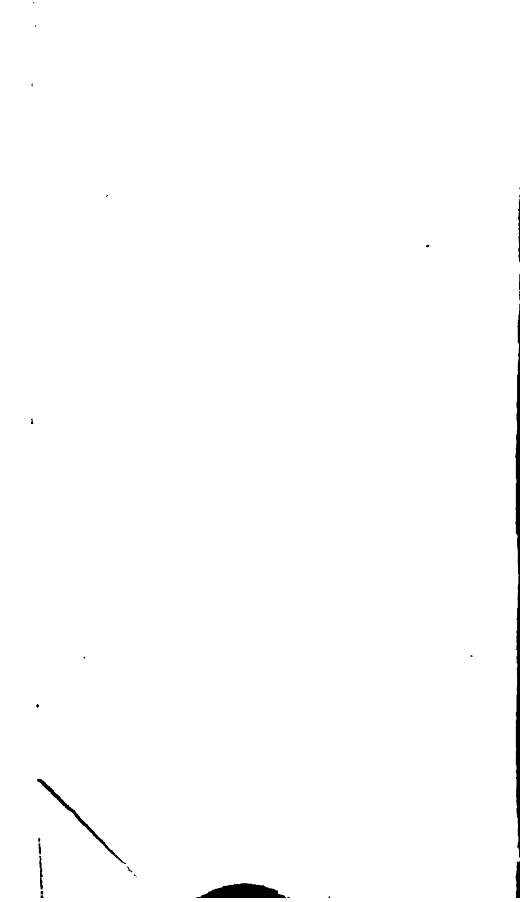
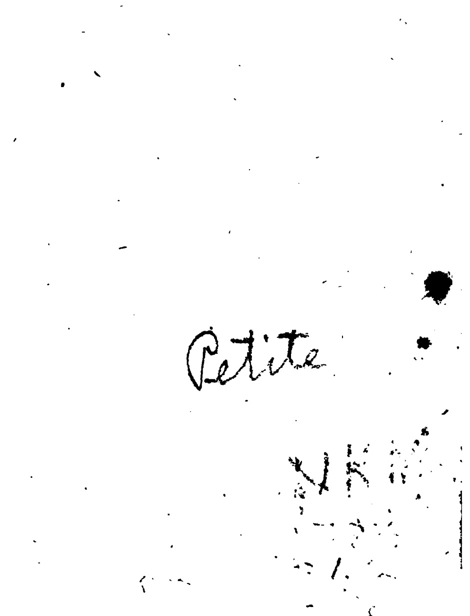





Petite

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1783

[Tome 2]

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon; depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, nº. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

NOUVEL AVIS.

LE nombre des souscriptions pour cet Ouvrage s'étant multiplié au-delà de nos espérances, nos frais et notre travail se trouvant plus que payés, nous croyons devoir faire jouir MM. nos Souscripteurs du surplus de leurs avances, et nous nous faisons un vrai plaisir de pouvoir leur annoncer qu'ils recevront *gratis* les portraits des Auteurs dont les Pieces formeront notre Collection. Ces portraits seront gravés par des Artistes célebres, et d'après les portraits originaux, autant qu'il sera possible. Nous prions, à cet effet, les parens des Auteurs dramatiques, et les Amateurs, qui possedent quelques-uns de ces portraits, de vouloir bien nous permettre d'en faire faire des copies : ils concoureront ainsi à l'enrichissement de ce Recueil, et s'assureront des droits à notre reconnoissance.

Le même désintéressement qui nous porte à passer nos promesses, tant dans le plan de cet

Ouvrage que dans les ornemens accessoires, nous a fait remarquer que nous devions une restitution à MM. nos Souscripteurs de la Capitale qui ne voyagent point. Nous avons senti qu'il n'étoit pas juste que ceux qui ne quittent jamais Paris contribuassent aux frais de poste, et nous leur en avons fait la remise, pour l'année entiere. La souscription, pour les personnes qui resteront toute l'année à Paris, est donc réduite, et restera à 33 livres, et elle est et sera toujours de 54 livres pour les Souscripteurs de Province, et pour ceux qui iront y passer une partie de l'année. Mais comme nous ne faisons tirer qu'à un très-petit nombre en papier vélin, la souscription en sera toujours, et par-tout, de 54 livres.

Nous prions MM. les Souscripteurs qui n'ont pas payé, en recevant le premier volume, de vouloir bien faire parvenir, le plutôt possible, le montant de leur souscription, franc de port, au Bureau, rue des Moulins, butte Saint Roch, N°. 11.

On ne peut souscrire qu'en payant comptant.

pour l'année entiere, et en s'adressant au Bureau, ou chez les Libraires indiqués dans le Prospectus.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les deux premiers Volumes d'un Ouvrage intitulé : *Petite Bibliotheque des Théatres*, &c. Ce Recueil, qui comprendra les meilleures Pieces qui aient paru jusqu'à présent sur la scene, &c. doit être d'autant plus agréable au Public, qu'il n'avoit pas encore été exécuté, et que les Auteurs n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à l'enrichir et à le rendre intéressant : au reste, je n'ai rien trouvé dans ces Volumes qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris le 26 Juillet 1783.

CAUSSIN.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

QUINAULT.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

VIE
DE QUINAULT.

PHILIPPE QUINAULT, né en 1635, à Felletin dans la Marche, eut pour pere un particulier peu favorisé de la fortune, et qui, ne pouvant lui donner l'éducation que ses inclinations naissantes paroissoient demander, l'envoya à Paris, dès l'âge de huit ans (1). Il l'adressa et le recommanda à Tristan, surnommé l'Hermite, qui

(1) C'est, sans doute, ce très-jeune âge où Quinault vint à Paris, qui a fait croire à plusieurs des Auteurs qui ont parlé de lui, qu'il étoit né dans cette Capitale; mais nous croyons devoir nous en rapporter, sur le lieu de sa naissance, à une seconde vie de lui, par *Boscheron* *, et qui se trouve, manuscrite, dans la Bibliotheque de feu M. le Duc de la Valliere. Voyez premiere partie, tome troisieme, du Catalogue des Livres rares et des manuscrits de cette Bibliotheque.

* *Boscheron* est l'Auteur de la premiere Vie de Quinault, imprimée à la tête des Œuvres de ce Poëte.

étoit de la même Province, et avec lequel il avoit quelque liaison. Tristan accueillit le jeune QUINAULT, lui accorda son amitié, et se chargea de l'instruire lui-même. Encouragé par ses progrès, il lui enseigna l'art des vers, et vit bientôt que l'éleve surpasseroit son modele. Mais loin d'en ressentir de l'envie, Tristan n'en considéra que plus QUINAULT : il le vanta et le produisit par-tout, comme un sujet de grande espérance. Celui-ci ne le démentit point, et montra de bonne-heure son talent pour la Poésie dramatique. Avant l'âge de vingt ans, il s'étoit déja fait connoître par plusieurs Pieces qui obtinrent des succès, capables d'exciter son émulation ; et à trente ans, il en avoit donné seize, tant Tragédies que Comédies, toutes en cinq actes et en vers.

Celles de ses Pieces qui ont resté le plus long-tems au Théatre, sont, *Agrippa*, ou *le faux Tibérinus*, Tragi-Comédie ; *Astrate*, *Roi de Tyr*, Tragédie ; *la Mere Coquette*, ou *les Amans brouillés*, Comédie, & l'*Amant indiscret*, ou *le Maître étourdi*, Comédie.

De toutes ces Pieces, on ne joue plus que la

Mere Coquette, qui a été retouchée par M. *Collé*, le plus fécond et le plus gai de nos Chansonniers, & l'Auteur de plusieurs charmantes Comédies; telles que *Dupuis et Desronais*, *la Partie de Chasse de Henri IV*, &c.

Mais c'est, sur-tout, dans le genre lyrique, que QUINAULT a montré un vrai talent, puisqu'il n'a pu avoir de rivaux dans son tems; c'est-à-dire dans le siecle le plus fertile en grands génies et en grands talens, et que, jusqu'à nos jours, il n'a point encore eu d'imitateurs.

Dans la composition des seize Opéra qu'il a donnés, on ne peut se lasser d'admirer l'extrême facilité avec laquelle il travailloit, le plus souvent d'après les ordres & les sujets que lui prescrivoit Louis XIV, et son excessive docilité à se plier aux idées de Lully, et à refaire, d'après elles, sans que cela parût lui rien coûter. Toutes ces gênes, si capables d'éteindre le génie et de rétrécir le talent, ne laissent appercevoir dans QUINAULT aucune atteinte à la richesse de Poésie, ni à l'harmonieuse molesse de style qui le caractérisent et le feront toujours distinguer

parmi les meilleurs et les plus purs Écrivains des deux plus beaux siecles de notre poésie.

QUINAULT fut reçu à l'Académie Françoise en 1670; et chargé, par cette Compagnie, de haranguer le Roi, en 1675 & 1677, au retour de ses campagnes, il fit voir qu'il n'étoit pas moins bon Orateur que bon Poëte. Au moment où il alloit parler au Roi, il apprit la mort de M. de Turenne; et, sans autre préparation, il sut faire entrer, dans son Discours, une digression aussi ingénieuse que touchante sur la perte de ce Héros, et qui excita l'étonnement et l'admiration de toute la Cour.

A la sollicitation de Tristan, qui connoissoit trop les désagrémens attachés à la carriere de la Poésie, pour souffrir que son éleve s'y dévouât entiérement, QUINAULT avoit mêlé, dans sa jeunesse, l'étude du Droit à celle des Lettres. Tristan l'avoit placé chez un de ses amis, Avocat au Conseil, où, en moins de deux ou trois ans, il s'étoit rendu capable d'en exercer la charge. C'est ce qu'il se trouva à portée de prouver à un Négociant, qui, grand amateur de

Comédie, se l'étoit attaché, et lui avoit donné un logement dans sa maison. Vivement inquiété par ses associés, ce Négociant se vit au moment de perdre sa réputation et son état. QUINAULT lui rendit essentiellement service : il régla ses comptes, et sut mettre sa fortune et son crédit hors de toute atteinte. Mais ce Marchand ne survécut pas long-tems au chagrin que lui avoit causé cette affaire : il laissa bientôt une riche veuve, qui, par reconnoissance pour QUINAULT, l'épousa et lui apporta plus de 100,000 livres en mariage (1) ; ce qui donna à notre Poëte le desir et les moyens de se pourvoir d'une Charge d'Auditeur en la Chambre des Comptes.

Sur ce que cette Compagnie faisoit quelques difficultés de l'admettre au nombre de ses Mem-

(1) La seconde Vie de Quinault, par *Boscheron*, manuscrite, citée plus haut, nous donne le nom de cette femme. Il l'appelle Marie-Magdelaine-Genevieve Riviere, fille d'un Contrôleur des rentes de l'Hôtel-de-Ville, et veuve de M. Coutot, Secrétaire du Roi, qui, apparemment, avoit acquis cette Charge en quittant le commerce, après que Quinault eut remis de l'ordre dans ses affaires.

bres, parce qu'il avoit travaillé pour le Théatre, un plaisant du tems fit ces vers :

» QUINAULT, le plus grand des Auteurs,
» Dans votre Corps, Messieurs, a dessein de paroître :
» Puisqu'il a tant fait d'Auditeurs,
» Pourquoi l'empêchez-vous de l'être » ?

Mais l'opposition ne dura pas, et QUINAULT fut admis ; ce qui fit faire au même anonyme les vers suivans :

» Parmi les Présidens et Maîtres de la Chambre,
» QUINAULT, Poëte et grand Auteur,
» De cet illustre Corps ne fait qu'un petit Membre,
» Comme Conseiller Auditeur ;
» Mais, par un beau retour, quand on le voit paroître,
» Au milieu de ses Spectateurs,
» Il n'est point, aujourd'hui, de Président ni Maître
» Qui ne deviennent Auditeurs ».

Pour ajouter à la gloire et à la fortune de QUINAULT, le Roi lui accorda le cordon de l'Ordre de Saint-Michel, et une pension de 2000 livres ; et Lully s'engagea à lui payer quatre mille francs chacun des Opéra qu'il lui donneroit à mettre en musique.

Malgré cette fortune, considérable pour le

tems et pour celui qui la possédoit, QUINAULT se voyant cinq filles à marier, se plaignit de la nécessité et de l'embarras de les doter. Ses plaintes, que l'on a regardées, sans doute avec raison, comme des plaisanteries, sont consignées dans une jolie petite Piece de vers, qui a pour titre, l'*Opéra difficile*; mais ces vers, comme ceux que nous venons de rapporter plus haut, prouvent que les pointes et les jeux de mots, si communs aujourd'hui, sous le nom de *calembourgs*, n'étoient guere moins à la mode du tems de QUINAULT, puisque son mérite réel et le bon goût qu'il a montré, dans presque tous ses Ouvrages, ne purent le garantir entiérement de la contagion. Voici ces vers :

» Ce n'est pas l'Opéra que je fais pour le Roi
» Qui m'empêche d'être tranquile :
» Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
» La grande peine où je me voi,
» C'est d'avoir cinq filles chez moi,
» Dont la moins âgée est nubile.
» Je dois les établir, et voudrois le pouvoir :
» Mais à suivre Apollon, on ne s'enrichit guere ;
» C'est, avec peu de bien, un terrible devoir

» De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.
» Quoi ! cinq actes devant Notaire,
» Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
» O Ciel ! peut-on jamais avoir
» Opéra plus fâcheux à faire » ?

Mais il en fut quitte, à-peu-près, pour ces vers, et pour sa prétendue peur; car, de ses cinq filles, trois se firent Religieuses, et deux, seulement, se marierent.

QUINAULT étoit un homme aimable, d'une société douce, d'une conversation agréable, d'une politesse attentive et prévenante. Il sut plaire aux Grands, à ses égaux et à ses inférieurs; également éloigné des défauts qui choquent à la Cour, et de ceux qui déplaisent dans le monde. Quiconque ne le connoîtroit que par ce qu'en ont dit *Boileau*, *Baillet* et *Furetiere*, en porteroit, assurément, un jugement bien faux et bien peu équitable.

On a prétendu qu'il étoit fort ignorant; et, pour appuyer cette opinion, on rapporte qu'un jour que l'on venoit de jouer une de ses Pieces, qui n'avoit pas réussi, il vouloit en expliquer le sujet à un homme de la Cour, et lui disoit, que

la scene étant en Capadoce, il falloit se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la Nation, pour bien juger sa Piece; que le Courtisan lui répondit : « Vous avez raison, et » je crois qu'elle seroit bonne à jouer sur les » lieux ». Qu'un autre jour, qu'on lui demandoit s'il avoit lu *Natalis Comès*, sur la Mythologie? Il répondit que non; mais qu'il avoit lu *Noël le Comte.*

Ces deux traits ressemblent trop à deux plaisanteries fabriquées à loisir, pour que l'on y puisse raisonnablement ajouter foi.

QUINAULT, sur la fin de sa vie, regretta d'avoir donné son tems à faire des Opéra, et résolut de ne plus travailler que pour la gloire de Dieu et celle du Roi. Il entreprit un Poëme sur l'*extinction de la Religion prétendue réformée, en France*, et dont voici les premiers vers :

» Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours;
» Sur un ton plus sublime, il me faut faire entendre:
» Je vous dis adieu, Muse tendre,
» Et vous dis adieu pour toujours, &c. ».

Il ordonna, par son testament, qu'après sa mort, on ne publiât point ses manuscrits, et il

composa, pour lui-même, cette Épitaphe, si simple et si peu fastueuse, qu'elle seule pourroit suffire à le caractériser.

» Passant ! arrête, ici, pour prier un moment ;
» C'eſt ce que des vivans les morts peuvent attendre :
» Quand tu ſeras au monument,
» On aura soin de te le rendre ».

QUINAULT jouit, quelque tems, de l'aisance et de la réputation qu'il méritoit et qu'il avoit obtenues ; et il mourut dans de grands sentimens de Religion, le 29 Novembre 1688, âgé de cinquante-trois ans. Il fut enterré à Saint-Louis, sa Paroisse, et unanimement regretté de tous ceux qui le connoissoient.

CATALOGUE

CATALOGUE DES PIECES DE QUINAULT.

* Les Rivales, Comédie en cinq actes, en vers, jouée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1653 ; imprimée à Paris en 1661, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

Les deux Pucelles et la Sœur généreuse de Rotrou, sont les principales sources dans lesquelles Quinault a puisé pour la composition de sa Comédie des Rivales ; il y a même copié beaucoup de choses. Quoique médiocrement écrite, elle eut un si brillant succès, que l'Auteur se détermina à suivre la carriere du Théatre.

On prétend que c'est cette Piece qui a donné lieu à l'usage par lequel les Auteurs ont part aux représentations de leurs Ouvrages, dans la nouveauté. Les Comédiens, depuis leur établissement à Paris, achetoient ordinairement les Pieces de Théatre qu'on leur présentoit, et ils les payoient à proportion de la réputation de leurs Auteurs.

Tristan, pour rendre service à Quinault, son éleve, se chargea de lire aux Comédiens la Piece des Rivales: elle fut acceptée avec de grands éloges de la part des Acteurs, qui convinrent d'en donner cent écus. Quelques jours après, Tristan ayant avoué que la Piece n'étoit pas de lui, mais d'un jeune homme nommé Quinault, les Comédiens se rétracterent, et n'en voulurent plus donner que cinquante écus. Tristan ne put se résoudre à la donner pour un prix si médiocre; mais pour concilier les intérêts communs, il s'avisa de proposer aux Comédiens d'accorder à l'Auteur le neuvieme de la recette de chaque représentation, pendant le tems que cette Piece seroit représentée dans sa nouveauté, et qu'ensuite elle leur appartiendroit. Le marché fut accepté, et parut judicieux aux Acteurs. Depuis cette époque, l'usage d'accorder à l'Auteur d'une Piece le neuvieme de la recette, s'est toujours conservé. Lorsque les Pieces en un acte, et celles en trois se sont, dans la suite, introduites au Théatre, les Auteurs convinrent, avec les Comédiens, d'un dix-huitieme pour les premieres, & d'un douzieme pour les secondes.

La Généreuse ingratitude, Tragi-Comédie-Pastorale, en cinq actes et en vers, dédiée à Monseigneur le Prince de Conti, avec une ode au même; représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1654; imprimée à Paris en 1657, *in*-12, chez Toussaint Quinet.

Cette Comédie offre quelques scenes amusantes, mais beaucoup trop de complication, peu de vraisemblance, et trop de précipitation dans le dénouement. Malgré ces défauts, elle réussit au point, que les amis de Quinault parurent étonnés de ce succès. Effrayés par la cabale qui s'élevoit contre ce jeune Poëte, et craignant qu'il n'y succombât, ils jugerent à propos de lui conseiller de ne pas faire, comme il l'avoit résolu, son unique état de la Poésie. Ils l'engagerent à se mettre chez un Avocat au Conseil, où, comme on le dit dans sa vie, il se rendit capable, en moins de deux ou trois ans, d'en exercer la charge. Mais n'ayant pu résister à son goût pour les Lettres, il s'y livra, de nouveau, redoubla d'efforts, et força ses ennemis à admirer ses Ouvrages, au lieu de les décrier.

* L'Amant indiscret, ou le Maître étourdi, Comédie en cinq actes et en vers, jouée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1654, dédiée à Mgr. le Duc de la Valette; imprimée à Paris en 1664, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

* La Comédie sans Comédie, en cinq actes et en vers, représentée sur le Théatre du Marais, en 1645, dédiée à M. le Marquis de la Meilleraye, grand-maître de l'Artillerie; im-

primée à Paris en 1657, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

Cette Piece fut généralement applaudie. Les ennemis même de l'Auteur se virent contraints d'avouer que les différens genres de spectacle dont elle est composée, étoient une marque de la fertilité de son génie,

Le premier acte est une espece de Prologue pour amener les suivans.

Le deuxieme est une Pastorale intitulée, Clodomir.

Le troisieme, une Comédie intitulée, le Docteur de Verre.

Le quatrieme, une Tragédie intitulée, Clorinde.

Le cinquieme, une Comédie à machines, intitulée, Armide et Renaud.

Ce cinquieme acte a depuis fourni à Quinault la matiere de son Armide : on y trouve la plupart des situations de ce bel Opéra.

* Les coups de l'Amour et de la Fortune, Tragi-Comédie, en cinq actes et en vers, représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1656, dédiée à Mgr. le Duc de Guise ; imprimée à Paris en 1660, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

Il y a trois Pieces de Théatre sous ce titre, et dont l'intrigue, le fonds, le dénouement sont les mêmes ; et de plus, les noms des Acteurs (sur-tout des principaux). La premiere est de Boisrobert, donnée sur le

Théatre du Marais en 1656 ; la seconde de Quinault ; la troisieme de Heudeline, imprimée à Rouen, sans date : cette derniere est la même que celle de Quinault. Heudeline y a ajouté un nouveau Prologue et un Épilogue, qu'il a mis en musique.

Selon quelques-uns, le sujet de cette Piece est pris d'une Comédie Espagnole intitulée, *Il credito matto* ; et selon La Monnoye, d'une Piece de Dom Antoine de Solis, et qui a pour titre, le triomphe d'Amour et de Fortune. La concurrence qui s'établit, alors, entre Boisrobert et Quinault, ne fut pas avantageuse au premier, dont la poésie pitoyable donnoit un air de beauté à la Piece de Quinault. Boisrobert parut si sensible à la préférence que l'on accordoit à son rival, qu'il ne fut pas assez juste pour reconnoître son infériorité. Voici comme il parle de l'une et de l'autre. « J'ai cette satisfaction d'apprendre, de tous côtés, que ceux qui passent, sans contredit dans le monde, pour être les esprits les plus éclairés du siecle, après avoir vu les représentations des deux Pieces sur différens Théatres, n'ont pu même demeurer d'accord que l'on m'eût ôté la grace de la nouveauté, tant ils ont trouvé que l'on m'avoit imité de mauvaise grace ». Scaron dit, dans l'édition de ses Œuvres de 1656, que c'est à tort qu'on attribua les coups de l'Amour et de la Fortune à Quinault ; que le sujet a été fait par Mademoiselle du Château ; que les quatre premiers actes ont été mis en vers par Tristan, et que lui, Scaron, a fait le dernier acte, à la priere des Comédiens, parce que Tristan se mouroit.

Cette anecdote est sans fondement. Quinault étoit déja connu par d'autres Pieces de Théatre, et on trouve dans celle-ci la même tournure de versification que dans les précédentes. Il se peut que Tristan y ait travaillé ; mais il n'en est pas moins vrai que Quinault en est l'Auteur. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'Épître dédicatoire : on verra comme il en parle à M. le Duc de Guise.

La mort de Cyrus, Tragédie, dédiée à Madame la sur-Intendante, représentée en 1656 ; imprimée à Paris en 1659, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

La Reine Thomiris, dans la cinquieme scene du premier acte de cette Tragédie, commence son rôle par ces deux vers :

» Que l'on cherche par-tout mes tablettes perdues,
» Et que, sans les ouvrir, elles me soient rendues ».

Il est à présumer que ces tablettes étoient autant en usage chez les Reines Persannes, que les chapeaux, dont les mains de nos Acteurs ont été si souvent embarrassées, l'étoient chez les Héros de la Grece et de Rome. Boileau, dans son ingénieux Dialogue des morts, a finement critiqué cet endroit ridicule, et quelques autres de la même Piece. Il semble que sans ces tablettes, dit un Écrivain de nos jours, l'Auteur n'auroit pu lier l'intrigue de sa Tragédie, qui finit par la mort de Thomiris et de Cyrus.

Le Mariage de Cambise, Comédie en cinq actes et en vers, donnée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1657, dédiée à S. A. R. M. le Duc d'Anjou, frere unique du Roi ; imprimée à Paris en 1659, *in*-12, chez Augustin Courbé.

On trouve de l'intelligence dans la conduite de cette Piece ; tout s'y développe assez naturellement. L'échange de deux Princesses, crues d'abord deux sœurs, y jette du trouble et de l'intérêt : c'est dommage que le style en soit un peu foible, et les Héros un peu trop doucereux ; elle a eu du succès dans le tems. A l'exception des noms des principaux Acteurs de cette Tragi-Comédie, tout est de l'invention de l'Auteur.

* Amalazonte, Tragédie, représentée au commencement de Novembre 1657, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne ; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

Cette Tragédie n'a eu que sept représentations : quoique froidement écrite, elle annonçoit l'homme de génie.

Le feint Alcibiade, Tragi-Comédie, dédiée à M. Fouquet, sur-Intendant des Finances, donnée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne,

au mois de Février 1658 ; imprimée la même année à Paris, *in*-12, chez Augustin Courbé.

Le sujet de cette Piece est tiré de l'Histoire Athénienne : elle est aussi foible de style que chargée d'événemens romanesques. Campistron a aussi traité le même sujet. La Reine Christine de Suede assista à une représentation de cette Piece.

* Le Fantôme amoureux, Tragi-Comédie, en cinq actes et en vers, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1659 ; dédiée à M. le Comte de Saint-Aignan, avec une estampe et un avis du Libraire au Lecteur ; imprimée à Paris en 1659, *in*-12, chez Claude Barbin,

Cette Piece est tirée de l'Espagnol : le style en est médiocre, et dénué d'intérêt : elle ne fut jouée que sept fois. C'est dans cette Comédie qu'on voit paroître, au second acte, le cadavre d'un homme massacré.

* Stratonice, Tragi-Comédie, dédiée à M. Jeannin de Castille, Trésorier de l'Épargne, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en Janvier 1660 ; imprimée à Paris la même année, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

La Stratonice est une des plus foibles Pieces de Quinault. Le sujet est tiré de l'Histoire ; c'est un de ceux

que les Auteurs Dramatiques ont le plus traité : il a fourni à la Tessonniere le troisieme acte du Triomphe des cinq Passions; à de Brosse, sa Stratonice, imprimée en 1644; à de Fayot, la nouvelle Stratonice, donnée en 1657; à Thomas Corneille, pour son Antiochus; à Danchet, la quatrieme entrée du Ballet des Muses; à la Grange-Chancel, les jeux Olympiques; à Cahusac, le second acte des Fêtes de Polymnie; à M. Peyraud de Beaussol, une Tragédie de Stratonice, imprimée à La Haye en 1756, *in*-8°. Il a aussi fourni le Médecin de l'Amour, joué à l'Opéra Comique, et remis, derniérement, au Théatre Italien, par M. Anseaume, Répétiteur de ce Théatre, et Auteur de plusieurs Pieces qu'on y revoit tous les jours avec beaucoup de plaisir.

Les Amours de Lysis et d'Hespérie, Pastorale allégorique, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 26 Novembre 1660.

Cette Pastorale fut faite sur la négociation de la paix des Pyrénées, et le mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne, Marie-Thérese. Quinault la composa, de concert avec M. de Lyonne, sur les mémoires que fournit le Cardinal Mazarin : elle fut représentée au Louvre, le 9 Décembre 1660, et jamais ailleurs. L'original, apostillé de la main de M. de Lyonne, étoit dans la Bibliotheque de M. de Colbert; mais il ne s'y est pas trouvé lorsque le Roi a acheté les

Livres de ce Ministre. Voyez ce qu'en dit Loret dans sa Muse historique, du 27 Novembre 1660.

* Agrippa, Roi d'Albe, ou le faux Tibérinus, Tragédie, représentée en 1661, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne; imprimée la même année à Paris, *in*-12.

* Astrate, Roi de Tyr, Tragédie, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663, ou au mois de Décembre 1664, selon quelques Auteurs; imprimée à Paris dans la même année, *in*-12.

* La Mere Coquette, ou les Amans brouillés, Comédie en cinq actes et en vers, représentée le 15 Octobre 1665, à l'Hôtel de Bourgogne; imprimée la même année à Paris, *in*-12.

* Pausanias, Tragédie, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 16 Novembre 1668; imprimée à Paris en 1697, *in*-12.

Cette Piece peut être mise au rang des plus foibles de cet Auteur : elle ne fut jouée que deux fois. Le ton doucereux que Quinault a donné à Pausanias, est insupportable. Ce fameux Capitaine Grec ne s'occupe que de l'amour qu'il ressent pour une jeune Captive

qui est tombée en son partage, et il se laisse déposséder de sa place de Général des Grecs, sans donner aucune marque de courage. Aristide, autre Personnage de cette Piece, ne joue pas un rôle moins ridicule, et qui ne paroît pas moins déplacé.

Bellérophon, Tragédie, représentée en 1670, à l'Hôtel de Bourgogne; dédiée à Madame de Chevreuse : imprimée à Paris la même année, *in*-12, chez Guil. de Luynes.

Cette Piece eut le plus grand succès; et c'est la derniere que Quinault ait composée pour le Théatre François.

Quinault s'étant marié peu après que sa Tragédie de Pausanias eût paru, la veuve qu'il épousa lui témoigna, malgré les grandes obligations qu'elle lui avoit, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de répugnance qu'elle s'étoit donnée à un Poëte, et elle exigea, de lui, qu'il ne composât plus de Pieces de Théatre. Pour le détourner même de tout travail poétique, elle lui fit acheter la Charge d'Auditeur des Comptes, dont nous avons parlé dans sa Vie : de sorte que, ne voulant pas déplaire à sa femme, il fut plusieurs années sans rien donner au Public. Ne

voyant plus paroître de ses Ouvrages, on crut que l'acquisition de sa Charge l'empêchoit totalement de travailler pour le Théatre. Mais l'établissement de l'Opéra offrit bientôt à ce Poëte une nouvelle carriere à suivre; et il se livra à la composition des Poëmes lyriques avec d'autant plus de plaisir et de zele, qu'il crut que dès qu'il s'agissoit de contribuer aux divertissemens du Roi, il étoit dispensé de tenir l'engagement que lui avoit fait prendre sa femme de renoncer à la poésie; et il composa, dans l'espace de quatorze ans, les Opéra dont voïci le Catalogue, avec la date de leurs premieres représentations.

* Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, Pastorale, en trois actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully et Desbrosses, pour le Roi; représentée le 15 Novembre 1672, sur le Théatre du jeu de Paume de Bel air, rue de Vaugirard : imprimée la même année à Paris, chez François Muguet, *in*-4°., avec la partition *in-fol.*

* Cadmus et Hermione, Tragédie en cinq actes,

actes, avec un Prologue, et mise en musique par Lully ; représentée par l'Académie Royale de Musique, sur le Théatre du Palais Royal, le 17 Avril 1673 ; imprimée à Paris la même année, chez Ch. Ballard, avec la partition *in-fol.*

*Alceste, ou le Triomphe d'Alcide, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully, et représentée le 2 Janvier 1674, sur le Théatre du Palais Royal ; imprimée la même année à Paris, chez René Baudry : la partition gravée *in-fol.* et imprimée *in-4°.*

* Thésée, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully ; représentée devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, le 11 Janvier 1675 : imprimée la même année à Paris, *in-4°.*, chez Christophe Ballard. La partition imprimée et gravée, *in-fol.*, est très-rare.

*Atys, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully ; représentée devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, le 10 Janvier 1676, et le 7 Janvier 1682 : imprimée

à Paris les mêmes années, *in*-4°., chez Christophe Ballard : la partition imprimée et gravée, *in-fol.*, est fort rare.

* Isis, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully; représentée devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, le 5 Janvier 1677 : imprimée à Paris la même année, *in*-4°., chez Christophe Ballard : imprimée en musique, en dix parties séparées, *in*-4°., et en partition générale, *in-fol.*

* Proserpine, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully; représentée à Saint-Germain-en-Laye, le 3 Février 1680, par l'Académie Royale et la musique du Roi : imprimée à Paris la même année, *in*-4°., chez Christophe Ballard : imprimée en musique de diverses façons; la partition, *in-fol.*, est très-rare.

* Le Triomphe de l'Amour, Ballet à vingt entrées, mis en musique par Lully; dansé devant le Roi à Saint-Germain-en-Laye, le 21 de Janvier 1681 : imprimé la même année, *in*-4°., chez Christophe Ballard : imprimé en musique à la partition, *in-fol.*

Les vers, pour les personnes de la Cour qui danserent dans ce Ballet, sont de Benserade.

*Persée, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully; représentée par l'Académie Royale, à Paris, le 17 Avril 1682 : imprimée à Paris la même année, *in*-4°., chez Christophe Ballard : gravée en musique; partition, *in-fol.*, très-rare.

*Phaëton, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully; représentée à Versailles par l'Académie Royale, devant le Roi, le 6 Janvier 1683 : imprimée la même année à Paris, *in*-4°., chez Christophe Ballard : gravée en musique; la partition, *in-fol.*, très-rare.

*Amadis de Gaule, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully; représentée à Paris, par l'Académie Royale, le 15 Janvier 1684 : imprimée la même année, *in*-4°., chez Christophe Ballard : gravée en musique; partition, *in-fol.*, très-rare.

*Roland, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully; repré-

sentée à Versailles, par l'Académie Royale, devant le Roi, le 8 Janvier 1685 : imprimée la même année à Paris, *in*-4°., chez Christophe Ballard : gravée en musique; la partition, *in-fol.*, très-rare.

* Le Temple de la Paix, Ballet de six entrées, dansé devant le Roi à Fontainebleau, le 15 Octobre 1685, mis en musique par Lully; imprimé la même année à Paris, *in*-4°., chez Christophe Ballard : la partition a été gravée.

*Armide, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, mise en musique par Lully; représentée par l'Académie Royale, le 10 Février 1686 : imprimée à Paris la même année, *in*-4°., chez Christophe Ballard : gravée en musique; la partition est très-rare.

Quinault a fait aussi une petite Comédie intitulée : *Les Madrigaux*; mais elle n'a jamais été imprimée.

LA MERE COQUETTE,

OU

LES AMANS BROUILLÉS,

COMÉDIE

Philippe

DE QUINAULT.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXIII.

SUJET
DE LA MERE COQUETTE.

CETTE Piece présente un ridicule qui ne laisse pas d'être commun dans la société. C'est une femme de quarante ans, dont les appas commencent à se flétrir, et qui voit, avec dépit, que ceux de sa fille, qui n'a que seize ans, fixent tous les soupirans auprès d'elle, et ne laisse plus, à sa mere, aucun espoir de plaire. La Mere ne veut pourtant pas l'éloigner d'elle, parce que cette fille à mener dans le monde, aux fêtes, aux divertissemens publics, est le seul prétexte qu'elle ait encore de s'y montrer elle-même. Son mari, absent depuis long-tems pour un voyage d'outre-mer, auquel l'ont contraint ses affaires, a été pris par des Corsaires, et fait esclave en Turquie. Sur quelques légers bruits de sa mort, elle en a porté le deuil, et s'est bien promis d'user de toutes sortes de

moyens pour se remarier. La fille a un amant, aimé ; mais la Mere parvient à la brouiller avec lui, à l'aide d'un valet et d'une soubrette qu'elle a su mettre dans ses intérêts. Ceux-ci se servent d'un Marquis, fat, parent du jeune homme, pour inspirer de la jalousie à ce dernier, et tâchent de l'engager à porter ses vues sur la Mere, et à l'épouser, pour se venger de la prétendue infidélité de la fille. La Mere, de son côté, veut faire épouser sa fille au pere de son amant. Mais le vieux mari, qu'on se plaisoit à croire mort, est rencontré par le valet, dont il n'est pas connu, et qui, apprenant qu'il arrive de la Turquie, se propose de l'employer, lui-même, comme faux-témoin, pour affirmer sa prétendue mort. Ce retour inattendu amene, au contraire, bien du changement dans cette intrigue. Le mari, cru mort, se fait reconnoître, et ne laisse plus, à sa femme, aucun moyen de satisfaire son goût pour un nouveau mariage. Les deux jeunes Amans s'expliquent et se réconcilient : les deux peres les unissent, et la Mere est, malgré elle, forcée d'y consentir.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA MERE COQUETTE.

CETTE Comédie de Quinault est mise, par les connoisseurs, au rang des meilleures Pieces qui sont restées au Théatre. Le sujet, la conduite, les caracteres, le Dialogue et la versification, tout annonce la main d'un maître.

On remarque que cette Comédie est la premiere où l'on ait introduit un Marquis ridicule, personnage dont les Auteurs comiques ont tant fait d'usage depuis. Quelques Critiques ont prétendu que le Marquis de *la Mere Coquette* étoit trop outré et hors de vraisemblance; c'est ce qui a engagé M. Collé, en retouchant cette Comédie, il y a quelques années, à refondre ce caractere, et à le rendre un peu plus selon nos mœurs.

Ce fut Raymond Poisson qui joua, dans la

nouveauté, ce rôle de Marquis ; ce qui lui valut un riche habit, dont lui fit présent le Duc de Créqui, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi : au moins on le conjecture, en lisant ces vers de Raymond Poisson au Duc :

» Les Amans brouillés de Quinault,
» Vont, dans peu de jours, faire rage :
» J'y joue un Marquis, et je gage
» D'y faire rire comme il faut.
» C'est un Marquis de conséquence,
» Obligé de faire dépense,
» Pour soutenir sa qualité ;
» Mais, s'il manque un peu d'industrie,
» Il faudra, de nécessité,
» Que j'aille, malgré sa fierté,
» L'habiller à la fripperie.
. . . .
» Vous, des Ducs, le plus magnifique,
» Et le plus généreux aussi,
» Je voudrois bien pouvoir, ici,
» Faire votre panégyrique.
» Je n'irois point chercher vos illustres aïeux,
» Qu'on place, dans l'Histoire, au rang des demi-Dieux.
» Je trouve assez, en vous, de quoi me satisfaire :
» Toutes vos actions passent, sans contredit....
» Ma foi, je ne sais comment faire
» Pour vous demander un habit.

La Mere Coquette n'eut pas, dans sa nouveauté, tout le succès qu'elle méritoit; ce que l'on doit, sans doute, attribuer à la cabale puissante qu'avoient formée, parmi le plus grand nombre des Gens-de-Lettres d'alors, les premiers Ouvrage de Quinault. Mais il fut bien vengé depuis, à la reprise de cette Piece, et l'est encore, de nos jours, chaque fois qu'on la donne.

Devisé, Auteur du Mercure et de quelques Comédies, ignorées, traita le même sujet, dans le même tems, et reprocha à Quinault de le lui avoir dérobé : quoi qu'il en soit, la Piece de Devisé ne put soutenir, alors, le parallele avec celle de Quinault, et n'est plus, aujourd'hui, connue de personne.

« Quand même, dit l'Auteur de l'Histoire du » Théatre François, on accorderoit à M. Devisé » l'invention du sujet de la Mere Coquette, il » n'en mériteroit guere plus de gloire, puisqu'il » n'en a fait usage que pour en composer une » Comédie triste, mal versifiée, dont les Per» sonnages n'intéressent point. C'est cependant, » en général, le même plan, la même conduite,

» et les mêmes Acteurs de la Comédie de M. Qui-
» nault : disons mieux, la Comédie de M. Qui-
» nault est toute semblable à celle de M. Devisé ;
» mais elle est d'un Maître, et l'autre est d'un
» écolier ». (Histoire du Théatre François,
tome IX, page 382).

LA MERE COQUETTE,

O U

LES AMANS BROUILLÉS,

COMÉDIE

DE QUINAULT.

Repréſentée en 1665.

PERSONNAGES.

LAURETTE, servante d'Ismene.

CHAMPAGNE, valet de chambre d'Acante.

ACANTE, amant d'Iſabelle.

LE MARQUIS, cousin d'Acante.

CREMANTE, pere d'Acante.

ISABELLE, fille d'Ismene.

ISMENE, mere d'Isabelle.

LE PAGE DU MARQUIS.

La Scene est à Paris, dans une ſalle du logis d'Iſmene.

LA MERE COQUETTE,

OU

LES AMANS BROUILLÉS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content ? vraiment c'est une honte:
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi ! tu baises par compte ?
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers ce soit contentement ?

LAURETTE.

Eh, mon Dieu ! patience ; un de ces jours j'espere,
Que de moi, sur ce point, tu ne te plaindras guere.
Mais parlons de mon maître, et sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement ?

LAURETTE.

Oui ; qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage,
Pour chercher ce bon-homme et l'ôter d'esclavage ;
Et que n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenois, enfin, sans l'avoir racheté :
A ce compte il est mort ?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire ;
Et ta maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment, rire ?

CHAMPAGNE.

Oh, que non !

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois ?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois ?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pu croire,
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement,
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde ;
Eh ! je m'en acquitai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint qui nous fit séparer ;
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer ;

Et, chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus, par dépit, écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine ; elle avoit le cœur gros ;
Elle le débonda d'abord par des sanglots ;
Puis, d'un ton assez aigre, elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre ;
Que j'allois lui chercher un époux irrité
D'avoir langui long-tems dans la captivité ;
Qu'elle alloit, à son tour, entrer dans l'esclavage ;
Enfin, qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,
Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs et de ses plus beaux jours.
J'en aurois bien ouï davantage sans peine :
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine.
J'eus peur d'être surpris, et je vois, à regret,
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute !

LAURETTE.

Oui ; je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez...

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amans doit-on jamais avoir ?

LAURETTE.

Tu ne saurois rien taire, et tu veux tout savoir.

Crois-tu que, quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence ?
Je suis fille ; je t'aime, et me tais à regret ;
Ce m'est un grand fardeau que le moindre secret :
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne m'y puis fier sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vu le monde, et je suis bien changé !
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé,
Je sais comme il faut vivre, et vivre avec adresse ;
Je reviens du pays des sept Sages de Grece,
Et, pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sais un grand secret dont tu ne sauras rien.

LAURETTE.

Qui ? moi ?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être ?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd, s'il est su de mon maître.
Son vieux pere, sur-tout, fâcheux au dernier point,
Est homme, là-dessus, à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystere ?

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne me puis taire :
Vois-tu ! je t'aime assez pour ne te rien celer ;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point ; cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras...

LAURETTE.

Point du tout; je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sais quelle amitié de tout tems fit paroître
L'époux de ta maîtresse au pere de mon maître;
Qu'ils étoient grands amis, n'étant encor qu'enfans,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans
Que ton maître, embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, et chez les Turcs vendu par des Corsaires.
Tu sais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très-patiemment supporta ce malheur;
Que, loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort et prit le deuil d'avance.
Tu sais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage,
Pour chercher et tirer son ami d'esclavage.
Je fus, comme tu sais, m'embarquer pour cela;
Tu sais enfin... Comment! quels gestes fais-tu là?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre:
Si je sais tout cela, que sert de me l'apprendre?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi simplement ce que je ne sais point.

CHAMPAGNE, *lui faisant signe de se taire.*

Donc, au moins...

LAURETTE.

Oui ; dis donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die ?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment ?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jetta,
Où d'un certain vin grec le charme m'arrêta.
Ta maîtresse aussi-bien...

LAURETTE.

Laisse-là ma maîtresse.
Si l'on t'interrogeoit...

CHAMPAGNE.

Me crois-tu sans adresse ?
Un vaisseau Turc fut pris ; un Esclave Chrétien,
François, et pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage :
Il étoit vieux, cassé ; j'eus pitié de son âge ;
Je l'ai, par charité, jusqu'à Paris conduit,
Et du pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sais...

LAURETTE.

Moi ! puis-je m'y connoître ?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient ; c'est Acante, ton maître.

SCENE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causans, M. Champagne et moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi non, Monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! mais voit-on ta Maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir Madame encor de quelque tems;
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, et j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, entre nous, que Madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Eh! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la mere en ces lieux n'attire point vos pas;
Que la fille plutôt. . . .

ACANTE.

Quoi ! l'ingrate Isabelle ?
Je l'aimois, je l'avoue, et d'une ardeur fidelle ;
Dès mes plus jeunes ans, je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas ! qu'alors j'étois aimé.
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où regne l'innocence.
Elle vit avec joie, et même avec transport,
Nos deux peres amis, de notre hymen d'accord ;
Et j'attendois, des nœuds qu'en nous on voyoit croître,
Un éternel amour, s'il en peut jamais être.
J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer ;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi; fille, enfin, comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux :
Les hommes, par ma foi, ne valent gueres mieux;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
Souvent cherche querelle, et veut changer lui-même.
Quand les traîtres sont las, Messieurs font les jaloux.

ACANTE.

Crois-tu?. . . .

LAURETTE.

Ce que j'en dis, Monsieur, n'est pas pour vous.
Isabelle, sans doute, agit d'une maniere
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la premiere ;

Et, malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi ! que j'aime une ingrate, une inconstante fille !...
Mais est-elle en sa chambre ?

LAURETTE.

Oui, Monsieur, qui s'habille;
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui ?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu ;
Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est ?

LAURETTE.

Déja vous voilà tout en feu ;
Il n'a que soixante ans ; c'est Monsieur votre pere.

ACANTE.

Mon pere ! eh ! que fait-il ?

LAURETTE.

Eh ! que pourroit-il faire ?
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche, et fait le goguenard ;
De contes du vieux tems étourdit Isabelle :
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs ?

CHAMPAGNE.

Là, dis ?

LAURETTE.

Je le crois bien ;
Mais pour dire qui c'est, Monsieur, je n'en sais rien.

CHAMPAGNE.

Seroit-ce point.....

ACANTE.

Qui donc ?

CHAMPAGNE.

Attendez que j'y pense.
Le marquis ?

ACANTE.

Mon cousin ? j'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai : ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi bouffi de vanité,
Qui cache, dans le faste et sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque et d'une garniture,
Le plus badin Marquis qui vit jamais le jour ;
Et, pour tout dire enfin, un sot suivant la Cour.

CHAMPAGNE.

N'importe, il est Marquis ; c'est ainsi qu'on le nomme,
Et ce titre, par fois, rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah ! si c'étoit pour lui.... Non, je ne le crois pas ;
Isabelle n'a point des sentimens si bas.
Quelque juste dépit, qui contr'elle m'aigrisse,
Je ne saurois lui faire encor cette injustice.
Mais si je connoissois mon rival trop heureux.....

LAURETTE.

Ah ! vous êtes. Monsieur, encor bien amoureux !

ACANTE.

Non ; je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, l'on l'est bien davantage :
On ne m'y trompe pas ; je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas ! que l'orgueilleuse, au moins, n'en sache rien !
Si l'ingrate qu'elle est connoissoit ma tendresse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment ! sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez ;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise, et croit que je l'adore :
Dis-lui qu'elle s'abuse ; oui, mais dis-lui si bien....

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien ;
Elle tient votre cœur trop bien sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire,
Ce cœur, ce lâche cœur......

SCENE III.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

AH ! cousin, te voilà !
Bon jour. Que je t'embrasse encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah, vous me meurtrissez !... Laurette se retire ?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS.

Comment, Monsieur Champagne ! il est donc revenu?
Il sent son honnête homme, et je l'ai méconnu ;
Lorsqu'il étoit laquais, il n'étoit pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, Monsieur, lorsque vous étiez Page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands frippons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf ! vous m'étranglez, ma foi.

LE MARQUIS.

Eh ! Laurette ?

LAURETTE.

Ah, Monsieur ! avec moi, je vous prie,
Trêve de compliment et de cérémonie.

(*Laurette et Champagne se retirent.*)

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estropier les gens par vos civilités ?
Ces complimens de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bons jours à gourmades ;
Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons ?

LE MARQUIS.

Oh, oh ! voudrois-tu bien me donner des leçons,
A moi, cousin, à moi ?

ACANTE.

C'est un avis sincere,
Et ce que je vous suis me défend de me taire :
On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Eh ! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié !
Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage
Aux gens de ma volée, aux Marquis de mon âge ?
Va, tu sais peu le monde et la Cour, si tu crois
Qu'on puisse être Marquis, jeune et sage à la fois.
Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule ;
On n'est point regardé, si l'on ne gesticule ;
Si, dans les jeux de main, ne cédant à pas un,
On ne se sait un peu distinguer du commun.
La sagesse est niaise, et n'est plus en usage,
Et la galanterie est dans le badinage :

C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne...

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne t'érige point, de grace, en raisonneur :
Morbleu ! c'est un défaut à te perdre d'honneur ;
Tâche à t'en corriger, et changeons de matiere.
Je viens chercher ici ton pere à ta priere ;
Je veux, en ta faveur, lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, et sortira bientôt ;
Sur-tout...

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire ;
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi ! que je me retire
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé ?

LE MARQUIS.

Eh ! ne te pique point de tant d'honnêteté.
Dans un fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guere
Ces soins si curieux de la santé d'un pere.
Le bon-homme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez...

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part.
Nous savons ce que c'est que la perte d'un pere ;
Jamais de ce malheur fils ne se désespere ;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter,
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelqu'honnête grimace, enfin, qu'on puisse faire,
Tout pere qui vit trop, court danger de déplaire :
Ton chagrin, pour le tien, n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté ;
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis, quand j'y pense.
Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur :
De plus, ce coup sur-tout m'a percé jusqu'au cœur.
Lui-même, qui pour moi fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon hymen avec elle ;
M'a dit qu'il s'avisoit de m'engager ailleurs,
Et jetoit l'œil pour moi sur des partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un, « je suis votre pere, et je le veux ainsi ».

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part, parlons pour ta dépense :
Mais sors ; j'entends tousser, et le bon-homme avance.

SCENE IV.

CREMANTE, LE MARQUIS.

CREMANTE, *en toussant.*

C'EST vous, mon cher neveu! qui vous croyoit si près?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après ;
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie.
Quelques coups sur le dos...

CREMANTE.

Doucement, je vous prie.
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort ?

CREMANTE.

Je vais vous tout conter sans feinte et sans grimace.
Pour vous...

LE MARQUIS.

Sans compliment.

CREMANTE.

Couvrons-nous donc, de grace.

LE MARQUIS.

Mettez.

CREMANTE.

Eh !...

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CREMANTE.

Quoi ! ne vous couvrir pas ?

LE MARQUIS.

Non.

CREMANTE.

Quoi ! vous...

LE MARQUIS.

Morbleu non.

CREMANTE.

Vous laisser chapeau bas !
Moi, souffrir d'un Marquis ce respect !

LE MARQUIS.

Non ; je jure,
C'est moins respect pour vous que soin de ma coëffure ;
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CREMANTE.

Eh ! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non-dà ; vous êtes sain.

CREMANTE.

Oui, je le suis, sans doute ;
Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Catharre, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah ! tout cela n'est rien.

CREMANTE.

Enfin, à cela près, je me porte assez bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des reguains de jeunesse ;

Mon poil blanc couvre encore un sang subtil et chaud,
Tel qu'au tems...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CREMANTE.

Je ne vous dis donc point, enfin, qu'en secret j'aime;
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois, sans celle-ci.

CREMANTE.

Vraiment! je n'entends pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc, par un feu donc tout mon sang s'allume,
Éveillé ce matin plutôt que de coutume,
J'ai familiérement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon ame plus émue;
Sa beauté négligée en sembloit être accrue;
Son désordre charmoit; un long et doux sommeil
Avoit rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards, et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche:
Sans art, sans ornemens, sans attraits empruntés;
Elle étoit belle, enfin, de ses propres beautés.
Sous le nom de bon homme et d'ami de son pere,
Je l'ai vu s'habiller sans façon, sans mystere;
J'ai fait pour l'amuser des contes de mon mieux.
Mais Dieu sait, cependant, comme j'ouvrois les yeux!
En se chaussant, j'ai vu... rien n'est mieux fait au monde!
J'ai vu certain morceau de jambe, blanche, ronde...
Mais n'allez pas l'aimer, au moins, sur mon récit.

LE MARQUIS.

Les gens de cour ont bien autre chose en l'esprit ;
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée.
Poursuivez donc.

CREMANTE.

Ensuite elle s'est donc coëffée ;
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber, à flots épais, jusques sur ses talons;
Et même si bien pris mon tems et mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé des peignures.
S'étant coëffée enfin, comme avec mille appas,
Pour prendre un corps de robe elle avançoit le bras ;
Par bonheur, tout-à-coup, une épingle arrachée,
Qui tenoit sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nud l'objet le plus charmant . . .
Oufe ! je suis ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra ; changeons donc de langage ;
Aussi-bien mon cousin à vous parler m'engage ;
Il voudroit quelqu'argent.

CREMANTE.

Là-dessus je suis sourd ;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court :
Vos conseils, toutefois, sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre ;
Tenez-lui les rigueurs des peres d'aujourd'hui ;
Dites-lui bien, pourtant, que j'ai parlé pour lui ;
Mais que c'est pour son bien.

CREMANTE.

Allez, laissez-moi faire;
Je sais faire valoir l'autorité de pere.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent louis;
J'en reçus hier deux cents qui sont évanouis:
Mais vous saurez comment, et m'en louerez sans doute;
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis, sur ce point, dire, sans vanité,
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CREMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie:
L'honneur vient de bravoure et de galanterie,
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune, et brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donné d'avance,
Un Marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance,
M'a feint une querelle, et, d'abord prenant feu,
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CREMANTE.

Un soufflet!

LE MARQUIS.

Point du tout.

CREMANTE.

Mais un coup sur la joue!

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, et lui-même l'avoue.
J'ai fait rage aussi-tôt; j'ai ferraillé, paré,

Et me suis fait tenir pour être séparé.
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste ;
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste.
Avec une Comtesse, en crédit à la Cour,
J'ai seul passé le soir, et joué jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent ; mais la perte est légere,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chere.

CREMANTE.

Quoi ! la Dame en faveurs vous auroit requitté ?

LE MARQUIS.

Non ; je la crois fort sage, à dire vérité.
Mais comme je sortois, sans suite que mon Page ;
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux Marquis, et des plus médisans,
Qui, pour chasser ensemble, alloient, sans doute, aux champs :
Tous deux m'ont reconnu, dès qu'ils m'ont vu paroître;
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,
Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez ;
Comme font, en tels cas, les galans fortunés.
Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent, combien j'aurai de gloire.

CREMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon ! c'est du vieil honneur dont vous nous parlez-là.

CREMANTE.

Jadis. . . . .

LE MARQUIS.

Sans perdre tems en des raisons frivoles,
De grace, allons chez vous, pour prendre cent pistoles.

CREMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis content;
Mais j'espere, en revanche, un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la Cour vous est-il nécessaire?

CREMANTE.

Non; l'amour, maintenant, est mon unique affaire:
Mon fils aime Isabelle, et c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble, et de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne;
Je sais l'art de brouiller les gens, mieux que personne:
C'est-là mon vrai talent, et mon soin le plus doux.

CREMANTE.

Il faudroit donc. . . .

LE MARQUIS.

Allons résoudre tout chez vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE, *sortant de sa chambre, et trouvant Ismene qui sort de la sienne.*

J'ALLOIS à votre chambre.

ISMENE.

Et qu'y veniez vous faire?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mere;
M'informer, s'il vous plaît que je suive vos pas
Au Temple, ce matin.

ISMENE.

Non; il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend, pour moi, votre humeur plus sévere:
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colere?
J'essayerois, Madame. . . . .

ISMENE.

Ah! c'est trop discourir!
Allez; retirez-vous; je ne vous puis souffrir.

SCENE II.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

MADAME, en vérité, cette rigueur m'étonne.
Quoi! vous, pour tout le monde, et si douce, et si bonne;
Pour votre fille seule, être rude à ce point?

ISMENE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle;
C'est une fille aimable. . . . .

ISMENE.

Elle n'est que trop belle;
Je sais trop, sur les cœurs, quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage? . . . .

ISMENE.

En est-il un plus grand?
De quel œil puis-je voir, moi qui, par mon adresse,
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, et qui, malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins?
Et comme à mal juger, on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués, n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médisans ;
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMENE.

On le peut ; mais enfin, c'est l'âge de retraite ;
La beauté perd ses droits, fût-elle encor parfaite ;
Et la galanterie au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, et c'est une chimere.

ISMENE.

Une fille à seize ans défait bien une mere.
J'ai beau, par mille soins, tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter, par art, la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse, et qui passe avec elle,
Ma fille détruit tout, dès qu'elle est près de moi :
Je me sens enlaidir si-tôt que je la voi ;
Et la jeunesse en elle, et la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins et ma parure.
Fût-il jamais sujet d'un plus juste courroux ?

LAURETTE.

Elle a tort, en effet ; je l'avoue avec vous.
Mais on sait à ce mal le remede ordinaire ;
Faites-la d'un Couvent au moins pensionnaire.
Quoi ! vous hochez la tête ! est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés ?

ISMENE.

Non ; je puis m'assurer de son obéissance ;
Elle suit mes desirs toujours sans résistance :

Je la trouve soumise à tout ce que je veux ;
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir.
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir ?
C'est, dans l'état de veuve où je dois me réduire,
Un prétexte aux plaisirs qu'une fille à conduire.
Je puis, sous la couleur d'un soin si précieux,
Prétendre, sans scrupule, à paroître en tous lieux,
A jouir des douceurs du cours, des promenades ;
A voir les jeux publics, bals, ballets, mascarades ;
Et n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, et c'est-là mon effroi.
Le grand monde me plaît ; je hais la solitude ;
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude ;
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter, à ce prix, le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble ;
On vous prend pour deux sœurs, quand on vous voit ensemble.

ISMENE.

Sans mentir ?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincérité.

ISMENE, *se regardant dans son miroir de poche.*

Comment suis-je aujourd'hui ? mais dis la vérité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune ni plus belle ;
Sur tout, votre beauté paroît fort naturelle.

ISMENE.

Est-il bien vrai, Laurette?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMENE.

Tu peux prendre pour toi cette jupe demain;
Je viens d'appercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grace;
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMENE.

La jeunesse, Laurette, a de puissans attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai; mais, à faute de l'être,
On peut s'en consoler, quand on la sait paroître:
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMENE.

Acante cependant l'aime, et ne peut m'aimer.
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pu déraciner sa premiere tendresse:
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premieres amours tiennent terriblement!
Nous pouvons toutefois avoir quelqu'espérance;
Mes ruses ont entr'eux rompu l'intelligence;
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici,
Nous ont, graces au Ciel, assez bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

ISMENE.

C'est beaucoup. Mais, Laurette,

Ce n'est pas, tu le sais, tout ce que je souhaite.
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût, et qui me fût sortable,
Et je trouve, à mon goût, Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier;
Et ce second époux vaudroit bien le premier.
Mais c'est un grand dessein.

ISMENE.

N'épargne soin ni peine.
Si tu peux réussir ta fortune est certaine;
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort.
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord:
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître;
Vous êtes fort bien veuve, et l'on ne peut mieux l'être;
Votre mari, sans doute, est défunt, autant vaut;
Vous avez attendu plus de tems qu'il n'en faut.
Après huit ans passés, sans qu'un mari se treuve,
Une femme, au besoin, est même plus que veuve;
Il n'est rien de plus sûr, votre Avocat l'a dit.
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit;
Toute peur d'un retour, et d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMENE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici;

Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMENE.

Il faudroit que ce fût sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends ; fiez-vous à mes soins.
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance ;
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMENE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient ; je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls ; vous reviendrez ensuite.

SCENE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir ?
Va-t-elle dire encor deux mots à son miroir ?
De ses ingrédiens grossir un peu la dose ?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose ;
Elle va l'enfermer, et doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut ?
Et sa beauté d'emprunt...

LAURETTE.

Brisons-là, je te prie;
Elle hait, là-dessus, à mort la raillerie;
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fonds,
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit! je t'en réponds.
Mais touchant sa famille il s'obstine à se taire. . .

LAURETTE.

Cela n'importe en rien pour ce que j'en veux faire.
Ma maîtresse a, sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison;
Mais quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre;
Et pour l'en délivrer on l'obligeroit fort,
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi;
C'est sans doute. . . .

LAURETTE.

Et sur-tout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage,
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi ! faire un faux rapport !

LAURETTE.

Quoi ! pour mentir un peu, te troubles-tu si fort !
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle
Que de t'embarrasser pour une bagatelle ?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux ;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage ;
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage ;
Elle est pour nous sans honte, et jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des valets.
Les gens d'esprit, sur-tout, ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorſque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort.
Comment dire autrement, sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord, ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort, pour détourner la mere

De donner à sa fille un importun beau-pere ;
Mais ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est, comme à toi, venu dans la pensée ;
Mais d'un autre souci j'ai l'ame embarrassée :
Si ton maître à la fin revenoit du Levant?

LAURETTE.

Mon Dieu! point; il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient; songe à ton personnage.

CHAMPAGNE.

J'y vois trop de péril, et tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? que rien ne t'inquiete.

SCENE IV.

ISMENE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *feignant de pleurer.*

Quelle nouvelle! ah! ah!

ISMENE.

De quoi pleure Laurette?

LAURETTE.

Je pleure; mais, hélas! quand vous saurez de quoi,
Vous pleurerez, Madame, encor bien plus que moi.

ISMENE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah! ma bonne maîtresse,
C'est... Je ne puis parler, tant la douleur me presse.
Monsieur Champagne... Eh là! faites-lui ce récit;
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi! tout?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystere?
C'est par discrétion qu'il s'obtine à se taire.
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur,

Doit causer à Madame une extrême douleur :
Mais puisque, tôt ou tard, il faut qu'elle l'apprenne;
Le plutôt vaut le mieux pour la tirer de peine :
A la laisser languir, quel plaisir prenez-vous ?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux ?

ISMENE, *se laissant cheoir sur un siége.*

Je n'aurois plus d'époux! seroit-il bien possible ?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour Madame est sensible.
La pauvre femme, hélas! sans doute, elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, Madame, il n'en est rien.

ISMENE.

Ah! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zele!
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle :
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant...

ISMENE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire :
Je ferai plus pour vous, et vous le pouvez croire ;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez sans façon :
Son époux est-il mort?

CHAMPAGNE, *prenant le diamant.*

Eh!

LAURETTE.

Parlez tout de bon,

Madam

Madame le souhaite, et n'a pas l'ame ingrate ;
Mais elle ne veut pas sur-tout que l'on la flatte.
De son mari, sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, Madame, il est donc mort.

ISMENE.

Ciel !

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable et la possede !
Un peu de solitude est son meilleur remede.

(*Bas, à Champagne.*)

Laissons-la revenir, et va prendre le soin
D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon, au moins ?

LAURETTE.

Bon ! tu te railles :
C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt ?

LAURETTE.

Eh ! mon maître ; et tu doutes à tort...

CHAMPAGNE.

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout ; va, tu n'as rien à craindre.

SCENE V.

ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

MADAME, il est sorti ; cessez de vous contraindre ;
Rendez graces au Ciel ; tout va bien ; tout nous rit.

ISMENE.

Me voilà donc, enfin, veuve sans contredit.

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMENE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule ?

LAURETTE.

C'est sans difficulté : si c'est peu d'un témoin,
Nous en aurons encore un second au besoin ;
Les dons, faits à propos, produisent des miracles.

ISMENE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel ?

ISMENE.

Le pere d'Acante.

LAURETTE.

Eh ! qu'appréhendons-nous ?
Le bon-homme vous aime, et tout lui plaît de vous.

ISMENE.

Peut-être il m'aime trop ; c'est ce que j'appréhende :
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit, sans doute, embarrasser:
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser,
A son âge ?

ISMENE.

Il n'importe, et je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui? lui, vous épouser! ce seroit conscience.
Vieux, usé comme il est, et déja demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort?
Après d'un vieux mari, la longue et triste épreuve;
Puisqu'en très-bonne forme, enfin, vous voilà veuve:
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour vous,
Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connoître un peu, par votre expérience,
Du jeune, et du vieillard, quelle est la différence.

ISMENE.

Ce n'est pas pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon Dieu! non.
Mais voici le bon-homme; il faut changer de ton.

SCENE VI.

CREMANTE, ISMENE, LAURETTE.

LAURETTE.

VENEZ m'aider, monsieur, à consoler madame.

CREMANTE.

Qu'a-t-elle ?

ISMENE.

Oh !

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'ame.

CREMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà ?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CREMANTE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Il n'est pas mort, peut-être.

ISMENE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne qui l'assure, est homme irréprochable.

CREMANTE.

Sa mort m'ôte un ami, vous ôtant un époux ;
Et j'y crois perdre, au moins, madame, autant que vous.
Le regret que j'en ai ne cede en rien au vôtre ;
Mais nous l'avions compté pour mort, et l'un et l'autre

On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer ;
Puis la perte est pour vous aisée à réparer ;
Et, pour vous consoler d'une telle disgrace,
Quelqu'autre, du défunt, peut occuper la place :
Vous n'aurez rien perdu, prenant un autre époux ;
J'en sais un......

ISMENE.

Eh ! monsieur, de quoi me parlez-vous ?

CREMANTE.

Je veux que, dans l'effort de vos premieres larmes,
Pour vous, le mariage ait d'abord peu de charmes ;
Je veux qu'il vous soit même odieux, en effet :
Mais, enfin, si l'époux étoit bien votre fait ;
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire ?

ISMENE.

Cela ne se peut pas.

CREMANTE.

Mon Dieu ! tout se peut faire ;
Si vous saviez l'époux que je veux vous offrir......

ISMENE.

Ah !

LAURETTE.

Au seul nom d'époux, son mal semble s'aigrir.

CREMANTE.

Il est vrai ; j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche ;
Le desir de lui plaire est le seul qui me touche ;
Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas,
Pour un second époux, ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire......

CREMANTE.

Je m'en garderai bien ; non, non, je me retire :
Je la laisse en repos ; ce sera le meilleur.

ISMENE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur ?

CREMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMENE.

Hélas ! qui pourroit mieux me consoler que vous !
Vous étiez tant ami de mon défunt époux ;
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien, venant de vous, ne me sauroit déplaire.

CREMANTE

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

ISMENE.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport ?
D'abord, il est certain, c'étoit bien mon envie,
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie ;
J'en rejettois l'espoir, quoiqu'il me fût permis :
Mais que ne peuvent point les conseils des amis ?

CREMANTE.

Je voulois vous parler de mon fils ; mais, madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre ame ;
Prenez plutôt du tems pour examiner bien.......

ISMENE.

Ah ! monsieur ! après vous, je n'examine rien.

CREMANTE.

Il est jeune, bien fait ; voyez s'il peut vous plaire.

ISMENE.

Vous savez, mieux que moi, ce qui m'est nécessaire.
Acante vaut beaucoup, mais, quel qu'en soit le prix,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CREMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMENE.

Au moins, c'est une affaire
Que vous trouverez bon, monsieur, que je differe ;
Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort.
Feu mon mari, déja, depuis long-tems, est mort;
J'en ai porté le deuil, et j'ai toute licence:
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance ;
Et, pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours:
Je vous demande encore, au moins, huit ou dix jours.

CREMANTE.

Ce n'est qu'avec le tems qu'un grand ennui se passe,
Il est vrai ; mais j'espere, à mon tour, une grace.

ISMENE.

Ce que je vous dois être, unit nos intérêts.

CREMANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMENE.

Ma fille, dites-vous?

CREMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMENE.

Vous, Monsieur?

CREMANTE.

Pourquoi non? qu'y trouvez-vous à dire?

ISMENE.

Eh, rien ! mais vous pourriez peut-être choisir mieux.
Elle est si jeune encor !

CREMANTE.

Me trouvez-vous si vieux ?

ISMENE.

Point du tout; mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille, en ce choix, m'obéisse avec peine.

CREMANTE.

A ne vous rien celer, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMENE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire,
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire :
Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CREMANTE.

Mon fils, je pense aussi, ne me dédira point.
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence,
Que l'amour mit entr'eux, dès leur plus tendre enfance;
Et, je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs, qui sont nés pour s'unir.

ISMENE.

Ainsi que vous, Monsieur, c'est ce qui m'inquiete;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sais l'art de fourber assez bien, Dieu merci;
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CREMANTE.

Elle a raison; aucun n'y viendra nous distraire :
Allons-y consulter ce que nous devons faire,
Et voir par quels moyens nous pourrons, sans retour,
Séparer deux amans, en dépit de l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

HÉ bien ! que voulez-vous ? si vous perdez un pere,
Ce n'est pas d'aujourd'hui ; vous n'y sauriez que faire ;
Des regrets des vivans les morts ne sont pas mieux :
Parlons donc d'autre chose, et ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant su plaire,
Acante, ce volage, à qui je fus si chere,
T'a parlé ce matin ?

LAURETTE.

Fort long-tems.

ISABELLE.

Entre nous,
Que pense-t-il de moi ?

LAURETTE.

Lui ? pense-t-il à vous ?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pu faire ?
De quoi t'a-t-il parlé ?

LAURETTE.

Rien que de votre mere ;
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi ?

LAURETTE.

Pas un mot seulement.
De votre mere seule il m'a parlé sans cesse :
J'ai tourné le discours sur vous, avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu ?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mere, enfin, que peut-il voir d'aimable ?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable.
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens ;
Vous ne serez en âge encor de très-long-tems.
Votre pere étant mort, tout est en sa puissance ;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance ;
Et, de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire et de cacher son âge,
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage.
Mais voir un amant même en devenir l'époux !
Voir mon beau-pere en lui !

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?
Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiete?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus ! que n'est-il vrai, Laurette?

LAURETTE.

Comment ! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légéreté ?
Quoi! vous, constante encor pour un homme qui change:
Auroit-on vu jamais foiblesse plus étrange ?
Un homme changeroit ! et vous, pleine d'appas,
Fiere, vous, fille enfin, vous ne changeriez pas!
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage !

ISABELLE.

Notre sexe, à son gré, n'est pas toujours volage;
Et comme par pudeur une fille, d'abord,
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Sur tout, les premiers feux sont toujours les plus doux;
Ceux d'Acante et les miens sont nés presqu'avec nous.
Nos peres qui s'aimoient, sembloient, dès la naissance,
Avoir fait, pour s'aimer, nos cœurs d'intelligence,
Tout enfant que j'étois, sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi m'exprimoient sa tendresse;
Nous nous voyions souvent, et nous cherchions sans cesse:
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi;
Par fois nous soupirions sans savoir bien pourquoi;

Et nos cœurs, ignorant quel mal ce pouvoit être,
Surent sentir l'amour plutôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore, avec raison,
Plus coupable envers vous, après sa trahison;
C'est ce qui doit pour lui redoubler votre haîne.

ISABELLE.

Sans doute; et si je vois sa trahison certaine...

LAURETTE.

Quoi! vous flatteriez-vous assez pour en douter?

ISABELLE.

Ah! s'il se peut encor, laisse-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse!
Son infidélité pour vous n'est plus douteuse;
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer.
Cependant, en secret, un pouvoir que j'admire,
Me fait presqu'oublier tout ce qu'on m'a pu dire.
Je ne sais quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu! jusqu'où l'amour séduit un jeune cœur!
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage;
Mais mon cœur, par lui-même, en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi! le voir?

ISABELLE.

Je t'ai crue, et l'ai fui jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse,
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu;
Souffre, au moins une fois, que mon cœur en soit cru;
Qu'il puisse s'éclaircir, ainsi qu'il le souhaite;
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette.

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point.

ISABELLE.

Je ne le suis que trop, je ne m'en défends point:
Mais pardonne aux abois d'une premiere flamme,
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon ame.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer;
Et si de m'y servir la priere te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine:
Un billet de ma main, par quelqu'autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité;
Ne confiez, hors moi, ce billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encore?

LAURETTE.

Eh! oui: je suis trop bonne.
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît;
Et si (vous le savez) c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette lettre?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah ! gardez bien d'en mettre :
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui ;
Vous pourriez, au besoin, nier qu'il fût pour lui.
Nous ne saurions chercher, dans le siecle où nous sommes,
Trop de précautions contre les traîtres hommes :
Ils sont si vains !

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah ! croyez-moi ; j'en sais là-dessus plus que vous.
Vous n'avez pas encore assez d'expérience ;
Rentrez ; laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui ; j'aurai bientôt fait ; n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rends qu'à lui...

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici,
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Sur-tout. . . . .

LAURETTE.

Encor? rentrez. Qu'on est sot quand on aime!

SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Je sors d'avec notre homme, et d'un long entretien.

LAURETTE.

Eh bien?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien,
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta maîtresse a pesté d'importance:
Mais, enfin, mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus!

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon; mais il faut aujourd'hui,
Quoiqu'il coûte pourtant, nous assurer de lui:

Tu n'as qu'à l'amener ; je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fait ton maître ?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.

LAURETTE.

Il peste ! et contre qui ?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit,
Qui lui fera, je crois, bientôt tourner l'esprit.
Il ne peut, quoiqu'il fasse, oublier Isabelle ;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle,
Plus il y tâche, et moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Eh ! n'a-t-il point de honte ?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir.
Il aime avec regret ; sa honte en est extrême :
Il s'en blâme ; il s'en dit cent pouilles à lui-même ;
Se battroit volontiers de rage qu'il en a :
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela ;
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amans sont bien lâches !

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là ?

LAURETTE.

Moi ? qu'aurois-je ?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu ! que tu vois clair !

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé ;
Vois-tu ? j'ai de bons yeux, et suis un peu rusé;
J'ai vu, comme j'entrois, retirer Isabelle,
Et je gagerois bien que ce billet est d'elle,
Qu'au rival de mon maître. . . .

LAURETTE.

Oh !

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah ! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

CHAMPAGNE.

Ce poulet va, sans doute, au Marquis.

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines ;
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais sur-tout le vin grec ouvre bien un esprit ;
Dès que j'en eus tâté, je le sus bien connoître ;
Aussi, je m'en donnois. . . .

LAURETTE.

Voici ton jeune maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit ? son amour le ramene en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCENE III.

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennuis où Madame est plongée,
Monsieur ?

ACANTE.

On m'a tout dit.

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas ?

LAURETTE.

Vous êtes des amis ;
Et je crois que pour vous, Monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle ?

LAURETTE.

Non, non ; ne craignez point d'y trouver Isabelle.
De son défunt mari, c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait :

Madame, en la voyant, d'ennuis est trop outrée;
Seule, en son cabinet, elle s'est retirée.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser....

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderois, Laurette, assurément.

LAURETTE.

Eh, Monsieur! croyez-moi, parlez-nous sans finesse:
Vous cherchez Isabelle, et non pas ma maîtresse;
Avouez, sans façon, ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah! si je l'avouois, que dirois-tu de moi?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je à vous dire? il ne m'importe guere;
Chacun peut, en ce monde, aimer à sa maniere;
Et je n'ai pas dessein, par mes raisonnemens,
De vouloir réformer les erreurs des amans.

ACANTE.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne:
Les plus sages conseils, les meilleures leçons!
A gens bien amoureux, Monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous saviez quel est votre rival indigne.

ACANTE.

Qui seroit-ce? dis donc?

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans savoir.

CHAMPAGNE.

Je sais tout, et fort bien ;
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre, au moins, qu'il acheve.

LAURETTE.

Eh, Monsieur ! il se raille.

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui ? moi ? c'est que je baîlle.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir
Ce qui pourroit aider Monsieur à se guérir ?
N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,
S'il sait que le Marquis tient sa place auprès d'elle ?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu ?

LAURETTE.

Que sait-il ce qu'il dit ?
Il s'est mis, malgré moi, cette erreur dans l'esprit :
Croyez sur mon honneur...

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croie ?
Ce certain billet doux qu'au Marquis elle envoie,
Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela ?

LAURETTE.

J'aurois pour le Marquis un billet !

CHAMPAGNE, *tirant le billet du sein de Laurette.*

Le voilà.

ACANTE, *arrachant le billet des mains de Champagne.*

Donne.

LAURETTE.

Eh ! que voulez-vous ?

CHAMPAGNE, *à Laurette.*

Il ne veut que le lire ;

Laisse faire Monsieur.

LAURETTE.

Comment !...

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon rival porte donc ce Poulet ?
Tu me trahis ainsi ?

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait !

LAURETTE.

Ne croyez pas, Monsieur, que jamais je permette....

CHAMPAGNE.

Eh ! pour l'amour de moi, si tu m'aimes, Laurette....
Elle consent, Monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, et tu le sais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui, tu m'aimes beaucoup ; je n'en suis point en doute ;
Aussi de mon côté... Mais il va lire ; écoute.

ACANTE *lit.*

Je voudrois vous parler, et nous voir seuls tous deux;
Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire;
Je ne sais ce que je vous veux:
Mais n'auriez-vous rien à me dire?
(*Il continue.*)
Et c'est pour le Marquis?

CHAMPAGNE.

Eh bien! qu'en dites-vous,
Monsieur?

ACANTE.

Pour le Marquis?

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne me dites rien?

LAURETTE.

Eh! que veux-tu qu'il die?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate! ah! si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi?
Encor si mon rival avoit quelque mérite!
Mais que pour le Marquis Isabelle me quitte!
Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour!...

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, Monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre;
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat, le faste et le fracas.

Un Marquisat, enfin, est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son Marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai Marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, et sur-tout, comme c'est la coutume,
Un Page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah ! si je ne me venge, et si j'épargne rien...

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une beauté si rare...

LAURETTE.

Ce n'est pas-là de vous ce que l'on craint le plus,
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus...

ACANTE.

Espere tout de moi; prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral; mais il n'a pas le double :
Peut-être, quelque jour, que son pere mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son pere aussi l'enterrera :
Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'un *peut-être* ;
Mais, pour l'amour de toi, je veux servir ton maître.
Je connois Isabelle, et jusqu'au fond du cœur,
La crainte d'un beau-pere est sa mortelle peur ;

Et

Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire,
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa mere.
Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrois-je espérer qu'elle revînt par-là ?

LAURETTE.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle :
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle ;
Et, comme son beau-pere, il dépendroit de vous
D'empêcher le Marquis de se voir son époux.

ACANTE.

Il n'est pour l'empêcher effort que je ne tente,
Et je vais de ce pas...

LAURETTE.

Où ?

ACANTE.

Voir cette inconstante ;
Lui dire que sa mere a pour moi tant d'appas...

LAURETTE.

Ah ! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi ?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon ame, elle est trop résolue ;
Tout mon amour est mort ; je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, Monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter !... non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, Monsieur, seroit extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même.
Aussi-bien vous pourriez le vouloir vainement;
Elle n'y sera pas pour vous, assurément.

ACANTE.

La perfide !

LAURETTE.

Attendez, j'espere agir de sorte
Que, sans aucun soupçon, je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui; je te le rendrai dès que tu reviendras;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois, à ma honte,
Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

Va, je t'en tiendrai compte.

(*Laurette rentre.*)

Sans vanité, Monsieur, nous avons réussi :
Vous voilà, par mes soins, assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah ! que trop bien : c'est-là ce qui me désespere.

LAURETTE, *revenant.*

Je viens vous avertir que voici votre pere.

ACANTE.

Mon pere !

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour ;
Il ne veut point du tout approuver votre amour ;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit, vous trouvant avec elle :
Sans doute, en lui parlant, il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré...

LAURETTE.

Ne faites point, Monsieur, là-dessus votre compte ;
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte ;
Il le trouve commode, et l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins, dis à l'ingrate... O Ciel ! elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre pere ; il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle !

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidelle :
Mais qu'attendez-vous tant ? qu'on vous vienne gronder ?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder ?

ACANTE.

Le voilà, ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos foiblesses ;
On vous observe, au moins.

ACANTE, *déchirant le billet.*

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pieces.

SCENE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'INGRAT déchire ainsi mon billet à mes yeux !

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux,
Qu'ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vue ?

LAURETTE.

Que vous avois-je dit ?

ISABELLE.

Ah ! pourquoi m'as tu crue ?
Pourquoi lui rendois-tu ce billet trop honteux ?

LAURETTE.

Pourquoi ? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux ?
Toi, qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon ame ?
Falloit-il, pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement ?
Et ne devois-tu pas, avec un zèle extrême,
Prendre soin de ma gloire, en dépit de moi-même ?

LAURETTE.

Le remede est facile, après tout.

ISABELLE.

Eh ! comment ?

LAURETTE.

D'un billet, sans adresse, on se sauve aisément.
Dites, pour réparer et ma faute et la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelqu'autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc ?

LAURETTE.

A qui ? n'importe.

ISABELLE.

A ton avis,
Dis.

LAURETTE.

Au premier venu. Par exemple, au Marquis.

ISABELLE.

A tes soins, désormais, mon ame s'abandonne...
Mais quelqu'un vient ici ; je ne puis voir personne.

SCENE V.

CREMANTE, LAURETTE.

CREMANTE, *courant après Isabelle.*

EH ! notre bel enfant.

LAURETTE, *arrêtant Cremante.*

Ah, Monsieur! laissez-la ;
La pauvre fille est mal.

CREMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a ?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie :
Entre nous, tout répond, Monsieur, à notre envie.

CREMANTE.

As-tu, des deux amans, augmenté le soupçon ?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon :
Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus faire ;
Le Marquis, pour cela, nous seroit nécessaire.

CREMANTE.

Je n'ai qu'à le mander. Mais viendrons-nous à bout ? ...

LAURETTE.

Allons trouver Madame, et je vous dirai tout.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Jusques-là, du Marquis Isabelle est éprise ?
Je ne l'aurois pas cru ; j'avoûrai ma surprise.
Tu dis que dans ta chambre, et, sans témoins, ce soir
Ce galant a reçu rendez-vous pour la voir ?

LAURETTE.

Au moins, n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi ! tu me sais mal connoître :
Je meure, si jamais j'en dis rien qu'à mon maître.

LAURETTE.

C'est lui, qui le dernier en doit être éclairci :
Je suis bien simple encor, de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh ! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible !
Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc ; quand viendra ton vieillard ?

CHAMPAGNE.

Il viendra, sans manquer, dans une heure, au plus tard.
Mais voici le Marquis. Adieu ; je me retire.

SCENE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez....

LE MARQUIS.

Là-dedans, on vient de me tout dire ;
Je ris de ton adresse, et du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait !
Sur-tout, pour mon cousin, ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible, qu'elle l'aime.
Mais j'ai, tout de nouveau, si bien su l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au-lieu qu'à son déçu, j'ai cru vous introduire ;
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment ?

LAURETTE.

Je vais vous en instruire.
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux :
J'ai feint que vous aviez querelle Acante et vous;
Que vous deviez vous battre, et dès ce soir, peut-être,
Que ce combat pourroit la venger de son traître;
Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite, ou sa mort.
Je l'ai vue, à ces mots, interdite d'abord:
Son ame, où la tendresse est soudain revenue,
De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue;
Et quoique la vengeance ait pu lui conseiller,
L'amour, qui sembloit mort, n'a fait que s'éveiller.
La voyant, à ce point, de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue;
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien; mais après tout,
A quoi bon ce combat !

LAURETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque tems,
Pour me donner loisir d'avertir vos parens.
Dans le panneau, d'abord, elle a donné sans peine;
Ainsi, de son aveu, chez elle je vous mene.
De savoir nos desseins, ne faites point semblant.

LE MARQUIS.

Non, non; tu m'introduis à titre de galant :

C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,
Et j'aurois bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin, sur-tout, qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager !

LAURETTE.

Mais....

LE MARQUIS.

Mon Page est long-tems.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage....

LE MARQUIS.

Mon Page....

LAURETTE.

Eh ! je sais bien que vous avez un Page.

LE MARQUIS.

Le voici ; ce fripon s'arrête à chaque pas.

SCENE III.

LE PAGE, LE MARQUIS, LAURETTE.

LE MARQUIS, *prenant un manteau gris des mains de son Page.*

DONNEZ, Page.

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ma caleche est là-bas ?

LE PAGE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Écoutez. La nuit étant venue,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue;
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.
Page.

LE PAGE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

En cas qu'on me vînt demander,
Qu'on dise (et que sur-tout mon Suisse s'en souvienne)
Qu'on ne croit pas, ce soir, que chez moi je revienne;
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs;
Et si l'on demande où, dites chez les Baigneurs,
Page; et cela d'un ton... vous m'entendez bien, Page?...
Non; il suffit; allez.

LAURETTE.

Quel est cet équipage ?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris ?

LE MARQUIS.

Ah ! si de ce manteau tu savois tout le prix...

LAURETTE.

Quel prix ?

LE MARQUIS.

C'est, quoique simple et d'étoffe commune,
Un manteau de mystere et de bonne fortune;
Manteau, pour un galant, utile en cent façons ;
Manteau propre, sur-tout, à donner des soupçons ;
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie.
Mais par quelqu'artifice il seroit donc besoin
De l'attirer ici ?

LAURETTE.

Champagne en prendra soin ;
C'est un valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus, qu'il se tient fort habile ;
Et qui croit m'attraper, lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert.
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai su connoître,
De se faire de fête en faveur de son maître ;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahit souvent par un zele indiscret ;
Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie ;
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die.
J'ai feint de craindre fort que son maître en sût rien,
Exprès... Voyez, Monsieur, si je le connois bien.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Entrons ; l'occasion ne peut être meilleure.

(Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.)

SCENE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'EST lui; nous arrivons, Monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah ! c'en est trop ; je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous ?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, Monsieur...

ACANTE.

Laisse-moi, si tu crains ma colere.

Ils ont fermé la porte !

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire ;

Les mysteres d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons... On n'ouvre pas !

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.

Voyez par le trou..., Bon.

ACANTE, *après avoir regardé par le trou de la serrure.*

Qu'elle ait si peu de honte !

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise, à ce compte ?

ACANTE.

Qui l'eût pensé ?

CHAMPAGNE.

Quoi donc ! qui peut tant vous troubler ?

ACANTE.

L'ingrate ! ô Ciel ! j'ai vu... je ne saurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, Monsieur, vu chose bien terrible ?

ACANTE.

Je l'ai vue elle-même (ah ! qui l'eût cru possible ?)
Enfermer le galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où ?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée, avec son innocence !
Diable !

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience ;
On vient.

SCENE V.

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici ?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est ?

ACANTE.

Oui ; c'est moi.

LAURETTE.

Vous, Monsieur; excusez, s'il vous plaît :
J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte.
Non, non ; elle a raison de me traiter ainsi ;
Je l'incommoderois, et le galant aussi.

LAURETTE.

Quel galant ?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque piece nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir ; j'ai tout dit : que veux-tu ?
J'aurois trahi Monsieur, s'il n'en avoit rien su !

LAURETTE.

Qu'auroit-il pu savoir de ton babil extrême ?

CHAMPAGNE.

Eh...

LAURETTE.

Quoi !

CHAMPAGNE.

Le rendez-vous que j'ai su de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous ? comment ? qu'oses-tu supposer ?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser ?
Tu veux chercher envain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, Monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois ?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur ?

ACANTE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, Monsieur ?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloire ;
J'ai vu... non, sans le voir, je ne l'aurois pu croire ;
J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris,
Se couler doucement chez elle en manteau gris....
Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite,
Le faire entrer sans bruit, fermer la porte ensuite,
Avoir soin du galant et de sa sûreté ?

Enfin, par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vu l'ingrate, avec un trouble extrême,
A côté de son lit, l'enfermer elle-même ?
Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela ?
Explique-nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sais que répondre.

LAURETTE.

C'est... j'ai... je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre :
Crois-moi, fais mieux, avoue.

ACANTE.

En cette occasion,
Faut-il quelqu'autre aveu que sa confusion ?
Son silence en dit plus qu'on n'en veut savoir d'elle :
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidelle ;
Que j'éclate...

LAURETTE.

Eh, Monsieur ! ne soyez pas si prompt :
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront ?
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille,
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille ;
De plus, qui vous fut chere ? Enfin, songez-y bien ;
Vous êtes honnête-homme, et vous n'en ferez rien.
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau ; pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.

SCENE VI.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *à Isabelle.*

C'EST Monsieur qui m'arrête en ces lieux.

ACANTE, *à Champagne.*

Elle est toute interdite.

ISABELLE, *à Laurette.*

Il paroît furieux.

LAURETTE, *à Isabelle.*

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colere,
Vous ferez bien d'aller avertir votre mere.

ACANTE, *à Isabelle.*

Quoi ! sans rien dire, ainsi passer en m'évitant ?

LAURETTE.

Elle a hâte, Monsieur, et Madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire :
Nous n'avons, que je crois, Monsieur, rien à nous dire ;
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçu :
Je cherche mon cousin ; ne l'auriez-vous pas vu ?

LAURETTE.

Non, Monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse

ACANTE.

Eh quoi ! vous paroissez et surprise et confuse ?
D'où naît cette rougeur ?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous ?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir, s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma lettre ;
Mais l'ayant déchirée, il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin ?...

ISABELLE.

Vous en semblez surpris ?
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystere.

LAURETTE.

Mon Dieu ! vous vous ferez crier par votre mere ;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin, en effet, qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, *arrêtant Isabelle.*

Auprès de votre mere, au moins, sans trop d'audace,
Pourrois-je encor de vous espérer une grace ?
Votre mere étant veuve, avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés ;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur :
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur ;

Vous savez comme il aime, il fut sous votre empire ;
Vous savez...

ISABELLE.

Oui, Monsieur ; je sais ce qu'il faut dire.

SCENE VII.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir ; Laurette l'a bien dit :
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit ;
Elle sort toute outrée, et l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le Marquis est enfermé chez elle.

LAURETTE.

Je prendrai soin, Monsieur, si-tôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale et sans bruit :
Fût-il déja bien loin ; si l'on m'en avoit crue,
Isabelle, en secret, n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit :
Enfin, pour l'empêcher, Dieu sait ce que j'ai dit.
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pu défendre :
Je suis trop complaisante, et je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira : j'y consens ; mais de grace,
Que la chose, entre vous, avec douceur se passe.
Jugez ce qu'on croiroit, si vous faisiez éclat ;
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat !
De ce qui s'est passé la moindre connoissance,
Peut faire étrangement parler la médisance :
Les méchans bruits, sur-tout, ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais ;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle...

ACANTE.

Moi, l'épouser ! après ce que j'ai connu d'elle,
Après la trahison dont je suis éclairci,
Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci !
Je cherche à m'en venger ; c'est tout ce que j'espere.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mere,
Je vous offre mes soins, et sans déguisement...

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement ?

LAURETTE.

Non, Monsieur, que je sache. Il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille et n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté ; mais au-lieu de cela,
Si vous saviez, Monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, et le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste ! qu'elle est aimable !
Épousez-la, Monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir!

CHAMPAGNE.

Moquez-vous d'Isabelle et de son inconstance.

ACANTE.

Oui... Mais sa mere sort.

SCENE VIII.

ISMENE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

ISMENE.

Craignez-vous ma présence ?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMENE.

Vous ne sauriez, Monsieur, jamais importuner;
Des soins de mes amis, je me tiens obligée.
Mais on fuit volontiers une veuve affligée :
Car, puisqu'il plaît au Ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sait tout, Madame, et chérit la famille;
Il a fait compliment pour vous à votre fille:
Vous l'a-t-elle pas dit ?

ISMENE.

Quel esprit déloyal !
Ma fille, de Monsieur, ne m'a dit que du mal;

Je n'ai jamais tant vu de colere et de haîne,
Et ne l'ai même, enfin, fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir: injuste comme elle est,
Sa colere m'oblige, et sa haîne me plaît;
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime,
Et j'aurois à rougir, si j'avois son estime.

ISMENE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis;
Je vous aimai toujours autant et plus qu'un fils;
Le Ciel m'en est témoin, et que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chere espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous.
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille;
Et Madame, voyant Monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait.
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMENE.

Laurette, en vérité, vous n'êtes gueres sage.

LAURETTE.

Sage ou non, croyez-moi tous deux, à cela près:
Pour Monsieur, j'en réponds, je sais ses vœux secrets.
Il souhaite ardemment une union si belle;
C'est vous qu'il veut aimer; c'est vous...

ACANTE.

Ah, l'infidelle!

ISMENE.

Monsieur songe à ma fille, et n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, Madame, y songer ! j'aurois le cœur si bas ;
De cette lâcheté vous me croiriez capable !

LAURETTE.

Non ; c'est lui faire tort ; cela n'est pas croyable.
Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain : jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse ;
N'a jamais inspiré, dans le cœur d'un amant,
Rien qui fût comparable à mon empressement ;
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidelle,
Dont mon ame charmée adoroit Isabelle.
Vous voyez cependant comme j'en suis traité !

ISMENE.

La jeunesse, Monsieur, n'est que légéreté ;
Au sortir de l'enfance une ame est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable ;
Un cœur n'est pas encore assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de tems.
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans ; c'est-à-dire, environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusemens
Qui détournent l'esprit des vrais attachemens :
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est-là proprement l'âge de la constance.

Un esprit jusques-là n'est pas bien arrêté,
Et les cœurs, pour aimer, ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, Madame, après tout, qui l'eût cru d'Isabelle?
Isabelle inconstante! Isabelle infidelle!
Isabelle perfide, et sans se soucier....

ISMENE.

Quoi! toujours Isabelle!

ACANTE.

Ah! c'est pour l'oublier.
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux.
Grâce au ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge Madame, et veux bien qu'elle die,
S'il est rien de si noir que cette perfidie:
Après tant de sermens, et si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais;
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle.....
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMENE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits,
Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois:
Ces lieux témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image;

Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle; il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE, *arrêtant Acante, qui veut passer par la chambre d'Ismene.*

Par où donc allez-vous?

ACANTE.

Je ne sais; mais n'importe;
Par le petit degré l'on descend aussi bien.

ISMENE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah! je m'en ressouvien:
Il n'est pas, en effet, à propos que j'y passe;
Sans vous je l'oubliois, et vous m'avez fait grace.

SCENE IX.

ISMENE, LAURETTE.

ISMENE.

FAIS sortir le Marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment,
Tâchez de profiter d'un premier mouvement;
Pour le pere d'Acante engagez Isabelle.

ISMENE.

J'y vais; je l'ai laissé dans ma chambre avec elle.
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard...

LAURETTE.

Je l'attends ;
Et vous verrez bientôt tous vos desirs contens.

ISMENE.

Hélas!

LAURETTE.

Comment, hélas! pour vous rendre contente
Que vous faut-il de plus, que d'épouser Acante?

ISMENE.

Qu'il m'aimât; que ma fille eût pour lui moins d'attraits:
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près?
Épousez-le toujours.

ISMENE.

Quoi! qu'un cœur m'appartienne,
Qu'il faille que ma fille, à ma honte, retienne!
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir?

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, et c'est à vous à voir;
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire;
Vous n'avez...

ISMENE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.
Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever ; tout commence assez bien.

ISMENE.

Agis de ton côté ; je vais agir du mien.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE, *voyant Champagne au guet, qui se retire, dès qu'il apperçoit le Marquis.*

L'AVEZ-VOUS vu, Monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vu paroître?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître;
Il veut vous voir sortir; souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublîrai rien:
Jamais homme à la Cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire;
De rien faire myftere, et de peu fort grand cas,
Et triompher, enfin, des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu! que je veux qu'il avale:
C'est ma félicité de faire des jaloux;
Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux;

Le triomphe, à mon gré, vaut mieux que la victoire ;
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire.
Le cousin passera mal le tems avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un. Adieu.

SCENE II.

ACANTE, CHAMPAGNE, LE MARQUIS.

ACANTE, *empêchant Champagne de s'avancer.*

LAISSE-NOUS ; je le voi.
(*Au Marquis, en lui ôtant son manteau.*)
Non, non ; ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin, permets de grace que je sorte.
Pour n'être point connu, j'ai certain intérêt...

ACANTE.

Écoutez quatre mots ; vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton pere ;
Mon soin est inutile ; il est toujours sévere.
J'ai prié de mon mieux envain en ta faveur ;
Je ne sais ce qui peut endurcir tant son cœur ;
Je n'ai pu l'émouvoir ; il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche !

LE MARQUIS.

Comment ?

ACANTE.

Vous l'ignorez ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu donc, par là ?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela:
Là-dessus, en ami, tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien; j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe; je craindrois d'irriter tes douleurs:
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore.
Adieu; dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non; je puis, sans chagrin, savoir votre bonheur:
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous m'en pouvez faire entiere confidence.
Je me sens bien guéri; ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi:

Mépriser le mépris, rendre haîne pour haîne,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne.
Isabelle, après tout, n'a rien fait d'étonnant ;
Tu lui plus autrefois : je lui plais maintenant.
Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête :
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête ;
Tu ne dois pas t'en plaindre, et je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous pour lui plaire employé bien des soins ?

LE MARQUIS.

Moi ? des soins pour lui plaire ! un tel soupçon m'offense ;
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance :
A moins d'être Duchesse, on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle ?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié ; je n'ai pu moins pour elle :
On doit être civil, si l'on n'est pas amant.
Peut-on en galant-homme en user autrement ?

ACANTE.

Mais enfin, dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée ?
Comment en use-t-elle avec vous en secret ?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem ?

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret.

Tu t'émeus ; parle-moi franchement, je te prie :
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie ;
Je suis trop ton ami pour te rien refuser ;
Et, si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, et je cede la place.
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grace ?

LE MARQUIS.

Parle : je suis à toi ; mais, morbleu ! tout de bon.

ACANTE.

Falloit-il, pour cela, m'arracher ce bouton ?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage...

ACANTE.

Au moins, je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Là, reprends du terrein.

ACANTE.

Pourroit-on seul vous voir,
En quelqu'endroit demain ?...

LE MARQUIS.

Si tu veux, dès ce soir.
Pourquoi ?

ACANTE.

Vous n'avez-là qu'un couteau, que je pense

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée, et bonne et de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle ?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vuider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différend qu'on ne puisse accorder ?

ACANTE.

Non ; il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprends-moi donc, au moins, contre qui tu m'engages.

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous ;
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Eh bien ! soit : descendons à l'instant, dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait ? examinons en quoi :
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi ?
Un homme recherché peut-il de bonne grace ?...

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse ;
Nous nous battrons là-bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur.

Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pié;
Et j'ai fait assez voir de marques de courage,
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,
Tu pourrois voir, enfin, rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes..

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave...

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin,
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;
Es si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! puisqu'enfin tu me pousses à bout,

J'irai trouver ton pere, et je lui dirai tout ;
Il est ici.

ACANTE, *mettant l'épée à la main.*

Je cede, enfin, à ma colere.

LE MARQUIS.

Eh, cousin !

ACANTE.

Défends-toi. Quelqu'un sort ; c'est mon pere.

SCENE III.

CREMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS, *tirant son couteau.*

MAINTENANT...

CREMANTE.

Qu'est-ce ici ? quel désordre nouveau ?
Une brette à la main contre un petit couteau !
Lâche ! attaquer Monsieur avec cet avantage !

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien, quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez, sans doute, un courage fort grand.

CREMANTE.

Taisez-vous... Mais, Monsieur, quel est ce différend ?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CREMANTE.

Pour Isabelle ! il suit mes ordres de la sorte !

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils...

CREMANTE.

Vîte, qu'on fasse excuse à Monsieur le Marquis.

ACANTE.

Moi! je ferois, Monsieur, excuse à qui m'offense!

CREMANTE.

N'importe; je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non; je l'en dispense;
Et de peur, contre lui, de me mettre en courroux,
Je vais me retirer, et le laisse avec vous.

SCENE IV.

CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

Quoi! le joli garçon! avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence!
Et, pour comble d'audace et de crime aujourd'hui,
Oser, pour Isabelle, être mal avec lui!
Une fille à vos yeux désormais interdite,
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite,
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier;
Une fille, en un mot, qui se va marier!

ACANTE.

Se marier, Monsieur!

CREMANTE.

C'est une affaire faite ;
La fille en est d'accord ; la mere le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bientôt ?

CREMANTE.

Ce sera, que je croi,
Dans huit jours, au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc ?

CREMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous?

CREMANTE.

Oui.

ACANTE.

Vous ?

CREMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Epouser Isabelle,
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle,
Qui blâmiez ce parti, lorsqu'il m'étoit si doux !

CREMANTE.

Je l'ai trouvé, pour moi, plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublîriez ainsi la parole donnée.

CREMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée.

Jadis son pere et moi, comme amis dès long-tems,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfans.
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille :
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille ;
Et, pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux : vous aimez la dépense,
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance ;
Sa mere maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien ;
Elle ne lui promet qu'une légere somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme ;
Qu'il trouve, en s'engageant, du bien pour vivre heureux,
Ou, pour toute sa vie, il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse ; et, pour une jeune ame :
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme :
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préférer l'agréable à l'utile.
Après tant de travaux, tant de soins importans,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste, enfin, que, suivant mon envie,
Je tâche de sortir doucement de la vie,
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaye à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guere :
Mais, enfin, je suis libre, et, de plus, votre pere ;
Je n'ai pas, Dieu merci, besoin de votre aveu ;
Et, que je l'aye ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi...

CREMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle !
Elle est presque ma femme, et déja m'appartient ;
Et si vous l'offensez... Mais la voici qui vient.

SCENE V.

ISABELLE, CREMANTE, ACANTE.

CREMANTE.

Vous quittez donc déja Madame votre mere ?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrette affaire :
Champagne l'a conduit par le petit degré ;
Et l'on m'a fait sortir, si-tôt qu'il est entré.

CREMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colere.

ISABELLE.

Contre qui donc, Monsieur ?

CREMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet, contre lui, vous peut mettre en courroux ?

CREMANTE.

Quel sujet ! l'insolent veut médire de vous ;

Il voudroit empêcher notre heureux mariage ;
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage.

ISABELLE.

Se peut-il que Monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelqu'intérêt ?

CREMANTE.

C'est malice ou dépit ; mais vous m'êtes si chere....

ACANTE.

Si j'y prends intérêt, ce n'est que pour mon pere.

CREMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut ?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut ?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je desire...

ISABELLE.

Mais, Monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourroit dire?

CREMANTE.

Je n'en veux rien savoir, et déja, comme époux,
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous...

ISABELLE.

Je mets au pis, Monsieur, toute sa médisance :
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, et qu'il sût trop toucher ;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah ! si je n'avois point autre reproche à faire !

CREMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire :
Autrement...

ACANTE.

Je me tais ; mais si j'osois parler ;
Si vous saviez, Monsieur...

CREMANTE.

Quoi ! toujours nous troubler ;
Vous pouvez là-dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, Monsieur, qui vous déplaise.

CREMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous ;
L'ingrat mérite assez déja votre courroux ;
Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non ; laissez le dire ;
Ma haîne encor n'est pas au point que je desire :
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir :
Laissez-le enfin, Monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CREMANTE.

Plaît-il ?

ACANTE.

Je ne dis rien ; je ne fais que répondre.

CREMANTE.

On ne vous parle pas. Pour la derniere fois,
Taisez-vous, ou sortez ; je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, Monsieur.

CREMANTE.

J'entends qu'il considere
Sa belle-mere en vous.

ACANTE.

Elle ma belle-mere !

CREMANTE.

Vous voyez, à ce nom, comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité ;
Il sait bien à quel point il avoit su me plaire.

CREMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colere ;
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui ; l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas, en effet, qu'on pense encore à lui.

CREMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant, je confesse
Qu'il fût l'unique objet de toute ma tendresse ;
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CREMANTE.

Ah ! quel meurtre, bon Dieu ! ç'auroit été pour vous!
Si, pour votre malheur, il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée ;
Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai bénir le choix qui nous engage.
Ah ! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge,

Je valois, en ce tems, cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor, malgré mes cheveux gris.
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse;
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissans, par des charmes si doux.
Hum....

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CREMANTE, *en toussant.*

Point, point; c'est une toux dont la cause m'est douce;
C'est de transport; enfin, c'est d'amour que je tousse.
J'ai tant d'émotion...

SCENE VI.

CREMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE, *tirant Cremante par le bras.*

Monsieur!

CREMANTE.

Haye!

CHAMPAGNE.

Excusez.
Est-ce à l'endroit?...

CREMANTE.

Lourdaud! si vous ne vous taisez...

CHAMPAGNE.

On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CREMANTE.

J'y vais. Allez devant. Et vous ?

ACANTE.

Je me retire ;

N'en doutez point, Monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi

Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CREMANTE.

Bon soir.

SCENE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, *revenant sur ses pas.*

L'INGRATE encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti ?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée ?

Qui vous peut retenir ?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer ?

ACANTE.

Moi ? rien ; je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi ! vous me fuyez donc avec un soin extrême ?

ISABELLE.

Moi ! point : c'est vous, Monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir; au moins, je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous savez qu'autrefois... Mais laissons-le passé.

ACANTE.

Vous allez donc, enfin, être ma belle-mere ?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-pere ?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guere éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la mere, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi prenant un autre époux,
Je tâche, en changeant même, à m'approcher de vous :
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être, après l'injuste flamme

Qu'un indigne rival a surpris dans votre ame.
Le Marquis...!

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche?...

ACANTE.

Eh! quel moyen de ne le croire pas?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime :
Suivez, Monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime;
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés;
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Puisqu'il vous plaît, enfin, trahissez sans scrupule,
Ces sermens si trompeurs, où je fus si crédule;
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux :
Mais épargnez, au moins, un cœur qui fut à vous;
Un cœur qui, trop content de sa premiere chaîne,
La voit rompre à regret, et n'en sort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor, pour qui l'ose trahir,
Et qui n'étoit pas fait, enfin, pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser, en parlant de la sorte :
Eh bien, ingrate, eh bien! abusez-moi, n'importe;
Trompez-moi, s'il se peut : l'abus m'en sera doux;
Mon cœur même est tout prêt à s'entendre avec vous;
Mais faites que ce cœur, dont je ne suis plus maître
Soit si bien abusé, qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc?...

ACANTE.

Le Marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même.

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu, pour le Marquis si doux...

ISABELLE.

Vous ne savez que trop qu'il n'étoit que pour vous.

ACANTE.

Pour moi? n'avez-vous pas avoué le contraire?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire?
Croyez plutôt Laurette.

ACANTE.

Hélas! si je la croi,
Vous aimez le Marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pu me trahir de la sorte?

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Qui me donnerez-vous, pour l'avis que j'apporte ?

ISABELLE.

Perfide ! te voilà.

ACANTE.

Fourbe !

ISABELLE.

Esprit dangereux !

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux ?

ISABELLE.

Toi qui nous as trahis ?

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystere ;
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire ;
Mis le Marquis en jeu pour y mieux réussir :
Mais qui vous a brouillés veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte !

LAURETTE.

Eh ! pourquoi, je vous prie ?
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie ?
N'est-ce pas mon devoir ?

ISABELLE.

Ton devoir ?

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait ?
Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mere.
Votre amant, par malheur, avoit trop su lui plaire;
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir :
Mais c'étoit ma maîtresse, et j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes ?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est point si grand que vous le faites ;
L'amour n'est que plus doux après ces démêlés;
Et l'on s'en aime mieux, de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un et l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser et sa peine et la vôtre :
Mais il faut composer pour un avis si doux ;
J'entends qu'il me remette en grace auprès de vous.

ISABELLE.

Oui ; dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi Monsieur soit sans colere,
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui ; quoi qu'il ait pu faire.
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien ;

Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien ;
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés, sans doute, et pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon pere !

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître ; il est fort irrité
De l'oubli de Madame en sa captivité :
De se faire connoître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre, et pour la mieux surprendre ;
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon pere et son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte :
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire, il ne l'oseroit plus.
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître, au plutôt, veut voir votre hyménée.

ACANTE.

Se peut-il ?..

L'AURETTE.

En transports ne perdez point de tems ;
Venez trouver celui qui vous rendra contens ;
Il brûle de vous voir, et lui-même m'envoie...

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons, enfin, voir combler notre joie.

FIN.

L'AMANT INDISCRET,

OU

LE MAITRE ÉTOURDI,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Philippe

DE QUINAULT.

Jouée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1654.

DÉDIÉE

A Mgr. LE DUC DE LA VALETTE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXIII.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE CANDALE
ET DE LA VALETTE,

PAIR ET COLONEL GÉNÉRAL DE FRANCE, GOUVERNEUR ET LIEUTENANT-GÉNÉRAL POUR LE ROI, EN SES PAYS DE BOURGOGNE, BRESSE, HAUTE ET BASSE AUVERGNE, ET GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ, EN CATALOGNE, ROUSSILLON ET CARDAGE, &c.

MONSEIGNEUR,

LA personne du monde qui mérite le moins votre estime, ose ici vous demander l'honneur de votre protection. C'est un INDISCRET *qui devient ambitieux, et qui malgré ses foiblesses s'assure de se pouvoir rendre il-*

lustre en se consacrant à vous. Encore qu'il n'ait guere fait paroître de jugement depuis que je l'ai fait connoître en ce Royaume, il n'a pas laissé de remarquer que toute la France est fortement persuadée de la justesse du discernement que vous faites de toutes choses, et il n'a point été assez ÉTOURDI *pour ne se pas appercevoir qu'il doit tout le bruit qu'il s'est acquis sur notre Théatre, à l'indulgence que vous avez eue pour ce qu'il a de défectueux; il a bien reconnu que toute la Cour n'a trouvé son caractere plaisant, que parce que vous avez témoigné que vous ne le trouviez pas désagréable : et bien qu'il fasse toute sa gloire d'un défaut qui le rend indigne de toute sorte de bonnes fortunes, il s'est imaginé qu'il n'a qu'à se parer de l'éclat de votre nom, pour se mettre dans une haute estime, et passer même pour un Amant à la mode. Pour moi,* MONSEIGNEUR, *je vous avouerai que d'abord son dessein m'a semblé téméraire; mais ensuite il m'a paru si fort avantageux, qu'il ne m'a pas été possible de*

le désapprouver. Ce n'est pas que je veuille prendre ici l'occasion de publier à votre gloire tout ce que l'on peut dire de merveilleux sur un sujet si brillant et si peu commun; je pourrois dire avec vérité, que vous descendez d'un nombre infini de Héros, dont les belles actions sont les plus riches ornemens de l'Histoire; mais que les superbes avantages que vous pouvez tirer de cette glorieuse naissance, ne sont pas vos qualités les plus illustres, et que votre propre valeur vous peut donner assez de gloire pour n'avoir pas besoin de celle de vos Ancêtres; j'ajouterois encore, sans vous flatter, que la Fortune, quand elle vous seroit extrêmement favorable, ne pourra jamais égaler en vous, par ses faveurs, celles que le Ciel et la Nature vous ont faites, et que, malgré toutes ses richesses, elle sera toujours insolvable pour payer ce qu'elle doit à votre mérite. Enfin, MONSEIGNEUR, *je pourrois m'étendre avec éclat sur les charmes de votre personne, sur les lumieres de votre esprit, et sur la grandeur de votre cœur, si*

je n'étois assuré que ce sont des merveilles au-dessus des louanges les plus ingénieuses. Je n'ai garde de vouloir renfermer dans une simple Lettre une matiere, dont un juste volume ne pourroit contenir que la moindre partie; et je ne doute pas que je ne pourrois entreprendre de faire ici votre éloge, sans devenir autant INDISCRET *que celui que j'ose vous offrir : c'est ce qui m'oblige à vous dire que je borne tous mes desseins à prendre ici l'occasion de vous protester que je suis avec une passion très-ardente et des respects très-profonds,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
QUINAULT.

SUJET
DE L'AMANT INDISCRET.

CLÉANDRE aime Lucrece, qui, avec sa mere, arrive d'Auxerre à Paris, pour la poursuite d'un procès. Lisipe, à qui Lucrece est promise, est venu avec elle, et compte l'épouser, dès que le procès sera terminé. Cléandre, qui est aimé de Lucrece, cherche, pour elle et pour sa mere, un logement, dans quelqu'hôtellerie. Deux Cabaretiers se disputent à qui aura la préférence; mais un nommé Carpalin l'obtient. Cléandre rencontre Lisipe, qui est, depuis long-tems, son ami, mais qu'il ignore être son rival; et il lui fait, d'abord, confidence de son amour et de ses soins pour loger sa maîtresse. Philipin, valet de Cléandre, s'oppose, autant qu'il le peut, à cette indiscrétion, parce que Rosette, suivante de Lucrece, lui a fait connoître les prétentions de Lisipe. Cléandre va toujours son train, et se perd, par trop d'envie

de parler. Lisipe le quitte, et va rendre ses soins infructueux, en logeant lui-même Lucrece et sa mere dans une autre hôtellerie : mais Philipin promet son secours et celui de Rosette à son Maître, pourvu qu'il se taise et les laisse faire, et il met en œuvre toutes sortes de ruses, pour procurer des entrevues aux deux Amans, et détruire les soupçons jaloux du rival. Philipin s'introduit chez Lidame, qui est la mere, afin de tâcher d'en écarter Lisipe, et il feint même de trahir son Maître et de leur découvrir ses projets, pour mieux gagner leur confiance. Il envoie le Cabaretier Carpalin, sous l'habit d'un Paysan, apprendre à Lisipe la mort de son pere, afin de lui faire quitter Paris sur le champ : mais Cléandre vient rompre toutes ces mesures, par ses étourderies et son indiscrétion. Il reste encore un moyen d'éloigner Lisipe ; c'est de détourner des papiers utiles au procès, et que l'on croira avoir laissés à Auxerre, où Lidame le chargera d'aller les chercher. Ce moyen est employé par Rosette, et réussit pleinement : alors Philipin redouble d'efforts ; il veut entrer au service de Lidame, pour être plus à portée de la

tromper et de favoriser les amours de son Maître. Celui-ci dérange encore tout par son bavardage : mais la derniere ruse de Philipin, c'est de déguiser Carpalin en riche Marchand, et de le faire passer pour le frere de Lidame, qu'elle n'a pas vu depuis long-tems. A ce titre, sous le nom de Célidan, il lui fait quitter, ainsi qu'à Lucrece, l'hôtellerie où elles sont, pour les mener loger dans sa prétendue maison, qui n'est autre que le cabaret de Cléandre. Là, ces deux amans jouissent de plus de liberté ; mais Cléandre en abuse tant, par ses étourderies, que l'honneur de Lucrece se trouve compromis, et que Lidame, découvrant tout, est obligée de la lui accorder, pendant l'absence de son rival. On donne aussi Rosette à Philipin, pour récompense de toutes ses ruses.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR L'AMANT INDISCRET.

L'*Amant indiscret* a beaucoup de rapport avec l'*Etourdi* de Moliere. Les rôles de Lélie et de Mascarille, dans ce dernier, ressemblent parfaitement à ceux de Cléandre et de Philipin, dans la Piece de Quinault. Il est également question, dans les deux Pieces, de deux rivaux qui se disputent la même maîtresse. La différence est que, dans Moliere, c'est un patron avare que l'on dupe; et, dans Quinault, c'est une mere que l'on trompe.

Cette Piece eut beaucoup de succès dans sa nouveauté : elle est très-divertissante, et on la lit avec plaisir. C'est, après *la Mere Coquette*, la meilleure Comédie de Quinault, et celle qui lui a fait le plus d'honneur.

Quinault n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'il donna cette Piece, qui est sa seconde. Il travailloit alors chez un Avocat au Conseil, où

il montroit déja qu'il étoit tout aussi capable de s'adonner à la Jurisprudence qu'à la Poésie. Un jour cet Avocat le chargea de conduire un de ses Cliens, Gentilhomme, de mérite et d'esprit, chez le Rapporteur de son affaire, afin de la lui expliquer. Comme ils ne trouverent pas, d'abord, le Magistrat chez lui, et qu'il n'y devoit rentrer que fort tard, Quinault, en attendant, propose au Plaideur de le mener à la Comédie, où il lui promet de le bien placer sur le Théatre. Ils y vont. A peine arrivés, quel est l'étonnement de l'homme au procès, en voyant son conducteur entouré d'une foule de courtisans et de spectateurs, de tous rangs, accourant le complimenter sur le mérite et le succès de sa Piece, qu'ils viennent voir, disent-ils, pour la troisieme ou la quatrieme fois. Le rideau se leve; la Piece se joue et reçoit les applaudissemens continus de toute la salle. Le spectacle fini, Quinault remene son homme chez le Rapporteur, auquel il parle d'une maniere si claire et si avantageuse, que, de ce moment, le Plaideur n'ose plus douter du gain de sa cause, et qu'il ne peut s'empêcher de marquer, à la fois,

son admiration et sa gratitude au jeune homme, qui réunit, à un si haut degré, des connoissances et des talens si divers et si peu communs.

L'Amant indiscret est la Piece qui obtenoit, alors, un si brillant succès; et nous dirons, avec M. le Chevalier de Mouhy (Histoire abrégée du Théatre François), qu'on doit être étonné que, depuis long-tems, les Comédiens n'aient pas essayé de remettre cette Piece au Théatre.

L'AMANT INDISCRET,

OU

LE MAITRE ÉTOURDI,

COMÉDIE

DE QUINAULT,

Représentée en 1654.

PERSONNAGES.

CLEANDRE, Amant de Lucrece.

PHILIPIN, Valet de Chambre.

CARPALIN, Hôte de la Tête noire.

COURCAILLET, Hôte de l'Épée-Royale.

LISIPE, autre Amant de Lucrece.

LUCRECE, Maîtresse de Cléandre et de Lisipe.

ROSETTE, Servante de Lucrece.

LIDAME, Mere de Lucrece.

La Scene est à Paris.

L'AMANT INDISCRET,

O U

LE MAITRE ÉTOURDI,

C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

DIS-MOI, mon espérance est-elle bien fondée ?
As-tu vu leur bateau ?

PHILIPIN.

La coche est abordée :
On avoit mis la planche ; au bord on l'arrêtoit,
Et, quand je suis venu, tout le monde en sortoit.

CLEANDRE.

Mais as-tu remarqué cette Beauté si chere ?

PHILIPIN.

J'ai vu distinctement Lucrece avec sa mere.

CLEANDRE.

Ne me flattes-tu point ? de grace, dis-le moi ?
As-tu vu cet objet ?

PHILIPIN.

Tout comme je vous voi.

CLEANDRE.

Possible as-tu cru voir ?

PHILIPIN.

Ah ! je ne suis pas dupe ;
J'ai fort bien remarqué la couleur de sa jupe ;
J'ai fort bien discerné sa façon de marcher,
Et j'ai connu sa Mere à l'entendre cracher.
De plus, j'ai, dès l'abord, observé dans la presse,
Qu'un certain fanfaron conduit votre maîtresse.

CLEANDRE.

C'est peut-être un parent.

PHILIPIN.

Ou quelque amant transi ;
Mais bientôt sur ce point vous serez éclairci.

CLEANDRE.

Je vais donc les attendre en cette hôtellerie,
Ainsi que tu m'as dit.

PHILIPIN.

Dépêchez, je vous prie.
Sur ce qu'on vous écrit vous pouvez bien juger
Qu'en cette hôtellerie elles viendront loger :
Je vais entretenir Rosette, leur servante,
Qui, comme vous savez, n'est pas désobligeante ;
Tandis, préparez l'hôte, et donnez ordre à tout :

Nous les amenerons; nous en viendrons à bout.
Sur-tout, gardez, Monsieur, de faire aucune faute.

CLEANDRE.

Je n'y manquerai pas; va, va: mais voici l'hôte.

SCENE II.

CARPALIN, COURCAILLET, CLEANDRE.

CARPALIN.

Pour boire du meilleur, Monsieur, entrez céans;
Nous ne débitons point de gros vin d'Orléans.
Nous avons du Chably, de l'Arbois et du Beaune,
Et du bon Condrieux, qui croît au bord du Rhône.

COURCAILLET.

Monsieur, l'on boit ici, mais du plus délicat,
Du vin de Malaga, Contrepordrix, Muscat,
Du vin de la Ciotat, et de la Malvoisie,
Plus douce que nectar, plus douce qu'ambrosie.

CARPALIN.

Il a de ces boissons comme j'en ai dans l'œil:
C'est du vin de Nanterre, ou du vin d'Argenteuil.
Qu'on seroit bien traité chez ce vilain chat maigre!
Pour les évanouis il a de bon vinaigre.

COURCAILLET.

De meilleur que le tien.

CARPALIN.

Tu n'es qu'un gargotier;
Qu'un frelateur de vin, qui gâte le métier.

COURCAILLET.

O le gros fricasseur !

CARPALIN.

O l'impertinent drille !
C'est un palefrenier, qui fait danser l'étrille.

COURCAILLET.

Monsieur, venez chez moi; c'est un écorche-veau.

CARPALIN.

Si tu ne sors d'ici, je frotte ton museau.

CLEANDRE.

Messieurs, accordez-vous.

CARPALIN.

Rentre, ou je te bouchonne.

COURCAILLET.

Toi ! si tu l'avois fait, il t'en coûteroit bonne.

CLEANDRE.

En me tirant ainsi, vous ne m'obligez point ;
Vous avez, en trois lieux, déchiré mon pourpoint.

CARPALIN.

Si je prends un bâton....

COURCAILLET.

C'est ce que je demande.

CLEANDRE.

Ne faites point ici de querelle plus grande ;
Ce tumulte et ce bruit détourne les passans.
Allez ; j'entre en ce lieu.

SCENE III.

CARPALIN, CLEANDRE.

CARPALIN.

C'EST parler de bon sens.
Monsieur, assurément, c'est à la Tête-noire
Que les honnêtes gens s'arrêteront pour boire.

CLEANDRE.

Ce n'est pas pour le vin que je m'arrête ici.
Avez-vous à manger ?

CARPALIN.

Nous en avons aussi :
Nous fournirons des mets, et des plus délectables,
Qui se peuvent servir sur les meilleures tables ;
Des potages bien faits et bien assaisonnés.

CLEANDRE.

Il en faudra quelqu'un.

CARPALIN.

Et des mieux mitonnés,
De pigeonneaux farcis, de volailles bien faites,
Avec des champignons, béatils, andouillettes,
Cardes, marons, pigeons, et fins palais de bœuf,
Couronnés de citron, grenade et jaunes d'œuf.

CLEANDRE.

C'est assez.

CARPALIN.

S'il vous plaît, nous aurons bien l'adresse

D'en faire au ris de veau, d'en faire à la Princesse.
Bisque et potage ensemble, avec des pigeonneaux,
Avec poulets de grain, cailles et cailleteaux.

CLEANDRE.

Il n'en faut qu'un fort bon.

CARPALIN.

Si vous en voulez quatre,
Ce n'est rien que du prix dont il se faut débattre :
Vous serez bien servi ; jamais l'écu d'argent
N'a vu de potager qui soit plus diligent,
Qui sache assaisonner d'une meilleure sorte.
J'ai des bras, Dieu merci, qui n'ont pas la main morte.

CLEANDRE.

Vous aurez quelque entrée ?

CARPALIN.

On l'entend bien ainsi :
Hachis, langues de bœuf, et boudins blancs aussi ;
Des poulets fricassés, avec la sauce blanche ;
Quelques pieds de mouton, du jambon mis en tranches.
Une capilotade, avec croute de pain.

CLEANDRE.

C'est trop.

CARPALIN.

Ce n'est pas trop pour éveiller la faim.
Pour rôti, nous aurons chapons gras et poulardes,
Gelinotes, faisans, tourtes, perdrix, outardes,
Grives, canards, vanneaux, cercelles et ramiers,
Bécassines, courlis, halebrans et pluviers.

CLEANDRE.

Finissez ce récit, mon maître, je vous prie.

CARPALIN.

L'on ne manque de rien dans cette hôtellerie.
S'il faut des entremets ; un hâchis de chapon,
En raisin de Corinthe, avec jus de mouton ;
Un bassin d'ortolans, quelqu'autre de gelée ;
La pistache en ragoût, l'amande rissolée ?

CLEANDRE.

Il n'en faudra pas tant.

CARPALIN.

Si vous voulez du fruit,
J'ai tout ce que de bon la Touraine produit.

CLEANDRE.

C'est assez, c'est assez ; ce long babil me tue :
Je ne demande point de chere superflue.

CARPALIN.

Si vous vouliez traiter en un jour de poisson,
Nous en accommodons de plus d'une façon.
Nous pourrions vous donner, pour le premier service,
Potage de santé, potage d'écrevisse,
Potage de pois verds, d'éperlans, de navets,
D'oignons, de tailladins, de ris et de panets,
Saumon, brochet, turbot, alose, truite et sole,
Soit fris, au courbouillon, en ragoût, en castrolle,
Saumonnés, ou rôtis ?

CLEANDRE.

C'est pour un autre jour.

CARPALIN.

Nous y pourrions mêler quelques pieces de four.
Œufs filés, œufs mignons, champignons à la crême,
Laitances en ragoût.

CLEANDRE.

Sa longueur est extrême.

CARPALIN.

Ramequins et beignets, artichauts fricassés,
Gelée et blanc-manger.

CLEANDRE.

C'est assez, c'est assez;
Parlons pour le présent.

CARPALIN.

Monsieur, c'est pour vous dire
Qu'entre les cabarets le mien n'est pas le pire.

CLEANDRE.

Une troupe modeste en ce lieu doit venir,
Et de fort peu de mets sa table on peut fournir.
Sur-tout, vous payant bien, pourrez-vous bien vous taire,
De....

CARPALIN.

De quoi? dites donc?

CLEANDRE.

D'un amoureux mystere.

CARPALIN.

D'un mystere amoureux! me faire cet affront!
Ah! Monsieur, la rougeur déja m'en vient au front!
J'ai très-sué d'ahan oyant cette parole.

CLEANDRE.

Séchez cette sueur avec cette pistole;
Et croyez que chez vous si j'ai quelque bonheur,
J'y saurai conserver tout bien et tout honneur.

CARPALIN.

C'est ce que je demande, et j'abhorre le blâme ;
Vous pourriez bien ici conduire quelque Dame ?

CLEANDRE.

Oui.

CARPALIN.

C'est tout un, j'apprends avecque les savans,
Que l'on peut aujourd'hui vivre avec les vivans;
Des affaires d'autrui je ne m'enquête guere.

CLEANDRE.

Ecoutez ; nous aurons une fille et sa mere,
Quelques valets encore.

CARPALIN.

Ah ! je vous entends bien ;
Ce sont, en bon François, gens qui ne valent rien.

CLEANDRE.

Nullement, nullement ; votre discours m'irrite.
Je vous parle de gens d'honneur et de mérite.

CARPALIN.

Qui méritent l'honneur d'avoir la fleur-de-lis.

CLEANDRE.

Insolent ! parlez mieux.

CARPALIN.

Si ce n'est rien de pis.

CLEANDRE.

Ne vous imprimez point une peur ridicule.

CARPALIN.

Ma maison jusqu'ici se trouve sans macule.
Lorsque j'y suis entré, je l'ai fait reblanchir ;
Je veux m'y conserver plutôt que m'enrichir :

Mais quand on est instruit, on péche sans scandale.

CLEANDRE.

Tout beau, dans mes desseins il n'est rien qui soit sale;
C'est un honnête amour qui regle mon desir.

CARPALIN.

Vivant en tout honneur, vous me ferez plaisir.

CLEANDRE.

La marmite est au feu?

CARPALIN.

Non; mais il l'y faut mettre.

CLEANDRE.

Mais le tems est pressé, qui ne le peut permettre.
Avez-vous un chapon bien gras et bien refait?

CARPALIN.

Il m'en viendra du Mans qui seront à souhait.
S'ils ne sont d'une chair et délicate et tendre,
Fussent-ils en morceaux, je les veux bien reprendre.

CLEANDRE.

Mais vous n'en avez point?

CARPALIN.

Non pas pour le présent.

CLEANDRE.

O qu'ici je rencontre un hôte mal plaisant!
Avez-vous des poulets pour mettre en fricassée?

CARPALIN.

La porte de Paris n'est pas bien loin placée.
On ira promptement.

CLEANDRE.

N'avez-vous rien ici?
Quoi! ni bœuf, ni mouton?

CARPALIN

CARPALIN.

Il m'en vient de Poissy.

CLEANDRE.

N'avez-vous rien de cuit? n'avez-vous rien pour cuire?

CARPALIN.

J'aurois un pigeonneau qui pourroit bien vous duire.

CLEANDRE.

C'est trop peu qu'un pigeon.

CARPALIN.

Aussi-bien cet oiseau
Se noya hier au soir buvant dans notre seau.
Hélas ! la pauvre bête elle est morte enragée ;
Et non-obstant cela, ma femme l'a mangée.

CLEANDRE.

Avez-vous des pâtés ?... Où me suis-je embourbé ?

CARPALIN.

Monsieur, pour des pâtés ; notre four est tombé :
Mais j'attens le Maçon qui s'en va le refaire.

CLEANDRE.

Est-ce ainsi que chez-vous on fait si bonne chere ?

CARPALIN.

Pour cette heure, Monsieur, vous m'avez pris sans verd:
S'il vous plaît toutefois une sauce Robert,
Nous avons du porc-frais, de fines côtelettes,
Grasses, de bonne chair, tendres et bien douillettes.

CLEANDRE.

Cela ne suffit pas... Où m'a-t-on adressé !

CARPALIN.

Donnez-moi de l'argent ; si le cas est pressé,
J'irai prendre un chapon à la rôtisserie.

CLEANDRE.

Il est fort à propos ; faites-donc, je vous prie,
Et que l'on ait encor la couple de poulets ;
Tenez, envoyez donc ; avez-vous des valets ?

CARPALIN.

Trouve-t-on des valets sans vice et sans reproche ?
Non ; mais j'ai mon barbet qui tourne bien la broche ;
Il sera dans sa roue avant qu'il soit long-tems.
Je reviendrai bientôt.

CLEANDRE.

Allez ; je vous attends ;
Courez, je vous supplie, et ne demeurez guere...
Ma maîtresse en ce lieu fera mauvaise chere ;
Mais je la ferai bonne en voyant ses beaux yeux,
Dont l'azur est plus clair que n'est celui des Cieux.
Quel homme vient ici ? Sa présence importune
S'en va servir d'obstacle à ma bonne fortune.

SCENE IV.

CLEANDRE, LISIPE.

CLEANDRE.

Est-ce vous, cher Lisipe ? est-ce vous que je voi ?
Ne m'abusé-je point ?

LISIPE.

Non, Cleandre ; c'est moi.

CLEANDRE.

Quelle heureuse rencontre ! eh quoi ! dans cette ville ?

LISIPE.

J'ai fait assez long-tems un métier inutile,
Où je n'ai rien gagné, si ce n'est quelques coups:
Il est tems que chez moi je cherche un sort plus doux.
Je me sens tout usé d'avoir porté les armes,
Et pour moi désormais le repos a des charmes.
Je suis prêt d'épouser une rare beauté,
Où je borne mes vœux et ma félicité:
Et j'ai fait de Paris le voyage avec elle,
Pour vuider un procès qui dans ce lieu l'appelle.

CLEANDRE.

Depuis trois ans passés vous êtes hors d'ici,
Sans nous avoir écrit?

LISIPE.

Cleandre, il est ainsi:
Mais les mains qu'on emploie à servir aux armées,
D'écrire bien souvent sont désacoutumées:
Puis on a de la peine à les faire tenir.

CLEANDRE.

Et puis de ses amis on perd le souvenir.

LISIPE.

Point du tout; j'eus toujours Cleandre en ma mémoire.

CLEANDRE.

C'est m'obliger beaucoup que me le faire croire.

LISIPE.

Eh bien? l'on m'a conté que vous jouez toujours;
Comment va la fortune?

CLEANDRE.

Elle est dans le décours;
Ma Maison de Paris, depuis un mois vendue,

En beaux deniers comptans, dans mes mains s'est fondue.

LISIPE.

Lorsque le malheur dure, il est bien affligeant.

CLEANDRE.

Quand je jette les dez, je jette mon argent ;
Et si je m'émancipe à dire tope ou masse,
Le malheur qui me suit., ne me fait point de grace.
Si je joue au piquet avec quelqu'Ostrogot,
Il me fera vingt fois pic, repic et capot.
En dernier, il aura deux quintes assorties,
Et vingt fois pour un point je perdrai des parties.

LISIPE.

Le jeu n'est pas plaisant lorsque l'on perd ainsi.

CLEANDRE.

J'ai perdu le desir de plus jouer aussi,
Et j'en ai fait serment au moins pour six semaines.

LISIPE.

Les sermens d'un joueur sont des promesses vaines ;
Je suis fort assuré que vous n'en ferez rien.

CLEANDRE.

Je prétends ménager le reste de mon bien,
Et n'irai plus tenter un hazard si nuisible.

LISIPE.

Ah ! cette retenue est du tout impossible !
Votre ame pour le jeu sent trop d'émotion.

CLEANDRE.

Elle est pleine aujourd'hui d'une autre passion.

LISIPE.

D'ambition ? d'amour ?

CLEANDRE.

C'est d'amour, cher Lisipe.

LISIPE.

Dans ce jeu bien souvent comme aux autres on pipe,
Et par fois tel amant s'embarque avec chaleur,
Qui perd souvent son fait et joue avec malheur.
Est-ce pour une veuve, ou bien pour une fille?

CLEANDRE.

C'est pour l'unique enfant d'une bonne famille;
Pour une fille riche et belle au dernier point.

LISIPE.

Et qui souffre vos soins?

CLEANDRE.

Et qui ne me hait point.

SCENE V.

LISIPE, PHILIPIN, CLEANDRE.

LISIPE.

Est-elle de Paris?

PHILIPIN, *à part.*

Ah!

CLEANDRE.

Non; elle est d'Auxerre.

PHILIPIN, *à part.*

C'est son rival.

LISIPE.

C'est-là que j'ai certaine Terre:
M'apprendrez-vous comment se forma cet amour?

CLEANDRE.

J'étois dedans Auxerre, et dans un Temple un jour....

PHILIPIN, *à Cléandre.*

Monsieur, que pensez-vous d'en user de la sorte ?

CLEANDRE.

C'est un de mes amis.

PHILIPIN.

Il n'importe.

CLEANDRE.

Il n'importe !...

Quand je vis cet objet si charmant et si beau,
Que je dois l'adorer jusques dans le tombeau.

LISIPE.

Son nom ?

PHILIPIN.

Gardez-vous bien.

CLEANDRE.

On la nomme Lucrece.

PHILIPIN.

Eh, Monsieur !

LISIPE.

C'est aussi le nom de ma Maîtresse.

CLEANDRE.

Un de ses gants tomba, j'allai lui présenter,
Et lui fis compliment.

PHILIPIN, *à part.*

Il va tout lui conter.

CLEANDRE.

A ce premier abord nos deux cœurs tressaillirent;
Nos ames doucement dans nos yeux se perdirent,

Et mutuellement apprirent, en ce jour,
Quelle est l'émotion d'une premiere amour.
Je la suivis vingt pas ; mais redoutant sa mere...

PHILIPIN.

Arrêtez.

CLEANDRE.

Ote-toi... Qui paroît fort sévere.
Elle me conjura de n'aller pas plus loin :
Mais j'appris sa demeure avec beaucoup de soin ;
Et depuis dans Auxerre, en différens voyages,
J'obtins de ses bontés d'assez grands témoignages.

PHILIPIN.

Que dira-t-il encor ?

CLEANDRE.

Mon valet par hazard
Connoissoit sa servante.

PHILIPIN.

Ah ! le Diable y a part.

CLEANDRE.

Et cette fille adroite, et bien sollicitée,
Avec beaucoup d'ardeur à m'aimer l'a portée,
Jusqu'à me protester et me donner sa foi
De n'accepter jamais d'autre mari que moi.

PHILIPIN.

Bon ! c'est bien débuté ! la plaisante ouverture !

LISIPE.

Ami, voilà sans doute une belle aventure :
Mais quelle occasion vous fait venir ici ?

CLEANDRE.

Ma maîtresse bientôt s'y doit trouver aussi ;

Car sa mere d'Auxerre avec elle l'amene.

PHILIPIN.

Que dites-vous ?

CLEANDRE.

Tais-toi.

PHILIPIN.

Votre fievre quartaine !

CLEANDRE.

Dans cette Hôtellerie elles viendront loger.
L'Hôte est un homme adroit, que j'ai su ménager.
Chez lui...

PHILIPIN.

Vous parlez mal.

CLEANDRE.

Maraud ! te veux-tu taire ?...
Je verrai librement cette beauté si chere.

PHILIPIN.

J'enrage !

LISIPE.

Avec sa mere il vous faudra traiter.

CLEANDRE.

En parlant à Lidame on pourroit tout gâter.

PHILIPIN.

Ah ! voilà tout perdu !

LISIPE.

Sa mere est donc Lidame ?

CLEANDRE.

Vous la connoissez donc ?

LISIPE.

Oui, oui, pour une femme

Qui prend de bons conseils, qui sait en bien user,
Et que mal-aisément vous pourrez abuser.
Je sais qu'homme vivant n'épousera sa fille,
Qu'il ne soit de fort-noble & fort-riche famille;
Et, malgré tous vos soins, je vous donne ma foi
Qu'elle n'aura jamais autre gendre que moi.

PHILIPIN.

Monsieur, en tenez-vous?

LISIPE.

Sur-tout, je vous proteste
Qu'elle hait un joueur comme elle hait la peste:
Avant qu'il soit long-tems, vous le pourrez savoir.

CLEANDRE.

Lisipe, encore un mot.

LISIPE.

Adieu; jusqu'au revoir.

SCENE VI.

CLEANDRE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MA foi, le trait est drôle: ô Dieu! quelle imprudence!
Faire à votre rival entiere confidence!

CLEANDRE.

Que dis-tu, Philipin? Lisipe est mon rival?

PHILIPIN.

Rosette me l'a dit.

CLEANDRE.

O malheur sans égal !

PHILIPIN.

Moi, j'appelle cela sottise sans exemple.
Il a laissé Lucrece et sa mere en un Temple,
Cependant qu'en ces lieux il a voulu venir
Pour voir l'hôtellerie et pour la retenir;
Et, sans votre rencontre et votre peu d'adresse,
Vous eussiez pu loger avec votre maîtresse.
Vous êtiez bien pressé de conter vos amours;
Lorsque je vous tirois, vous poursuiviez toujours:
En découvrant ainsi tout ce qui vous regarde,
Vous avez contenté votre humeur babillarde.
Vous pourrez désormais vous adresser ailleurs:
Mes desseins sont rompus; faites-en de meilleurs.
Votre indiscrétion n'eut jamais de semblable.

CLEANDRE.

N'insulte point au sort d'un amant misérable;
Le désespoir qui suit mon indiscrétion,
Ne suffira que trop pour ma punition.
Crois que bientôt ma mort finira ma misere.

PHILIPIN.

Ah ! gardez-vous-en bien! vous ne sauriez pis faire.
Entrons : pour vous servir, je veux faire un effort;
On remédie à tout; mais non pas à la mort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIPE, LUCRECE, ROSETTE.

LISIPE.

Voici l'appartement, belle et chere Lucrece,
Que, suivant mes desirs, votre mere vous laisse.

LUCRECE.

l y faut demeurer : mais par quelle raison
ous faites-vous loger dedans cette maison ?
ette chambre est petite et des plus mal garnie ;
e serois beaucoup mieux dans l'autre hôtellerie.

LISIPE.

ui, vous y seriez mieux ; mais j'y serois plus mal :
ous verriez votre amant ; je verrois mon rival.

LUCRECE.

Quel rival ? ah ! Lisipe, expliquez-vous de grace !

LISIPE.

e m'explique assez bien ; je sais ce qui se passe.
n galant dans ce lieu n'avoit pas rendez-vous ?

LUCRECE.

tes-vous insensé ?

LISIPE.

Non ; mais je suis jaloux :
ous ne m'aimez pas fort.

LUCRECE.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Vous connoissez Cléandre ?

LUCRECE.

Eh bien ? pour le connoître,
Un motif si léger vous peut-il alarmer ?
Est-ce un crime si grand ?

LISIPE.

C'en est un de l'aimer.

LUCRECE, *à part.*

Il sait tout ; quel malheur !

LISIPE.

Vous rougissez, Lucrece

LUCRECE.

Si l'on me voit rougir, c'est de votre foiblesse,
De vos soupçons fâcheux injustement conçus.

LISIPE.

Ne vous emportez pas ; répondez là-dessus :
Pouvez-vous dénier que vous aimez Cléandre ;
Qu'en l'autre hôtellerie il vous devoit attendre ?
Cléandre librement m'a tout dit aujourd'hui.

LUCRECE.

Cléandre !

LISIPE.

Oui, Cléandre, oui ; j'ai tout su de lui
De votre affection il fait si peu de compte,
Qu'il s'en vante déja par tout à votre honte.

LUCRECE.

Dieu ! que me dites-vous ?

LISIPE

LISIPE.

Je dis la vérité.

LUCRECE.

Ah ! quelle perfidie ! ah ! quelle lâcheté !

LISIPE.

C'est avecque raison que ce dépit éclate :
Pour punir cet ingrat, cessez de m'être ingrate ;
Faites justice à tous, et payez en ce jour
Le mépris par la haine, et l'amour par l'amour.
Changez en un feu pur une ardeur criminelle.
Lisipe, tout au moins, vaut bien un infidelle ;
Votre mere m'attend : adieu ; pensez-y bien.
Je suis assez discret pour ne lui dire rien.
Ce n'est pas sans regret qu'ainsi je me retire :
Mais chez son Procureur je dois l'aller conduire.

SCENE II.

LUCRECE, ROSETTE.

LUCRECE.

J'AI fait, sur l'apparence, un jugement bien faux.
Ah ! qu'un homme bien fait a souvent de défauts !
Que ce cruel mépris sensiblement me fâche !
Que je suis malheureuse, et que Cléandre est lâche !

ROSETTE.

Mais...

LUCRECE.

Ah ! ne me dis rien pour cet ingrat amant,

Et ne t'oppose point à mon ressentiment.
Je ne suis que trop foible encor contre ce traître:
Mais que veut le valet de ce perfide maître ?

SCENE III.

PHILIPIN, LUCRECE, ROSETTE.

PHILIPIN, *bas.*

Rosette, Dieu te gard !

ROSETTE, *bas.*

Où viens-tu, malheureux ?
Si Lidame ou Lisipe. . . .

PHILIPIN, *bas.*

Ils sont sortis tous deux.

ROSETTE, *bas.*

Chez notre Procureur ils vont pour quelque affaire:
Il loge ici tout proche, ils ne tarderont guere.

PHILIPIN, *bas.*

Je ne tarderai guere à m'en aller aussi.

LUCRECE.

Que vous dit Philipin ? que cherche-t-il ici ?

PHILIPIN.

Je viens vous y chercher de la part de Cléandre.
Ecoutez.

LUCRECE.

De sa part je ne veux rien entendre.

PHILIPIN.

La fierté vous sied bien ; mais puis-je me flater,
Que de ma part, au moins, vous vouliez m'écouter?

LUCRECE.

Non; sortez.

PHILIPIN, *bas.*

D'où lui vient cette humeur dédaigneuse?
Je ne la vis jamais si triste et si grondeuse.

ROSETTE.

Elle en a bien raison; ton maître....

PHILIPIN.

Qu'a-t-il fait?

ROSETTE.

Ton maître n'est, ma foi, qu'un insolent parfait;
Il sait fort-mal couvrir l'honneur d'une maîtresse:
Lisipe a su de lui les secrets de Lucrece.

LUCRECE.

Mes bontés l'ont rendu trop vain et trop hardi.

PHILIPIN.

A dire vrai, mon maître est assez étourdi;
Mais sa franchise seule, et non pas sa malice,
Lui rend, souvent ainsi, quelque mauvais office.
Lisipe est son ami; mais je puis protester
Qu'il n'a rien su de lui qui vous doive irriter.

LUCRECE.

Ce qu'il a dit pourtant n'est pas fort à ma gloire.

PHILIPIN.

Lisipe est son rival; on ne le doit pas croire.

LUCRECE.

Son rapport par le tien n'est que trop confirmé;
Commençant d'être ingrat, il cesse d'être aimé.

PHILIPIN.

Ma foi, si vous saviez comment de cette offense
Déja mon pauvre maître a fait la pénitence,
Comme il se désespere, et jure, en son transport,

Que pour perdre Lisipe il differe sa mort ;
D'une fiere tigresse eussiez-vous la furie,
Je gage qu'à l'instant vous seriez attendrie ;
Vous en auriez pitié.

LUCRECE.

Je n'en dois point avoir.
Va, dis-lui que jamais il n'espere me voir.
Mon amour fut moins grand que ma colere est forte.

PHILIPIN.

C'est donc fait de sa vie.

LUCRECE.

Il n'importe, il n'importe.

PHILIPIN, *à part.*

Peste, qu'elle est cruelle !

LUCRECE.

Oui : sors sans raisonner ;
Dis-lui que je ne puis jamais lui pardonner.

PHILIPIN.

Vous voulez donc qu'il meure ?

LUCRECE.

Après un tel outrage,
Qu'il meure ; il ne sauroit m'obliger davantage.
Va, va l'en avertir ; va donc .... mais, quoi ! revien.

PHILIPIN.

Que lui dirai-je enfin ?

LUCRECE.

Dis-lui ; ... ne lui dis rien.

PHILIPIN, *à part.*

Voilà bien des façons pour n'avoir rien à dire.

LUCRECE.

A ce juste courroux mon cœur ne peut souscrire ;
Tout criminel qu'il est, je ne le puis haïr ;
Je ne puis me venger, quoiqu'il m'ait pu trahir.
Et s'il avoit pour moi quelque tendresse encore,
Je lui pardonnerois.

PHILIPIN.

Madame, il vous adore ;
Et s'il n'a pas l'honneur de vous voir aujourd'hui,
Je le tiens assez sot pour en mourir d'ennui.

LUCRECE.

Hélas ! comment le voir ?

PHILIPIN.

La chose est fort aisée.
Pour peu qu'à le souffrir vous soyez disposée,
Vous pouvez quelque part lui donner rendez-vous.

ROSETTE.

Quelqu'un heurte à la porte : ah ! Dieu! que ferons-nous?
C'est votre amant bourru; je tremble en chaque membre.

LUCRECE.

J'ouvrirai ; fais-le entrer dedans cette antichambre.

SCENE IV.

LISIPE, LUCRECE, PHILIPIN, ROSETTE.

LUCRECE.

Vous revenez bientôt?

LISIPE.

Ce n'est pas sans raison.

LUCRECE.

Comment?...

LISIPE.

Le Procureur n'est pas à la maison.

LUCRECE.

Ma mere pour l'attendre est-elle demeurée?

LISIPE.

Nullement, dans sa chambre elle s'est retirée;
Et je vais, cependant, chercher quelques papiers,
Qu'il faut dans le procès produire les premiers.

LUCRECE.

Où voulez-vous aller?

LISIPE.

Prendre notre valise,
Dedans cette antichambre où notre hôte l'a mise.

LUCRECE.

De grace, demeurez.

PHILIPIN, *à part.*

S'il me voit, je suis mort.

LISIPE.

D'où vient qu'en m'arrêtant vous vous troublez si fort?

PHILIPIN, *à part.*

Ma foi, c'est à ce coup.

LUCRECE.

Je vais vous en instruire;

Écoutez seulement, j'ai beaucoup à vous dire:

Je veux vous découvrir un important complot.

Philipin est ici.

PHILIPIN, *à part.*

Me voilà pris pour sot.

LISIPE.

Quel est ce Philipin?

LUCRECE.

Le valet de Cleandre.

PHILIPIN, *à part.*

Je suis gâté, sans doute; on lui va tout apprendre.

LUCRECE.

Philipin est ici venu me conjurer

De donner rendez-vous.

PHILIPIN, *à part.*

Où dois-je me fourer?

LUCRECE.

De ce discours encor je suis toute interdite.

PHILIPIN, *à part.*

Pour un bras disloqué j'en voudrois être quitte.

LISIPE.

Ah! que ne tiens-je ici ce maudit Philipin!

PHILIPIN, *à part.*

Je ne me vis jamais si proche de ma fin.

LISIPE.

Qu'avez-vous répondu, belle et chere Lucrece?

LUCRECE.

J'ai trompé ce valet.

PHILIPIN, *à part.*

Ah ! la bonne traîtresse !

LUCRECE.

A tout ce qu'il a dit, j'ai feint de consentir,
A dessein seulement de vous en avertir,
Et de me plaindre après de votre défiance.

PHILIPIN, *à part.*

Ah ! pauvre Philipin, songe à ta conscience !

LISIPE.

Le dessein de Cléandre est de vous enlever ;
Mais, Madame, en quel lieu le devez-vous trouver ?

LUCRECE.

Dans la Place-Royale.

PHILIPIN, *à part.*

Elle donne le change.

LISIPE.

De ce lâche rival il faut que je me venge.

LUCRECE.

Où courez-vous, Lisipe !

LISIPE.

Ah ! ne m'arrêtez pas,
Je vais au rendez-vous le trouver de ce pas.

SCENE V.

LUCRECE, ROSETTE, PHILIPIN.

LUCRECE.

FAIS venir Philipin.

ROSETTE.

Sors, sors en diligence.

PHILIPIN.

Vous venez d'exercer assez ma patience.
D'une fievre quartaine un importun frisson
Ne m'eût pas fait trembler de meilleure façon.
Mais pour revoir mon maître, il est tems que je sorte;
Ne vous verra-t-il point quelquefois à la porte?

LUCRECE.

Oui; dis-lui qu'il pourra me parler un moment,
Quand il verra sortir ma mere et mon amant.

PHILIPIN.

Pour votre amant jaloux dans peu de tems j'espere,
Qu'il n'obsédera plus ni vous ni votre mere.

LUCRECE.

Parles-tu tout de bon?

PHILIPIN.

C'est un coup assuré.
Pour cet effet notre hôte est déja préparé;
Il doit se déguiser, et c'est pour un mystere,
Qu'à mon maître indiscret j'ai même voulu taire,
De crainte qu'il ne vienne encor nous tourmenter,

Et qu'en pensant bien faire, il n'aille tout gâter :
Mais comme je connois que vous êtes discrette,
Cette affaire pour vous ne sera pas secrette.

ROSETTE.

Dieu ! la porte est ouverte, et voici le jaloux.

SCENE VI.

LISIPE, LUCRECE, PHILIPIN, ROSETTE.

LISIPE.

Vous ne m'avez pas dit l'heure du rendez-vous....
Mais que veut ce maraud ?

PHILIPIN.

C'est vous que je demande,
Pour vous dire deux mots d'importance fort grande.

LISIPE.

Parle...

PHILIPIN.

C'est en secret que je vous dois parler.

ROSETTE.

Je le tiens fort subtil, s'il peut s'en démêler.

PHILIPIN, *à Lisipe.*

Par l'ordre de Cléandre, avec beaucoup d'adresse,
Je suis venu sonder la vertu de Lucrece ;
Et j'ai, par mes discours, si bien su l'émouvoir,
Que mon Maître a reçu rendez-vous pour la voir :
Mais sachant votre amour, loin de vous faire outrage,

Il renonce pour voûs à ce grand avantage,
Et veut vous faire voir, par ce prompt changement,
Qu'il est meilleur ami, qu'il n'est discret amant.
Il ne prétend plus rien au cœur de cette belle,
Et vous fait avertir d'avoir l'œil dessus elle.

LISIPE.

Pour un si bon avis reçois ce diamant.
Que ton maître m'oblige !

PHILIPIN, *à part.*

O Dieu ! quel changement !

LISIPE.

Madame, Philipin de la part de Cléandre,
Touchant le rendez-vous vient de me tout apprendre;
Le croyant mon ami, je n'étois pas trompé.

LUCRECE, *à part.*

La défaite est fort bonne, et Lisipe est dupé.

SCENE VII.

LISIPE, CARPALIN, *déguisé en Paysan*; PHILIPIN, LUCRECE, ROSETTE.

LISIPE.

MAIS que nous veut cet homme ?

PHILIPIN, *bas.*

Il paroît sans malice.....
C'est notre hôte, Madame; aidez à l'artifice.

CARPALIN.

Monsieur, ne vous déplaise ! on m'avoit dit qu'ici
Je trouverois Lisipe.

LISIPE.

Oui, l'on m'appelle ainsi :
Voulez-vous me parler ?

CARPALIN.

Je veux plutôt me taire.
Je suis un des Fermiers de Monsieur votre pere ;
Le pauvre homme! ah, Monsieur! songeant à ses malheurs
Je n'ai pas le pouvoir de retenir mes pleurs.

LISIPE.

Quel malheur? quoi! mon pere a-t-il fait quelque perte

CARPALIN.

La plus grande, en effet, qu'il ait jamais soufferte.

LISIPE.

Quelle ?

CARPALIN.

Vous l'apprendrez trop tôt à vos dépens.

LISIPE.

Dites-moi tout ; c'est trop me tenir en suspens.

CARPALIN.

J'ai le cœur trop serré pour le pouvoir permettre :
Mais votre oncle Albiran m'a chargé d'une lettre,
Qui vous fera savoir pourquoi je pleure tant.

LISIPE.

Donnez donc ; dépêchez.

CARPALIN.

Vous l'aurez à l'instant :
Elle n'est point ici.

LISIPE

LISIPE.

Je meurs d'impatience ;
Cherchez dans l'autre poche avecque diligence.

CARPALIN.

Oui, nous la trouverons, Monsieur, assurément.
Je crois que je la tiens.

LISIPE.

Voyez donc promptement.

CARPALIN.

Je ne lis pas fort bien des lettres si mal faites :
Il faut que, pour cela, je prenne des lunettes.

LISIPE.

C'eſt trop perdre de tems ; donnez-moi ce papier.

Il lit :

A Monsieur Paul Grimaud, Apprentif Savetier.

CARPALIN.

Ce n'est donc pas pour vous : c'est pour le fils du frere
Du neveu du cousin de défunt mon compere.

LISIPE.

Dépêchez de trouver celle qui m'appartient.

CARPALIN.

Ça cherchons.

LISIPE.

Savez-vous tout ce qu'elle contient ?

CARPALIN.

Oui, Monsieur ; mais il faut pourtant qu'elle se treuve.

LISIPE.

C'est pour ma patience une trop longue épreuve.

CARPALIN.

Monsieur, assurément je l'aurai laissé cheoir,

Tirant dans le bateau ma bourse et mon mouchoir,
Alors qu'il a fallu payer mon batelage.

LISIPE.

Ne me retenez plus en suspens davantage :
Dites-moi promptement ce qu'on m'a pu mander.

CARPALIN.

Le dirai-je, Monsieur ?

LISIPE,

Dites sans plus tarder.

CARPALIN.

Feu votre pere est mort; c'est tout ce qu'on vous mande.

LISIPE.

Que ma douleur est vive et que ma perte est grande !
Mais il me vit partir, en fort-bonne santé.

CARPALIN.

Il fut surpris de mal, dès qu'il vous eut quitté ;
Quelques heures après il se trouva sans vie.
Ce mal, à ce qu'on dit, s'appelle punaisie.

PHILIPIN.

Ou plutôt pleurésie.

CARPALIN.

Oui, Monsieur, justement ;
Nous autres bonnes gens parlons grossiérément.

LISIPE.

Madame, pour mettre ordre au bien de feu mon pere,
Ma présence au pays sera fort nécessaire.

LUCRECE.

Ma mere auroit grand tort d'empêcher ce départ.
Quand donc partirez-vous ?

LISIPE.

Dans une heure au plus tard.
De cet éloignement je ne puis me défendre ;
Mais près de vous bientôt j'espere de me rendre.

CARPALIN.

Je vais vous dire adieu, Monsieur.

LISIPE.

Non, demeurez ;
Vous dînerez céans, & puis vous partirez.

SCENE VIII.

CLEANDRE, LISIPE, CARPALIN, PHILIPIN, ROSETTE, LUCRECE.

LISIPE.

Mais j'apperçois Cleandre ; ami, que je t'embrasse.

LUCRECE, *à part.*

Il reçoit cet accueil de fort mauvaise grace.

PHILIPIN, *à part.*

Sans doute il n'est venu que pour le quereller.

CLEANDRE.

Je voudrois bien, Lisipe, en secret vous parler.

LISIPE.

Il n'en est pas besoin ; je sais ce qui t'amene,
Et déja, de ta part, l'on m'a tiré de peine :
Que ne te dois-je point pour un si grand effort !

CLEANDRE.

Qu'avez-vous donc appris? vous me surprenez fort.

ROSETTE.

Il va tout découvrir.

PHILIPIN.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Philipin m'a tout dit.

CLEANDRE.

Et qu'a-t-il dit, le traître?

LISIPE.

Votre dessein secret touchant le rendez-vous.

PHILIPIN.

Monsieur....

CLEANDRE.

Tu sentiras ce que pesent mes coups.

LISIPE.

A quoi bon vous servir d'une vaine finesse,
Puisque vous renoncez à l'amour de Lucrece?

CLEANDRE.

Moi, j'y renoncerois!

PHILIPIN.

Oui; vous me l'avez dit.

CLEANDRE.

Ah fripon!

PHILIPIN.

Ah, Monsieur! soyez moins interdit.

CLEANDRE, *bas.*

Je respecte ce lieu, maraud! mais je te jure
Que cent coups puniront tantôt ton imposture.

PHILIPIN, *à Lisipe.*

Mon Maître maintenant m'a dit tout le secret :
S'il est fort généreux, il n'est pas moins discret ;
Et vous cédant Lucrece, il croit qu'en sa présence,
Il ne peut l'avouer avecque bienséance.
Il est plus circonspect que l'on ne peut penser.

LISIPE.

Il a raison, et moi j'ai tort de le presser.

LUCRECE.

Je ne vous ferai plus de contrainte plus grande.
Je sors ; près de ma mere il faut que je me rende.

Elle parle à Cleandre.

Dissimule, aime, espere, et tu seras aimé.

LISIPE.

Ami, qu'a-t-elle dit ? que j'en sois informé.

PHILIPIN.

J'ai bien tout entendu ; j'étois d'elle assez proche :
Elle vient de lui faire un signalé reproche.

(*A Cleandre.*)

Dites oui.

CLEANDRE.

Oui, Lisipe.

LISIPE.

Ah ! je m'en doutois bien ;
Je n'ai point vu d'esprit aussi fier que le tien.

CLEANDRE, *regardant Carpalin.*

Mais voilà Carpalin vêtu pour faire rire ;
D'où vient ce changement ?

CARPALIN, *à part.*

Monsieur, qu'allez-vous dire ?

LISIPE.

Connoissez-vous cet homme ?

CLEANDRE.

Oui, je le connois fort.

LISIPE.

Il est venu me faire un funeste rapport ;
Du trépas de mon pere il m'a dit la nouvelle.

PHILIPIN, *à Carpalin.*

Je vous l'avois bien dit qu'il a peu de cervelle.

CLEANDRE.

Comment plutôt que vous a-t-il su ce trépas ?

PHILIPIN.

C'est...

CLEANDRE.

Laisse-moi parler ; ne m'importune pas.
Cet homme est de Paris.

LISIPE.

Ton erreur est extrême :
C'est un de mes Fermiers.

CLEANDRE.

Vous vous trompez vous-même.
Je le dois bien savoir ; je loge en son logis.

CARPALIN.

Je vais être bientôt payé de mes avis.

LISIPE.

Quoi! fourbe! quoi! méchant! tu dis donc que mon pere...

CARPALIN.

Il se porte fort-bien ; n'entrez point en colere.

CLEANDRE.

Pour avoir ton pardon, dis-nous la vérité.

LISIPE.

Apprens-nous qui t'envoie.

PHILIPIN, *à part.*

Ah! voilà tout gâté!

CLEANDRE.

Parle donc.

CARPALIN, *à Cléandre.*

C'est pour vous qu'on m'a mis en besogne.

PHILIPIN.

Vous en avez menti, sot, imposteur, ivrogne!

LISIPE.

Assomme ce maraud.

PHILIPIN.

Je n'y vais pas manquer.

CARPALIN.

Quoi! traître! Philipin!

PHILIPIN.

Sors, sors, sans répliquer.

SCENE IX.

CLEANDRE, LISIPE.

CLEANDRE.

De cette lâcheté me croyez-vous capable?

LISIPE.

Je sais trop à quel point je te suis redevable;
Tu m'as cédé Lucrece, et tu m'as déchargé
Du soin d'un long voyage, où j'étois engagé.

Je sais que ta franchise est trop noble & trop pure,
Pour pouvoir consentir à la moindre imposture,
Je serois insensé si j'avois ce soupçon.

SCENE X.

CLEANDRE, PHILIPIN, LISIPE, COURCAILLET.

PHILIPIN.

Je viens de l'ajuster de la bonne façon.
Il est estropié pour plus d'une semaine.

COURCAILLET.

Monsieur, on vous attend dans la chambre prochaine.
Le dîner est servi.

LISIPE.

Je vais suivre vos pas.
Ami, viens avec nous prendre un mauvais repas.

CLEANDRE.

Je sors de table; allez; vous vous faites attendre.
C'est pour une autre fois.

LISIPE.

Adieu donc, cher Cleandre:
Je ne suis point ingrat; crois que de tout mon bien
Tu me feras plaisir d'user comme du tien.

CLEANDRE, *à Philipin.*

Eh bien! est-ce l'entendre? Après ce tour d'adresse
Ne puis-je pas souvent visiter ma maîtresse?

Lisipe est pris pour dupe, et je suis le plus fin.
Il me croit son ami; qu'en dis-tu, Philipin?

PHILIPIN.

Moi! je dis que j'enrage, et, comme à l'ordinaire,
Que vous détruisez tout, quand vous pensez bien faire.
Vous étiez bien tenté par l'indiscrétion,
De découvrir notre hôte en cette occasion.

CLEANDRE.

C'est par-là que Lisipe a connu ma franchise.

PHILIPIN.

C'est par-là que mon Maître a fait voir sa sotise.
Notre hôte n'a parlé que pour vos intérêts;
Il s'est, pour vous servir, déguisé tout exprès;
Et déja par sa feinte, à votre amour utile,
Lisipe alloit quitter Lucrece et cette ville,
Et devant son retour vous eussiez aisément
Fait consentir la belle à son enlévement.

CLEANDRE.

Qu'ai-je dit! qu'ai-je fait! que je suis misérable!

PHILIPIN.

Ma foi, votre imprudence est un mal incurable.

CLEANDRE.

Ah! ne m'accuse point, accuse mon malheur,
Et ne condamne point ma plainte et ma douleur.

PHILIPIN.

Apprenez que des sots la plainte est le partage;
Parlons de mettre encor quelque ruse en usage.

CLEANDRE.

Quoi! sais-tu quelque ruse?

PHILIPIN.

Il faut en inventer :
Mais sortons de ce lieu ; l'on nous peut écouter.

CLEANDRE.

Que crains-tu ?

PHILIPIN.

Je crains tout en affaires pareilles.
Les murailles, Monsieur, ont souvent des oreilles.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, PHILIPIN.

ROSETTE.

MAudits soient mille fois les hommes sans cervelle !
Avec ses sots discours il nous l'a donné belle,
Ce Cleandre indiscret de qui l'esprit léger
Semble prendre plaisir à nous faire enrager.

PHILIPIN.

Vois-tu que ta colere à ton intérêt cede ?
Ne parlons plus du mal, et songeons au remede.
En générosité mon maître est sans égal.
Qu'importe qu'il soit sot, puisqu'il est libéral ?
Tu te dois assurer que de tes assistances
Tu recevras de lui de bonnes récompenses :
Pour t'en donner déja quelque signe évident,
Tiens, prends ces deux louis toujours en attendant.

ROSETTE.

J'en aurai donc encor ?

PHILIPIN.

N'en doute point, Rosette ;
Si mon Maître est heureux, notre fortune est faite :

ROSETTE.

Cet or n'a point d'éclat qui me puisse toucher;
Je le prends toutefois de peur de te fâcher.
Je suis fort généreuse, et si je sers Cleandre,
L'amitié seulement me le fait entreprendre.
Quel dommage de voir qu'un amant si loyal,
Avec le cœur d'un Prince, ait l'esprit d'un cheval!
Ma foi, j'en ai pitié.

PHILIPIN.

Treve de raillerie;
Et sur notre dessein raisonnons, je te prie:
Il nous faut éloigner Lisipe de ces lieux.

ROSETTE.

Jamais homme pour moi ne fut plus odieux;
Que je hais son humeur défiante et sévere!
Pour le chasser d'ici je suis prête à tout faire.

PHILIPIN.

Tâchons, pour cet effet, d'agir avec succès.
Ne sais-tu point où sont les papiers du procès?

ROSETTE.

Ils sont dans notre chambre, et dans notre valise,
Enfermés dans trois sacs de grosse toile grise;
Et dans un autre sac de velours noir et vieux,
Sont les plus importans et les plus précieux.
J'en ai fait le paquet.

PHILIPIN.

Bon: cache en diligence,
Le sac où sont serrés les papiers d'importance:
Quand on t'en parlera, d'un air humilié,
Pleure, et dis que tu crains de l'avoir oublié.

ROSETTE

ROSETTE.

Mais quel est ton dessein ?

PHILIPIN.

Ne le peux-tu comprendre ?
Lisipe partira d'abord pour l'aller prendre ;
Et nous serons défaits de cet amant jaloux.

ROSETTE.

S'il ne tient qu'à cela, va, la vache est à nous :
Mais ne connois-tu point quelque valet fidelle ?
Lidame en a besoin.

PHILIPIN.

Ah l'heureuse nouvelle !
Peux-tu pas m'introduire à titre de valet ?

ROSETTE.

La chose est fort aisée : oui, tu seras son fait.
Cleandre vient ; de peur qu'il ne nous puisse nuire,
De nos desseins secrets garde de lui rien dire.
Ton maître, tu le sais, n'est rien qu'un maître sot.

PHILIPIN.

Va, rentre et ne crains rien.

SCENE II.

CLEANDRE, ROSETTE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

ROSETTE, écoute un mot.

ROSETTE.

C'est pour une autre fois.

PHILIPIN.

Monsieur, le tems la presse ;
Il faut qu'elle se rende auprès de sa Maîtresse.

CLEANDRE.

Demeure, je ne veux t'arrêter qu'un instant.

ROSETTE.

Je n'ai pas le loisir ; ma Maîtresse m'attend.

CLEANDRE.

Mais je souhaiterois te dire quelque chose.

ROSETTE.

Mais je serois grondée, et vous en seriez cause ;
Adieu.

CLEANDRE.

De cet accueil je suis peu satisfait,
Et mes quatre louis ne font pas grand effet :
Mais les as-tu donnés ?

PHILIPIN.

Voilà belle demande !
J'ai toujours eu, Monsieur, la conscience grande.

CLEANDRE.

Quei! tous quatre?

PHILIPIN.

Oui, tous quatre ; et qu'avez-vous pensé ?
De vos soupçons, Monsieur, je me tiens offensé.
Pour un homme d'honneur vous me devez connoître ;
Sinon, cherchez valet, j'irai chercher un maître.

CLEANDRE.

Ah ! mon cher Philipin, de grace excuse-moi :
En effet, j'ai grand tort de soupçonner ta foi.
Ne m'abandonne point, je sais ton innocence :
Je perdrois avec toi toute mon espérance.

PHILIPIN.

Oui, sachez qu'en effet je vaux mon pesant d'or,
Et qu'un valet habile est un rare trésor.

CLEANDRE.

Ta fortune doit être à la mienne enchaînée ;
Mais ne me quitte point de toute la journée.
Je me sens de jouer une démangeaison,
Dont je crains le succès avec grande raison ;
Si ton soin ne s'oppose au démon qui me tente,
Ma bourse pourroit bien devenir moins pesante.

PHILIPIN.

Ah ! c'est de quoi, sur-tout, il vous faut bien garder.

CLEANDRE.

Lucrece est à la porte ; il la faut aborder.

SCENE III.

CLEANDRE, PHILIPIN, LUCRECE.

CLEANDRE.

PAR quel excès de grace, ô merveille adorable !
Vous daignez-vous montrer aux yeux d'un misérable ?
Le bien que je reçois de vous entretenir,
De mes ennuis passés m'ôte le souvenir :
Mais quoi ! votre beauté, dont l'éclat me console,
En excitant ma joie, interdit ma parole ;
Et vous n'ignorez pas qu'entre les vrais amans,
Le silence en dit plus que les raisonnemens.

LUCRECE.

Hélas ! . . . .

CLEANDRE.

Vous soupirez, ô ma chere Maîtresse !

LUCRECE.

Ce soupir, malgré moi, vous fait voir ma foiblesse:
Et mon cœur, où l'amour triomphe du courroux,
Soupire du regret de soupirer pour vous.
Il se plaint en secret du charme inconcevable
Qui, malgré vos défauts, vous rend encore aimable.
Et par un ascendant qu'on ne peut exprimer,
Quand je veux vous haïr, me force à vous aimer.

CLEANDRE.

Je souffre tout de vous : une injure cruelle
S'adoucit en sortant d'une bouche si belle ;

Et de qui même encor je ne me plaindrois pas,
Quand elle auroit dicté l'arrêt de mon trépas.
Oui, vous me pouvez dire, adorable merveille !
Qu'il n'est point d'imprudence à la mienne pareille ;
Mais avec vérité je puis dire, à mon tour,
Qu'on ne voit point d'ardeur pareille à mon amour.
Je brûle. . . . . .

LUCRECE.

Je le crois ; mais cependant je tremble
De crainte que quelqu'un ne nous surprenne ensemble.

CLEANDRE.

Si Lisipe en effet me rencontre avec vous,
Nous devons craindre tout de son esprit jaloux :
J'ai bien manqué de sens de mettre en évidence
L'intrigue de mon hôte avec tant d'imprudence.
Je meurs de déplaisir d'avoir été l'auteur
Du séjour importun de ce persécuteur.

LUCRECE.

Dans cet événement, je suis la plus à plaindre ;
Il croit se faire aimer, alors qu'il se fait craindre ;
Un reproche éternel fait tout son compliment ;
Il s'érige plutôt en maître qu'en amant ;
Et sachant que pour lui ma mere s'intéresse,
Il me traite en esclave, et non pas en maîtresse.

CLEANDRE.

Je vous saurai venger de cette indignité ;
Qu'il craigne la valeur d'un rival irrité !
Son audace sera de sa perte suivie ;
Il recevra la mort, ou je perdrai la vie.

LUCRECE.

Si j'ai dessus votre ame encor quelque pouvoir,
En perdant ces desirs vous me le ferez voir.
Il n'est rien d'assuré dans le succès des armes;
Votre sang en danger feroit couler mes larmes;
Mon esprit incertain seroit trop alarmé;
Lisipe est moins haï que vous n'êtes aimé.

PHILIPIN.

Lisipe sort, Madame.

LUCRECE.

O Ciel! je suis perdue!

CLEANDRE.

J'ai peine à retenir ma colere à sa vue.

SCENE IV.

LISIPE, CLEANDRE, LUCRECE, PHILIPIN.

LISIPE.

Cleandre tient fort mal ce qu'il m'avoit promis,
Ce n'est pas le moyen d'être long-tems amis;
Quoi! cajoler Lucrece et seule et dans la rue?
Sa passion bannie est bientôt revenue.
S'il devient mon rival, il se doit assurer
Qu'entre nous l'amitié ne sauroit plus durer.

CLEANDRE.

Perdant votre amitié, je perdrai peu de chose.

LISIPE.

D'un mépris si nouveau je devine la cause :
Ne vous contraignez point ; faites un libre aveu.

CLEANDRE.

Pour un ami pareil je me contrains fort peu.

LISIPE.

Lucrece vous plaît fort ?

CLEANDRE.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Vous lui parliez d'amour, n'est-il pas vrai ?

CLEANDRE.

Peut-être.

PHILIPIN.

Eh bien ! peut-on jamais parler plus sottement ?
Il a beaucoup de cœur, mais peu de jugement.

LISIPE.

Je vois qu'il faut qu'enfin nous soyons mal ensemble.

CLEANDRE.

Oui, vous me devez craindre, et plus qu'il ne vous semble.

LISIPE.

Ah ! vous m'en dites trop.

CLEANDRE.

Je n'en dis pas assez :
Vous n'êtes pas, Lisipe, encore où vous pensez.

LISIPE.

C'est trop vous emporter.

LUCRECE.

C'est avecque justice.
Qui pourroit supporter un semblable caprice ?
Quoi ! quand Cléandre vient me dire ingénûment,

Qu'il est plus votre ami, qu'il n'étoit mon amant;
Quand, en votre faveur, avec soin il s'emploie,
Jure que vos plaisirs feront toute sa joie,
Que son repos dépend du bonheur de vos feux,
Et qu'il sera content quand vous serez heureux,
Vous usez avec lui d'orgueil et de menace,
Et l'osez quereller, loin de lui rendre grace!
Ce procédé l'étonne, et c'est fort justement
Qu'il ne l'a pu souffrir, sans quelque emportement.

LISIPE, *à Cléandre.*

Quoi! tu parlois de moi pres de l'objet que j'aime?

PHILIPIN, *à part.*

Monsieur, il faut mentir.

CLEANDRE.

C'est la vérité même.

PHILIPIN.

Bon, c'est fort bien parler.

LISIPE.

Ami, pardonne-moi;
J'ai grand tort, en effet, de douter de ta foi.
Excuse d'un amant l'humeur trop défiante,
Qui de rien ne s'assure, et de tout s'épouvante;
Je sors de mon erreur, je jure & te promets,
En de pareils soupçons de ne tomber jamais.
Pour t'en donner enfin une preuve évidente,
Je laisse entre tes mains cette beauté charmante;
Pressé de m'éloigner & d'elle & de ces lieux,
Je te veux confier ce dépôt précieux.

LUCRECE.

Quoi! vous est-il chez vous arrivé quelque affaire?

LISIPE.

Non : je pars seulement pour servir votre mere.
Je retourne chez elle, et vais prendre, avec soin,
Des papiers oubliés, dont elle a grand besoin.
Adieu, fidele ami : vois souvent ma Maîtresse ;
Parle-lui quelquefois du cœur que je lui laisse.
Et vous, chere beauté, dans mon éloignement,
Souffrez, en ma faveur, l'ami de votre amant.

PHILIPIN.

Cela ne va pas mal ; cette intrigue est bien faite :
Mais, pour commencer l'autre, allons trouver Rosette.

SCENE V.

LUCRECE, CLEANDRE.

LUCRECE.

EH bien ! que dites-vous de cet événement ?
Lisipe a pris le change assez grossiérement.

CLEANDRE.

Vous l'avez su donner avecque tant d'adresse,
Que tout autre, en sa place, eut eu même foiblesse :
C'est encore un succès qui me doit informer,
Que votre belle bouche a l'art de tout charmer.

LUCRECE.

Je vais, graces au Ciel, cesser d'être réduite,
A voir un importun à toute heure à ma suite ;
Et jusqu'à son retour, sans me faire trembler,

Vous pourrez quelquefois me voir et me parler :
Nous n'avons plus à craindre à présent que ma mere,
Qui n'est pas défiante autant qu'elle est sévere.

CLEANDRE.

Ce bien n'est pas si grand encor que vous pensez.
Ces momens bienheureux seront bientôt passés :
D'un rival diligent la présence importune,
Reviendra promptement traverser ma fortune ;
Et dans trois jours, au plus, son funeste retour
Détruira mon bonheur, et non pas mon amour.

LUCRECE.

Philipin peut ici vous rendre un bon office,
En retardant Lisipe avec quelque artifice ;
Il ne manquera pas au besoin d'inventer
Quelque adresse nouvelle, afin de l'arrêter.

CLEANDRE.

Retarder son retour c'est prolonger ma joie :
Mais il faudra toujours qu'enfin il vous revoie.
Il faudra tôt ou tard que mon espoir soit vain ;
Il viendra vous forcer de lui donner la main,
Et de hâter, enfin, la fatale journée
Du trépas de Cleandre et de votre hyménée.

LUCRECE.

Ne souffrons point d'un mal qui n'est pas avenu :
Le secret de mon cœur vous est assez connu.
Notre procès jugé, cet hymen se doit faire :
Mais si devant ce tems je ne fléchis ma mere,
Je saurai me jetter, malgré tout son effort,
Dans les bras de Cleandre, ou dans ceux de la mort.

SCENE VI.

LIDAME, LUCRECE, CLEANDRE.

LIDAME, *sortant de l'Hôtellerie.*

MA fille avec un homme ! ah ! quelle est son audace !

CLEANDRE, *lui voulant baiser les mains.*

Comment de ces bontés vous puis-je rendre grace ?
Mon cœur qui sur vos mains s'efforce de passer....

LIDAME, *le surprenant.*

En vous baissant si bas, gardez de vous blesser.

LUCRECE.

C'est ma mere, ô malheur !...

CLEANDRE.

Ma peine est infinie!
Si j'ai...

LIDAME.

Retirez-vous, et sans cérémonie.

CLEANDRE.

Souffrez que je vous parle.

LIDAME.

Il n'en est pas besoin:
Vous êtes trop civil, vous prenez trop de soin.

CLEANDRE.

Mais, Madame, je suis...

LIDAME.

Mais, vous serez peu sage,
Si vous osez revoir ma fille davantage :

Ne venez plus ici faire tant l'empêché,
Ou vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

CLEANDRE.

Retirons-nous. Mais, quoi ! Philipin se promene :
Allons nous mettre au jeu, pour divertir ma peine.

SCENE VII.

LIDAME, LUCRECE.

LIDAME.

Oh, oh ! petite sotte ! on prend des libertés,
Jusqu'à baiser vos mains, et vous le permettez ?

LUCRECE.

Jusqu'à baiser mes mains ! votre soupçon m'outrage.
Vous me faites grand tort.

LIDAME.

Vraiment, c'est grand dommage.
Vous faites l'hypocrite, et démentez mes yeux ;
Dites la vérité, vous ferez beaucoup mieux :
Quel est ce beau Galant ? il faut qu'on vous confonde.

LUCRECE.

C'est le meilleur ami, que Lisipe ait au monde,
Et qu'il a conjuré, devant que de partir,
De me rendre des soins, et moi d'y consentir.
Vous le traitez fort-mal, et j'ai de justes craintes,
Que Lisipe, au retour, vous en fera des plaintes.

LIDAME

LIDAME.

Mais Lisipe, en partant, avoit-il le dessein,
Qu'il prit la liberté de vous baiser la main?

LUCRECE.

Il n'en a jamais eu seulement la pensée.

LIDAME.

J'ai pourtant sur vos mains vu sa tête baissée.

LUCRECE.

Ce n'étoit qu'à dessein de voir de près l'anneau,
Que m'a donné Lisipe, et qu'il trouve fort beau.

LIDAME.

Si vous me dites vrai, la faute n'est pas grande;
On croit facilement tout ce qu'on appréhende.

LUCRECE.

Cet ami cependant a lieu d'être irrité.

LIDAME.

Ma fille, une autre fois il sera mieux traité.

SCENE VIII.

ROSETTE, LIDAME, LUCRECE.

ROSETTE.

AH! Madame, apprenez une bonne nouvelle:
On nous offre un valet sage, jeune, fidelle,
Qui cajole à ravir, qui sait lire par cœur,
Et qui fut autrefois Clerc chez un Procureur.
C'est un diable en procès: de plus, l'habit qu'il porte,
Est fait, à mon avis, d'étoffe neuve et forte,

Et près d'un an entier vous le ferez driller,
Sans débourser un sol pour le faire habiller.

LIDAME.

Voilà ce qu'il nous faut ; qu'il vienne en diligence.

LUCRECE, *à part.*

Comment ! c'est Philipin.

ROSETTE.

Le voici qui s'avance....
Vous voyez ma Maîtresse ; allez la saluer ;
(*A Lucrece.*)
Madame, en ce complot daignez contribuer.

LUCRECE.

Si cet homme est niais, il n'en a pas la mine ;
Il pourra réussir à quoi qu'on le destine.

ROSETTE.

C'est notre fait, Madame ; un jonc n'est pas plus droit.

LIDAME.

Je pense, comme vous, qu'il n'est pas mal-adroit.

PHILIPIN.

Je n'ai pas mérité d'avoir l'heur de vous plaire :
Vous ignorez encor tout ce que je sais faire :
L'apparence souvent trompe l'œil le plus fin ;
Par fois un corps bien fait cache un esprit malin :
Mais si j'ai le bonheur d'être de votre suite,
De mon adresse un jour vous serez mieux instruite.

LIDAME.

Ce garçon n'est pas sot, à ce que je connoî.

LUCRECE.

On ne peut mieux parler.

ROSETTE.

Il dit d'or, par ma foi.

LIDAME.

Je veux que vous trouviez chez moi vos avantages :
Il faut premiérement convenir de vos gages.

PHILIPIN.

Vous êtes raisonnable, et je ne doute point
Que nous n'aurons jamais différend sur ce point.
J'espere, en vous servant, ainsi que je le pense,
Que mes soins recevront honnête récompense.
Vous saurez, s'il vous plaît chez vous de m'employer,
Que je suis un valet que l'on ne peut payer.

ROSETTE.

Mais il faut répondant.

PHILIPIN.

N'en soyez point en peine :
J'en pourrai, si l'on veut, fournir une douzaine.
Irai-je en querir un ?

LIDAME.

Cela n'est pas pressé ;
Entrons...

PHILIPIN.

Ma foi, je rêve, ou c'est bien commencé !

SCENE IX.

CLEANDRE, PHILIPIN, LIDAME.

CLEANDRE, *arrêtant Philipin.*

Te voilà, te voilà, fripon, sot, volontaire !
Tu te promenes donc, quand tu m'es nécessaire ?
Que ne m'as-tu suivi ?

LIDAME.

Quel bruit ai-je entendu ?

CLEANDRE.

Je n'aurois pas joué l'argent que j'ai perdu :
J'ai perdu vingt louis.

PHILIPIN.

Je n'en suis pas la cause.

CLEANDRE.

Si je t'avois trouvé, j'aurois fait autre chose.

PHILIPIN.

Pouvoit-il mieux venir pour gâter le complot ?

CLEANDRE.

Traître ! il faut t'assommer.

PHILIPIN.

Ne soyez pas si sot.

CLEANDRE, *le frappant.*

Tu fais le railleur.

PHILIPIN.

Peste ! il n'a pas la main morte.

LIDAME.

Pourquoi donc battez-vous mon valet de la sorte ?

CLEANDRE.

Il est à moi, Madame !

PHILIPIN.

Au diable l'indiscret !

Voici de sa sotise encore un nouveau trait.

CLEANDRE.

Vous prenez ce maraud sans doute pour quelqu'autre.

LIDAME.

Non, non ; c'est mon valet : allez frapper le vôtre.

CLEANDRE.

Vous vous trompez vous-même, il n'est que trop certain
Que, depuis plus d'un an, il mange de mon pain :
Si toutefois, Madame, il vous est nécessaire,
Pour vous faire plaisir, je veux bien m'en défaire.
Encore que tantôt vous m'ayiez mal-traité,
Je n'aurai pas pour vous moins de civilité.

LIDAME.

Je sais votre innocence, et vous demande excuse :
D'un procédé si franc je suis toute confuse.
De ce valet, Monsieur, vous pouvez disposer ;
De qui me l'offre ainsi, je le dois refuser.
Je ne suis pas toujours d'humeur désobligeante ;
Je vous rends grace : adieu ; je suis votre servante.

SCENE X.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

Voici qui va fort-bien: n'ai-je pas réussi?
De Lidame pour moi l'esprit est adouci;
Que t'en semble?...

PHILIPIN.

Ah! l'épaule!

CLEANDRE.

Excuse ma colere.

PHILIPIN.

Laissez-là ce fripon, ce sot, ce volontaire.
Si vous m'estimez tel, vous êtes bien trompé;
Vous m'avez chanté pouille, et vous m'avez frappé:
Mais vous le payerez, et je vous le proteste.

CLEANDRE.

Tiens, prends pour payement ce louis qui me reste;
Tes yeux à cet objet sont déja réjouis.

PHILIPIN.

Les coups que j'ai reçus valent plus d'un louis.

CLEANDRE.

Je t'en promets un autre en notre hôtellerie.
Ne suis-je point adroit? parle sans flatterie.

PHILIPIN.

Non: c'est fort-sottement, quand vous m'avez battu;
Vous avez par vos coups votre espoir abbattu:

Je m'allois introduire au logis de Lidame,
Où j'eusse eu cent moyens de servir votre flamme,
De ménager pour vous son esprit rigoureux,
De supplanter Lisipe, et de vous rendre heureux.

CLEANDRE.

Ah ! que j'ai de malheur !

PHILIPIN.

Bien moins que d'imprudence :
Excusez, s'il vous plaît, je dis ce que je pense.

CLEANDRE.

Quelle disgrace ! ah ciel ! je suis désespéré.

PHILIPIN.

Ce mal, pour grand qu'il soit, peut être réparé ;
Et je promets encor d'achever l'entreprise,
Dès que j'aurai touché la pistole promise.

CLEANDRE.

Mais de quelle façon ?

PHILIPIN.

Ne vous mêlez de rien :
Donnez-moi la pistole, après tout ira bien.

CLEANDRE.

Viens donc la prendre ; entrons.

PHILIPIN.

C'est ce que je demande :
Les battus quelquefois ne payent pas l'amende.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, PHILIPIN, *sortant de deux endroits différens.*

ROSETTE.

IL faut aller chercher Philipin dès ce soir.

PHILIPIN.

J'ai besoin de Rosette ; il la faut aller voir.

ROSETTE.

Bon ; mon voyage est fait.

PHILIPIN.

Ma course est achèvée.

ROSETTE.

Sois le bien rencontré.

PHILIPIN.

Toi, sois la bien trouvée.

ROSETTE.

J'allois en ton logis...

PHILIPIN.

Et moi j'allois au tien.

ROSETTE.

Je t'en dirai beaucoup.

PHILIPIN.

Je t'en conterai bien.

ROSETTE.

Tu sauras...

PHILIPIN.

Je t'apprends...

ROSETTE.

Que je crois....

PHILIPIN.

Qu'il me semble....

ROSETTE.

Nous nous entendrons mal, si nous parlons ensemble ;
coute-moi...

PHILIPIN.

Bien donc, dépêche de parler ;
es femmes, de tout tems, aiment à babiller.

ROSETTE.

u sauras que je crois qu'avec un peu d'adresse
u peux te rétablir près de notre Maîtresse ;
'ai ménagé si bien son esprit peu rusé,
u'elle a bien du regret de t'avoir refusé.
is que l'on t'a chassé ; peste contre Cleandre ;
u la feras bientôt résoudre à te reprendre.
ar la petite porte elle vient de sortir,
t j'ai, du même tems, voulu t'en avertir :
'est chez son Procureur qu'elle est sans doute allée ;
iens ton compliment prêt et ta langue affilée :
idame est fort crédule.

PHILIPIN.

Oui, c'est bien raisonner;

Mais écoute l'avis que je te veux donner.
Je t'apprens qu'il me semble avoir trouvé la voie
De mettre nos amans au comble de la joie.
Cette maison prochaine est un logis garni,
Qui de meubles fort beaux est assez bien muni;
Personne par bonheur ne l'occupe à cette heure.
Le Maître est un parent de l'hôte où je demeure,
Qui par certains biais nous a donné l'espoir
D'y conduire Lidame, et même dès ce soir.

ROSETTE.

Lidame! tu te ris; comment pourroit-il faire?

PHILIPIN.

Tu m'as dit que souvent elle regrette un frere,
Qui, dans une querelle, ayant l'épée en main,
Fit à son ennemi perdre le goût du pain;
Des parens du défunt redoutant la puissance,
Enfila la venelle avecque diligence;
Et que, depuis, de lui n'ayant rien pu savoir,
Elle n'espere plus de jamais le revoir.

ROSETTE.

Il est vrai que souvent elle pleure ce frere;
Mais cela, Philipin, ne nous importe guere.

PHILIPIN.

Point, point. M'as-tu pas dit qu'il n'avoit que seize ans,
Lorsqu'il sortit d'Auxerre et quitta ses parens?
Trente ans qui sont passés depuis cette disgrace,
Sont pour changer un homme un assez long espace.
Lidame est un peu sotte, et mon hôte, aujourd'hui,
Dira qu'il est son frere, et passera pour lui.
Couvert d'un bel habit, pris à la fripperie,

Il prétend l'attirer dans son hôtellerie,
Et la mettre avec lui dedans ce logement,
Dont mon Maître pourra disposer librement.

ROSETTE.

C'est fort bien avisé ; mais ton hôte s'avance :
N'a-t-il pas la façon d'un homme d'importance ?

SCENE II.

PHILIPIN, ROSETTE, CARPALIN, *vêtu en Marchand.*

CARPALIN.

ME voilà, par ma foi, brave comme un lapin:

PHILIPIN.

Tu sens ton gros Monsieur.

CARPALIN.

Tu dis vrai, Philipin:
O que j'ai bien maudit la graisse qui me charge !
Je n'ai point vu d'habit qui me fût assez large.

ROSETTE.

On diroit, à le voir si bien mis et si fier,
D'un gros monopoleur ou de quelque usurier.

CARPALIN.

Plût à Dieu qu'il fût vrai ! je ferois belle chere ;
Mais il faut raisonner un peu sur notre affaire :
Dis-moi ce que tu sais de plus particulier
Sur le rôle important qu'on me veut confier.

Des mœurs du frere absent il me faut bien instruire;
Dis tout ce que de lui Lidame t'a pu dire.

ROSETTE.

Si je te disois tout, j'en aurois pour huit jours.
Elle parle de lui presque en tous ses discours.

CARPALIN.

Tant mieux, dessus ce point je n'en puis trop apprendre.

PHILIPIN.

Eloignez-vous, je vois Lidame avec Cleandre.

SCENE III.

LIDAME, CLEANDRE, PHILIPIN.

LIDAME.

Je suis fort obligée aux soins que vous prenez;
Et ferai mon profit de vos avis donnés:
Lisipe, à son retour, apprendra, de ma bouche,
Quelle part vous prenez à tout ce qui le touche.
Adieu: j'entre au logis; le jour s'en va finir:
Demain si vous voulez vous y pourrez venir.

CLEANDRE.

Dans votre apartement souffrez que je vous mene.

LIDAME.

Non, Monsieur, il est tard; n'en prenez pas la peine.

CLEANDRE.

Bon: voici mon valet; tout va bien, tout va bien.
Crois que j'ai de l'esprit.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

Ma foi, je n'en crois rien.

CLEANDRE.

Je viens de faire un trait qu'il faut que l'on admire.

PHILIPIN.

Quel trait?

CLEANDRE.

Ecoute-bien; je m'en vais te le dire.
Me promenant tout seul, j'ai trouvé par bonheur
Lidame qui sortoit de chez son Procureur;
Et lui donnant la main, j'ai pris la hardiesse
De lui parler de toi; mais avec grande adresse.

PHILIPIN.

J'en doute fort.....

CLEANDRE.

J'ai dit qu'enfin je t'ai chassé;
Que tu m'as bien servi.

PHILIPIN.

C'est fort bien commencé.

CLEANDRE.

Que l'on voit peu d'adresse à la tienne pareille;
Que tu sers à ravir, sais causer à merveille:
Enfin j'ai dit de toi du bien infiniment.

PHILIPIN.

Bon cela; c'est parler avec grand jugement.

CLEANDRE.

Mais....

PHILIPIN.

De ce chien de mais j'appréhende la suite.

CLEANDRE.

Point ; tu vas t'étonner de ma rare conduite.
Pour n'être pas suspect ; et lever tout soupçon
Que je susse l'intrigue en aucune façon,
J'ai fait de tes défauts une peinture étrange,
Et joint adroitement le blâme à la louange ;
J'ai dit que je t'avois toujours connu menteur,
Subtil, sournois, malin, bigot, fourbe, imposteur ;
Que tu t'étois rendu paresseux volontaire,
Et que pour de l'argent on te faisoit tout faire.

PHILIPIN.

Vous avez dit cela ?

CLEANDRE.

Ce n'est pas encor tout.
Tu me vas admirer ; écoute jusqu'au bout.
J'ai dit qu'elle eût grand soin, entrant dans sa famille,
Qu'on ne te laissât pas souvent avec sa fille.
Que possible, gagné par quelqu'homme amoureux,
Tu lui pourrois donner des conseils dangereux ;
Qu'elle fût défiante, ou que bientôt, peut-être,
Elle seroit trompée, et ne croiroit pas l'être.

PHILIPIN.

C'est donc-là ce beau trait de votre grand esprit ?

CLEANDRE.

La bonne femme en tient, et croit ce que j'ai dit.
Elle me prend déja pour la franchise même ;
Croit que mon amitié pour Lisipe est extrême ;
Et, de mes bons avis m'ayant remercié,
De l'aller voir souvent elle m'a fort prié.

PHILIPIN.

C'est fort bien travaillé !

CLEANDRE.

Ton aveu me console.
Tu dis que j'ai bien fait ?

PHILIPIN.

Oui, par-dessus l'épaule.
Vous êtes un grand fat ; vous venez de prêter
Des verges à Lidame, afin de vous fouetter :
Sachez que votre langue est une impertinente ;
Elle trouble l'effet d'une intrigue importante ;
Votre caquet maudit est bien pernicieux ;
Si vous étiez muet, vous en vaudriez mieux.

CLEANDRE.

Conte-moi cette intrigue.

PHILIPIN.

Ah ! vraiment je n'ai garde,
Je crains trop votre humeur niaise et babillarde :
Vous en feriez encor quelqu'admirable trait.
Un secret divulgué cesse d'être secret.

CLEANDRE.

Quoi! je n'en saurai rien ?

PHILIPIN.

Non ; entrez, je vous prie.
Allez voir si je suis dans notre hôtellerie.

SCENE IV.

CARPALIN, ROSETTE, PHILIPIN, LIDAME.

CARPALIN.

Rosette, il me suffit de cette instruction;
Je saurai m'en servir en bonne occasion:
Mais qu'a donc Philipin ?

PHILIPIN.

Dieu nous puisse être en aide!
Mon étourdi de Maître est un fat sans remede.
Il a trouvé Lidame ; et faisant l'esprit fort,
De son sot entretien il m'a fait le rapport.

LIDAME, *à la porte de son hôtellerie.*

Rosette !

ROSETTE.

Eloignez-vous ; ma maîtresse m'appelle.
Toi, viens, sans raisonner, te montrer devant elle.
Où va-t-elle si tard ?

LIDAME.

Rosette !

ROSETTE.

La voici.

LIDAME.

Pourquoi tardez-vous tant à revenir ici?

ROSETTE.

Ce malheureux garçon, rencontré dans la rue,
Me contoit, ici près, sa disgrace avenue;
Et, chassé par son maître, il vient s'offrir à vous.

LIDAME.

Quoi ! son maître le chasse ?

PHILIPIN.

Il m'a roué de coups;
Et, m'ayant fait souffrir mille injustes outrages,
M'a donné mon congé, sans me payer mes gages.
C'est un bourreau, Madame! et sa cruelle main
M'a plus donné de coups que de morceaux de pain:
Et c'est pourquoi tantôt, avec grande justice,
Pour me donner à vous, j'ai quitté son service.

ROSETTE.

Madame, vous prendra ; n'appréhendez plus rien.

LIDAME.

Non : jai changé d'avis: je m'en garderai bien.

PHILIPIN.

Je n'attendois pas mieux qu'une telle disgrace :
Mon maître, en me chassant, m'en a fait la menace ;
M'a juré qu'il viendroit vous voir et vous conter
Tous les maux, contre moi, qu'il pourroit inventer;
Que si vous me vouliez prendre en votre famille,
Il vous avertiroit d'observer votre fille,
De crainte que, gagné par quelqu'homme amoureux,
Je n'inspire en son cœur des conseils dangereux ;
D'être fort défiante, ou que bientôt, peut-être,
Vous seriez abusée, et ne croiriez pas l'être.

LIDAME.

Ce sont ses propres mots.

PHILIPIN.

Le dangereux esprit !
Voyez le méchant homme ! il me l'avoit bien dit.

ROSETTE.

Madame a l'esprit bon, et saura bien connoître
Que l'animosité fait parler votre maître.

LIDAME.

En effet, en effet! votre ingénuité
Fait voir que ses avis ont peu de vérité.
Je ne le croirai point; et malgré sa malice,
Je veux, dès ce moment, vous prendre à mon service;
Par cet événement, Cleandre va savoir
Que Lidame n'est pas aisée à decevoir.

CARPALIN, *s'approchant.*

Lidame! ah! qu'ai-je ouï? grand Dieu que je réclame!
Que ce mot agréable a consolé mon ame!
Excusez, s'il vous plaît, si j'ose m'approcher:
Je viens ici d'entendre un nom qui m'est bien cher.
L'on a nommé Lidame; est-elle pas d'Auxerre?

LIDAME.

Vous ne vous trompez pas; c'est sa natale terre.

CARPALIN.

Se porte-t-elle bien?

LIDAME.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

CARPALIN.

Est-elle en son pays?

LIDAME.

Non, non; elle est ici.

CARPALIN

Ici! que dites-vous? ah ciel! que j'ai de joie!
Ah, Madame! pour Dieu! faites que je la voie.

LIDAME.

Vous la voyez; c'est moi.

CARPALIN.

Parlez-vous tout de bon ?
Quoi ! vous seriez Lidame ?

LIDAME.

Oui, Monsieur, c'est mon nom.

CARPALIN.

Ah, Lidame ! ah, ma sœur ! ma sœur qui m'est si chere !
Reconnois Celidan.

LIDAME.

Quoi ! Celidan, mon frere !
Après trente ans d'absence, enfin je le revoi !

CARPALIN.

Oui, oui; viens m'embrasser, n'en doute point, c'est moi.
Tu m'as toujours aimé, dès ma tendre jeunesse.

LIDAME.

Chacun vous croyoit mort, et je pleurois sans cesse.

CARPALIN.

J'ai de ton amitié gardé le souvenir,
Et c'est ce qui m'a fait en ces lieux revenir.
Lorsqu'il fallut sortir du logis de mon pere,
Ayant, dans un duel, tué mon adversaire;
Après avoir été recevoir tes adieux,
Les sanglots à la bouche, et les larmes aux yeux,
Et prendre dix louis, que, pour cette disgrace,
Tu retiras pour moi du fond de ta paillasse,
Je marchai vers Dieppe, où je fus m'embarquer,
Pour voir le Nouveau Monde, et pour y trafiquer.
Là, par de longs travaux, après bien des miseres,
Je n'ai pas, grace à Dieu, trop mal fait mes affaires;

Et, pressé du desir de voir encor les miens,
J'ai fait jusqu'en ces lieux transporter tous mes biens.

LIDAME.

Vraiment cette aventure est tout-à-fait étrange.

CARPALIN.

J'attends le payement d'une lettre de change:
Me proposant d'aller, après, avec douceur,
Passer mes derniers jours près de ma chere sœur.
Que je bénis le ciel, qui dans ce lieu t'envoie!
J'en suis transporté d'aise, et j'en pleure de joie:
Je veux mettre mes biens en ta possession.

LIDAME.

Je ne doutai jamais de votre affection.

CARPALIN.

Je prétends, chaque jour, t'en donner quelque preuve:
N'as-tu pas un mari?

LIDAME.

Hélas! non, je suis veuve.

CARPALIN.

Tant pis; mais ce mari, qui t'a duré si peu,
Ne m'a-t-il pas laissé quelque petit neveu?

LIDAME.

Non; je n'ai qu'une fille assez jeune, et fort belle.

CARPALIN.

Il lui faudra choisir un parti digne d'elle;
Tout ce que j'ai de bien lui sera destiné.

PHILIPIN, *à part.*

Si quelqu'un l'entend mieux, je veux être berné.

LIDAME.

Souhaitez-vous la voir?

CARPALIN.

Oui, ma sœur, je t'en prie.

LIDAME.

Elle loge avec moi dans cette hôtellerie.

CARPALIN.

Qu'on la fasse venir; ce n'est pas la raison
Que vous logiez tous deux ailleurs qu'en ma maison.
Je vous y veux conduire; elle est fort bien garnie;
Et je ne prétends plus quitter ta compagnie :
Jamais rien que la mort ne nous séparera.

LIDAME.

Mon frere, nous ferons tout ce qu'il vous plaira.

ROSETTE, *à part.*

Cela ne va pas mal; Carpalin n'est pas bête.

SCENE V.

COURCAILLET, LIDAME, CARPALIN, ROSETTE, PHILIPIN.

COURCAILLET.

Madame, pour souper que faut-il que j'apprête?
Vous n'avez qu'à parler, je ferai mon devoir.

LIDAME.

Je m'en vais chez mon frere : il ne faut rien ce soir.

COURCAILLET.

Oh, oh! que vois-je ici? c'est une étrange chose;
Carpalin, grand Seigneur, quelle métamorphose!

ROSETTE.

Vous vous trompez ; Monsieur ne vous est pas connu ;
Il est tout fraîchement des Indes revenu.

COURCAILLET.

Point ; c'est un Tavernier ; et j'ai fort bonne vue.

ROSETTE.

Vous rêvez, vous rêvez ; vous avez la berlue.

CARPALIN.

Quel est cet insolent ?

PHILIPIN, *à part.*

C'est fort bien répondu.

COURCAILLET.

Avec ton bel habit, tu fais bien l'entendu.

ROSETTE.

Parlez, avec respect, au frere de Lidame.

COURCAILLET.

Ah ! si c'est votre frere, excusez-moi, Madame !
Pour un de mes voisins je l'avois pris d'abord,
Et je gagerois bien qu'il lui ressemble fort :
Mais deux hommes par fois ont de la ressemblance.

LIDAME.

Mon frere, de mon hôte excusez l'ignorance.

COURCAILLET.

Ah ! Monseigneur ! pardon ; j'avois les yeux troublés ;
Je rentre en mon devoir.

CARPALIN.

Je vous pardonne ; allez :
Entrons en mon logis, ma sœur, l'heure nous presse.

LIDAME.

Rosette, Philipin, faites venir Lucrece.

CARPALIN.

Je loge au Lion d'or.

PHILIPIN.

Bien, Monsieur, s'il vous plaît,
Allez toujours devant; je sais fort-bien où c'est.

SCENE VI.

LUCRECE, PHILIPIN, ROSETTE.

LUCRECE.

Que peut faire si tard ma mere dans la rue?

PHILIPIN.

Voici Lucrece: bon, soyez la bien venue.
Je vais querir mon maître: il brûle de vous voir;
Il pourra maintenant vous donner le bon soir.

ROSETTE.

Hâte-toi; nous allons t'attendre sur la porte.

LUCRECE.

Mais il est déja nuit.

ROSETTE.

Hé bien! que vous importe?
La nuit est un tems propre aux complots des amans;
Avecque moins de honte on dit ses sentimens.

LUCRECE.

Mais où me conduis-tu? j'ai peine à le comprendre.

ROSETTE.

Je vous mene au logis de l'hôte de Cleandre;

Il passe pour votre oncle, et dessous ce faux nom,
Votre mere avec lui loge en cette maison.
Ah, Madame ! elle vient, et je l'entends descendre.

SCENE VII.

LIDAME, ROSETTE, LUCRECE.

LIDAME.

Pourquoi n'entrez-vous pas? que pouvez-vous attendre ?

LUCRECE.

Moi ! je n'attends personne.

LIDAME.

Ah ! vous feignez en vain;
Qui vous peut obliger à souffrir le screin ?
Ma fille, à dire vrai, votre humeur m'inquiette;
Je reconnois trop bien que vous êtes coquette.
Vos gestes, vos discours, et toutes vos façons,
Ont, dans ce même jour, confirmé mes soupçons.
Je vous ai vue aller vingt fois à la fenêtre,
Voir si quelques Galans ne viendront point paroître.
S'ils seront bien vétus, s'ils seront bien poudrés,
S'ils auront leurs rabats bien faits et bien tirés;
Si ce seront des gens à petites moustaches,
Qui portent des canons par-dessus des rondaches:
C'est-là tout le plaisir qu'en ce lieu vous prenez.

LUCRECE.

Quel plaisir y prendrois-je ?

LIDAME.

A montrer votre nez.
A faire la bien mise; à donner dans la vue,
De quelque jeune sot qui passe par la rue,
Qui fasse les doux yeux, qui vous vienne accoster,
Et quand je n'y suis pas, vous en vienne conter :
Allez : montez là-haut, votre oncle vous demande.

LUCRECE.

Quoi? sans vous? ..

LIDAME.

Oui; n'importe : entrez, je le commande.

LUCRECE.

Si....

LIDAME.

Ne répliquez point; allez l'entretenir :
Je veux voir si quelqu'un ici devoit venir.

LUCRECE.

Mais....

LIDAME.

Mais, entrez, vous dis-je.

LUCRECE, *à part.*

Elle verra Cleandre.

SCENE VIII.

LIDAME, CLEANDRE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

C'EST dessus cette porte, où l'on vous doit attendre.

CLEANDRE.

D'où vient ce changement ? tu ne m'en as rien dit.

PHILIPIN.

Allez : c'est un succès qui passe votre esprit.

CLEANDRE.

Tiens-toi donc à l'écart.

PHILIPIN.

C'est ce que je desire.
Auprès de deux Amans un tiers ne fait que nuire.

CLEANDRE.

Beau sujet de ma peine ; avec quels complimens
Puis-je exprimer mes feux et mes ravissemens ?
Mon aimable Lucrece !

LIDAME, *à part.*

Il se trompe, sans doute ;
Il en va bien conter : il faut que je l'écoute.

CLEANDRE.

Qu'on m'a donné de joie, en me faisant savoir
Que je pourrois ici vous donner le bon soir !
Quand je viens près de vous, l'amour fait que je vole.

LIDAME, *à part.*

Je m'en suis bien doutée ; elle attendoit ce drôle.

CLEANDRE.

Ah! que Lucrece est juste, et Cleandre amoureux!
Cette derniere grace a comblé tous mes vœux.
C'est peu pour mon amour et trop pour mon mérite.

LIDAME, *à part.*

Comment donc! c'est Cleandre! ah voyez l'hypocrite!

CLEANDRE.

Quoi! m'envoyer chercher jusques dans ma maison!
Ces marques de bonté sont sans comparaison;
Mon bonheur est visible.

LIDAME, *à part.*

Et ma honte évidente:
Ma fille l'a mandé! Dieux! qu'elle est imprudente!

CLEANDRE.

Mes soins sont trop payés, et mon esprit charmé
Ne sauroit plus douter que je ne sois aimé.
Je connois clairement que cette vive flamme,
Qui brille en vos beaux yeux, passe jusqu'à votre ame;
D'un espoir si charmant, j'ai lieu de me flatter.

LIDAME, *à part.*

Ma fille est débauchée, il n'en faut point douter.

CLEANDRE.

Qui vous peut si long-tems obliger à vous taire?
Vous ne me dites rien? craignez-vous votre mere?
Je la tiens assez simple, et suis assez adroit
Pour l'appaiser quand même elle nous surprendroit:
Admirez ma conduite et son peu de prudence:
Je suis dans son estime et dans sa confidence.
Elle est si disposée à se fier à moi,
Qu'elle croit mes discours comme article de foi:

Pour tout dire en un mot, elle est Provinciale :
C'est-à-dire, grossiere, étourdie, inégale ;
Qui se laisse duper, sans s'en appercevoir ;
Qui prend le vrai pour faux, et le blanc pour le noir ;
Et qui croit raffiner, quand elle prend le change.

LIDAME, *à part.*

Fort-bien, fort-bien ! voilà des vers à ma louange.

CLEANDRE.

Nous n'avons rien à craindre à présent de sa part ;
Si tantôt elle a su m'empêcher, par hazard,
D'exprimer mes transports sur cette main d'ivoire,
Je puis en dépit d'elle, obtenir cette gloire :
Oui, le soin qu'elle prend ne peut être que vain ;
J'aurai l'heur de baiser une si belle main.

LIDAME, *lui donnant un soufflet.*

Oui, vous la baiserez.

CLEANDRE.

Ah, j'ai les dents cassées !

LIDAME.

Vos douceurs doivent être ainsi récompensées.

CLEANDRE.

C'est la mere : ah Madame !

LIDAME.

Ah Monsieur l'insolent !
Tu viens donc faire ici le transi, le galant ?
Ma fille a donc pour toi des passions secrettes ?
Tu viens la débaucher et lui conter fleurettes ?
Tu sauras à quel point l'honneur m'est précieux ;
Je m'en vais t'arracher la prunelle des yeux.

CLEANDRE.

Fuyons...

LIDAME.

Tu fuis, trompeur! ma colere t'étonne!
Va, tu n'y perdras rien, je te la garde bonne.

SCENE IX.

PHILIPIN, CLEANDRE.

CLEANDRE.

PHILIPIN! Philipin!

PHILIPIN.

Hé bien? qu'avez-vous fait?
Revenez-vous joyeux? êtes-vous satisfait?
Etes-vous assuré de l'amour de la belle?
En avez-vous reçu quelque preuve nouvelle,
Cependant qu'ici près je gardois le mulet?

CLEANDRE.

Non, je n'ai rien reçu qu'un fort-vilain souflet.

PHILIPIN.

Dieu me veuille garder de semblable caresse!

CLEANDRE.

J'ai rencontré Lidame, au lieu de ma maîtresse.

PHILIPIN.

Et vous n'avez eu garde aussi-tôt de manquer
De conter votre chance et de vous expliquer?

CLEANDRE.

Oui, j'ai marqué les feux dont mon ame est éprise:
Et j'ai tout découvert.

PHILIPIN.

Bon, bon ! autre sottise !

CLEANDRE.

Quiconque a de l'amour, a de l'aveuglement.

PHILIPIN.

Vous êtiez indiscret avant que d'être amant.
Ce défaut est en vous un mal héréditaire :
Il vient assurément de Monsieur votre pere.
Suivez-moi toutefois.

CLEANDRE.

Où me veux-tu mener ?

PHILIPIN.

Suivez-moi, sans rien craindre, et sans questionner.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHILIPIN, *dans une chambre.*

CLEANDRE.

OU suis-je ? apprends-le moi ?

PHILIPIN.

Dans une chambre obscure.
Sortons, fermons la porte avecque la serrure.

CLEANDRE, *seul.*

Par cette instruction je suis mal informé :
Mais comment ! il me quitte, et je suis enfermé !
Je ne puis plus sortir ; il a fermé la porte.
Dieu ! que prétend ce traître, en usant de la sorte ?
Que veut dire ceci ? je suis seul retenu
Dans un lieu, sans lumiere, et qui m'est inconnu !
Pour quel dessein ici m'a-t-il voulu conduire ?
Est-ce pour me servir ? seroit-ce pour me nuire ?
A quel événement me dois-je préparer ?
Enfin, que dois-je craindre, ou que dois-je espérer ?
Ce succès, qui m'étonne, est tout-à-fait bizarre :
C'est un nouveau dédale, où ma raison s'égare ;
Et les obscurités, qui regnent dans ces lieux,

Enveloppent mon ame aussi bien que mes yeux.
Je ne sais qu'en juger, quoi que je me propose.
J'ois du bruit; quelqu'un vient: j'en saurai quelque chose.

SCENE II.

PHILIPIN, CLEANDRE.

PHILIPIN.

Ah, Monsieur! tôt, tôt, tôt; cachez-vous promptement.

CLEANDRE.

Moi! . . . .

PHILIPIN.

Ne raisonnez point; suivez-moi seulement.

CLEANDRE.

Et pourquoi me cacher? ah! vraiment je n'ai garde.

PHILIPIN.

Mais, Monsieur, votre vie en ce lieu se hazarde.

CLEANDRE.

N'importe; ne crois pas qu'on l'ait à bon marché;
On me croiroit coupable, en me trouvant caché.

PHILIPIN.

La lumiere paroît, et l'on va vous surprendre:
Songez à vous cacher.

CLEANDRE, *tirant l'épée.*

Je songe à me défendre.

SCENE III.

ROSETTE, LUCRECE, CLEANDRE, PHILIPIN.

ROSETTE.

AH, Madame ! fuyons ; j'apperçois un voleur.

LUCRECE.

C'est Cléandre. . . . . .

CLEANDRE.

Ah, Lucrece !

LUCRECE.

Ah ! quel est mon malheur !
Je suis montée ici par l'ordre de ma mere ;
Elle me veut parler ; elle est fort en colere.

CLEANDRE.

Mais comment, en ce lieu ?

PHILIPIN.

Ne haranguez pas tant.
Sa mere va venir, cachez-vous à l'instant.

LUCRECE.

De grace, dépêchez ! je crois déja l'entendre.
Allez.......

CLEANDRE, *entrant dans un cabinet.*

Je veux mourir, si j'y puis rien comprendre.

SCENE IV.

LIDAME, LUCRECE, ROSETTE, CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE, *à Philipin.*

Qui l'oblige à fermer cette porte sur nous?

LUCRECE.

Je tremble à son abord! Madame, qu'avez-vous?

LIDAME.

L'osez-vous demander, ingrate et lâche fille,
Dont l'amour déshonore une illustre famille?

LUCRECE.

Moi, Madame! et comment? daignez vous expliquer.

LIDAME.

Ah! voyez l'effrontée! elle ose répliquer:
Vous demandez comment, Madame l'impudente!
Vous pensez m'abuser, vous faites l'ignorante!
La feinte est inutile, à présent je sais tout.

LUCRECE.

Eh quoi? . . .

LIDAME.

Votre complot de l'un à l'autre bout:
Vos rendez-vous secrets, votre amour pour Cleandre,
Et tout ce que pour vous ce traître ose entreprendre:
Je l'ai pris sur le fait, ce lâche, ce trompeur!

PHILIPIN, *dans le cabinet.*

Nous sommes découverts, Monsieur; je meurs de peur.

LIDAME.

Répondez, il est tems.

LUCRECE.

Je ne sais que répondre.
Ce que vous avez dit suffit pour me confondre;
Oui, sachez que Cleandre est venu pour me voir.

LIDAME.

Je sais dessus ce point tout ce qu'on peut savoir.
Je ne laisserai pas son audace impunie;
Attaquer mon honneur, c'est exposer ma vie.

PHILIPIN.

Il faut nous consoler; j'ai fort mal réussi:
Mais si je suis battu, vous le serez aussi.

LIDAME.

Un poignard, que je porte, en ma trop juste rage,
Montrera de quel air je repousse un outrage;
Et lui fera connoître, en lui perçant le cœur,
Qu'on doit tout redouter d'une femme en fureur.
Il mourra de ma main.

PHILIPIN, *à part.*

Qu'elle est sanguinolente!
Fi! cela ne vaut rien; mon tremblement augmente.

LUCRECE.

Ah, Madame! calmez ce dessein furieux;
Il est vrai que Cleandre est caché dans ces lieux,
Et que de vous dépend son salut ou sa perte.

LIDAME.

O ciel! quelle disgrace ai-je encor découverte!

LUCRECE.

Je n'ose dénier ce que vous savez bien.

LIDAME.

Je le sais maintenant; mais je n'en savois rien.
Il n'échapera pas, ce perfide, ce traître!

PHILIPIN.

L'honneur vous appartient; passez devant, mon maître!

LIDAME.

Où s'est-il pu cacher? cherchons avecque soin.

LUCRECE.

Je puis vous l'enseigner, et sans aller plus loin.

LIDAME.

Parlez donc promptement.

LUCRECE.

Puisqu'il faut vous l'apprendre,
C'est au fond de mon cœur que s'est caché Cléandre.
Oui, c'est-là qu'il triomphe, et qu'il est enfermé
Cet amant qui me charme, autant qu'il est charmé:
Frappez-le donc ici, s'il vous en prend envie:
L'amour a confondu son sort avec ma vie;
Et cet objet si cher, qui vous déplaît si fort,
Ne sauroit à présent mourir que par ma mort.

LIDAME.

Hélas! qu'ai-je entendu? comment donc, malheureuse!
Vous avez un galant? vous êtes amoureuse?
Cleandre, en votre cœur, triomphe, dites-vous?
Parlez vous bien ainsi, sans craindre mon courroux?
Je me doutois ici de quelqu'autre mystere.

LUCRECE.

Si je suis criminelle, au moins je suis sincere.
Oui, Cléandre préside en mon cœur aujourd'hui,
Et je veux bien mourir, si je ne vis pour lui.

LIDAME.

LIDAME.

Ce que vous m'apprenez n'a rien qui me console ;
Votre raison s'égare, et vous parlez en folle.
Ce mal vous est venu d'avoir lu les Romans ;
Vous apprenez, par cœur, tous les beaux sentimens,
Les doux propos d'amour, les rencontres gentilles ;
Enfin, tout le bel art qui fait perdre les filles :
Changez, changez de vie, ou je vous promets bien
Que vous n'aurez jamais un écu de mon bien.
Ne voyez plus Cleandre, ou l'affaire est vuidée.

LUCRECE.

Mais sa famille est noble et fort accommodée :
Il prétend m'épouser.

LIDAME.

Croyez qu'auparavant
Je vous ferois plutôt épouser un couvent :
Je saurai vous ranger, petite impertinente !
Mais comme cette affaire est assez importante,
Je m'en vais consulter mon frere promptement ;
Et n'entreprendrai rien sans son consentement.

PHILIPIN.

Elle s'en va sortir : tout va le mieux du monde.

CLEANDRE *éternue.*

Atschit....

PHILIPIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ? Dieu vous confonde !

LIDAME.

Quel bruit viens-je d'entendre ?

CLEANDRE.

O malheur ! qu'ai-je fait ?

LIDAME.

Qui vient d'éternuer dedans ce cabinet ?

LUCRECE.

Je n'ai rien entendu : qui seroit-ce ? personne.

LIDAME.

La défaite est mauvaise, et j'ai l'oreille bonne;
Avec de la clarté moi-même j'irai voir.

LUCRECE, *à part*.

Cléandre est découvert : je suis au désespoir.

(*Haut.*)

Ah, Madame ! arrêtez ; donnez cette chandelle :
Rosette la tiendra.

LIDAME.

Je n'ai pas besoin d'elle.

PHILIPIN, *sortant du cabinet.*

Il faut que je la dupe encor malgré ses dents.

LIDAME.

Oh ! oh ! c'est Philipin ! qu'as-tu fait là dedans ?

PHILIPIN.

Cette grande clarté me blesse la paupiere ;
J'ai les yeux éblouis ; ôtez cette lumiere.

LIDAME.

Que peux-tu dans ce lieu faire à l'heure qu'il est ?

PHILIPIN.

Madame, c'est donc vous ? excusez, s'il vous plaît.
Je ne sais ce que c'est que d'user d'artifice ;
Dormir comme un sabot étoit mon exercice.
Pendant votre souper, me trouvant un peu las,
Je me suis assoupi sur une chaise à bras,
Où, sans perdre de tems, comme c'est ma coutume,
J'ai ronflé tout ainsi que sur un lit de plume ;

Et j'avois un quart-d'heure, à peine, sommeillé,
Qu'en sursaut, malgré moi, je me suis éveillé.
Si l'on en croit Albert, jadis grand personnage,
S'éveiller de la sorte est un mauvais présage;
Et, pour ne pas céler aussi la vérité,
Ce sot éternûment m'a fort inquiété.

LIDAME.

Oserez-vous encor démentir votre mere?
On n'éternuoit point; c'étoit une chimere.
Je n'ai pas, grace à Dieu, faute de jugement,
Et ne me laisse point duper facilement.
Toutes vos actions doivent fort me déplaire,
Et je vais tout à l'heure en avertir mon frere.

CLEANDRE *tombe, et fait tomber des escabelles.*

Elle s'en va; sortons. Ah ciel! quel contre-tems!
Que je suis malheureux!

LIDAME.

Qu'est-ce encor que j'entends?

ROSETTE, *bas.*

Ton Maître, Philipin, manque bien de cervelle.

PHILIPIN, *bas.*

S'en faut-il étonner? est-ce chose nouvelle?

LIDAME.

Qui, dans ce cabinet, peut faire un si grand bruit?

PHILIPIN.

Quelqu'un, quand je dormois, s'y peut être introduit;
Je veux m'en éclaircir avecque diligence,
Et sur le champ, moi-même, en prendre la vengeance.
On en veut à vos biens.

LIDAME.

Dis, dis, à mon honneur.
C'est Cleandre; oui, c'est lui, ce lâche suborneur,
Qui veut déshonorer une famille honnête.

PHILIPIN.

Madame, si c'est lui, par la mort, par la tête!
Il se repentira de ce qu'il entreprend;
Si j'ai le corps petit j'ai le courage grand.
Donnez-moi ce poignard avec cette lumiere,
Et de peur d'accident avancez la derniere.
Il payera l'amende, et plus cher qu'au marché;
Et si je ne le trouve, il sera bien caché.

LIDAME.

Va, ta fidélité sera récompensée.

PHILIPIN, *tombant et soufflant la chandelle.*

A l'aide! ....

LIDAME.

Qu'as-tu donc?

PHILIPIN.

J'ai la tête cassée.
Dès que j'y suis entré, j'ai vu, non sans effroi,
Un horrible Géant paroître devant moi,
Qui, d'un bras redoutable, à l'égal du tonnerre,
M'a fait, du premier coup, donner du nez en terre;
A soufflé ma chandelle, et m'auroit accablé,
Si par un second coup il avoit redoublé.
Ce doit être un esprit, et si vous êtes sage,
Vous ne resterez pas en ces lieux davantage.

LUCRECE.

Je crains fort les esprits, Madame, éloignons-nous.

LIDAME.

Celui-ci ne doit pas être à craindre pour vous;

Dans votre empressement je connois votre ruse.
Ce doit être Cleandre, et Philipin s'abuse.

PHILIPIN.

Je ne dis pas que non ; je puis bien me tromper :
Mais si c'est lui, Madame, il ne peut échaper.

LIDAME.

Ne me quitte donc point.

PHILIPIN.

Je serai fort fidele.

LIDAME.

Rosette, allez là-bas querir de la chandelle.

LUCRECE, *bas.*

Pendant l'obscurité Cleandre peut sortir;
N'y va pas......

ROSETTE, *bas.*

C'est bien dit, je vais l'en avertir.
Sauvez-vous; il est tems.

CLEANDRE, *bas.*

C'est ce que je veux faire.

LIDAME, *attrapant Cleandre.*

Il est pris, le galant.

CLEANDRE, *bas.*

Que le sort m'est contraire !

PHILIPIN.

Vous tenez Philipin ; ne vous abusez pas ;
Peste ! que rudement vous me serrez le bras !

LIDAME.

Quoi ! c'est toi, Philipin ; ce succès m'embarrasse;
Je croyois avoir pris notre fourbe en ta place.

PHILIPIN.

Plût à Dieu qu'il fût vrai, que le ciel, par bonheur,
Eût en vos mains livré ce lâche suborneur!

LIDAME, *prenant la main de Cleandre une seconde fois.*

Ah! c'est donc à ce coup, je le tiens que je pense.

CLEANDRE.

Vous tenez Philipin.

PHILIPIN, *bas.*

Dieu! quelle impertinence!

LIDAME.

L'artifice est grossier; je connois bien sa voix.

PHILIPIN.

Oui, vous tenez Cleandre; il est pris cette fois.

LIDAME.

Au voleur! au voleur! vîte, de la chandelle.

LUCRECE.

Tout est perdu, Rosette! ah! fortune cruelle!

LIDAME.

Il me veut échapper.

PHILIPIN.

Non, non; ne craignez rien.
Je le tiens par le bras, et l'arrêterai bien.

LIDAME.

De peur que de nos mains par force il ne s'arrache,
Il faut le retenir par sa longue moustache.

PHILIPIN, *bas à Cleandre.*

C'est fort bien avisé, vous êtes trop heureux;
Sortez, et laissez-nous votre tour de cheveux.

CLEANDRE, *bas, laissant son tour de cheveux entre les mains de Lidame et de Philipin.*

Me voilà délivré d'une étrange maniere.

LIDAME.

Hola ! mon frere, amis, quelqu'un, de la lumiere !
Enfin, te voilà pris, infâme et lâche amant !
Ne crois pas m'accabler de honte impunément !
Il n'est point de pouvoir qui te puisse soustraire
Aux coups impétueux de ma juste colere ;
Tu mourras, fourbe ! traître ! et ton sang répandu,
Joindra bientôt ta perte à mon honneur perdu.

CLEANDRE, *bas.*

O Dieu ! que j'ai de peine à rencontrer la porte !
Cachons-nous ; j'apperçois la clarté qu'on apporte.

SCENE V et derniere.

CARPALIN, LIDAME, LUCRECE, ROSETTE, CLEANDRE, PHILIPIN.

CARPALIN.

Ou s'est-il donc caché ce filou, ce voleur ?

LIDAME.

Ciel ! que tiens-je, et que vois-je ? ah ! je meurs de douleur

PHILIPIN.

Je n'ai jamais rien vu de plus drôle en ma vie.

LUCRECE.

Cléandre s'est sauvé ! Dieu ! que j'en suis ravie !

CARPALIN.

Quelle terreur panique a votre esprit frappé?
Je ne vois rien.

LIDAME.

Hélas! le traître est échappé.

CARPALIN.

Qui donc?

LIDAME.

Un suborneur, qui se nomme Cleandre,
Qui séduit votre Niece.

CARPALIN.

Ah! je le ferai pendre.

PHILIPIN.

Nous le tenions au poil; mais tous nos soins sont vains;
Il ne nous a laissé qu'un tour entre nos mains.

CARPALIN.

Que n'est-il demeuré! ventre, tête! je jure
Que sa mort, à l'instant, eût réparé l'injure.
Que ne le tiens-je ici, ce perfide imposteur!
J'aurois eu le plaisir de lui manger le cœur;
Je l'aurois dévoré, cet insolent, ce traître!
Il faut chercher par tout; il se cache peut-être.

LIDAME.

Avant votre arrivée, il sera descendu.

PHILIPIN.

Si je le puis trouver, croyez qu'il est perdu.

CLEANDRE, *bas, dans le cabinet.*

Il faut tenir l'épée, au besoin, toute nue.
Comment! c'est Carpalin! me trompez-vous, ma vue?

CARPALIN, *bas.*

Il n'est point en ce lieu... Monsieur, ne dites mot;
Je travaille pour vous, ne faites pas le sot.

(*Haut*).
Devant que la chandelle ici fût apportée,
Il doit s'être sauvé.

LIDAME.

Je m'en suis bien doutée.
Fille lâche ! esprit bas, qui chéris ton erreur;
C'est sur toi qu'à présent doit tomber ma fureur.
N'espere plus de moi ni bonté, ni tendresse ;
Je ne veux point de fille avec tant de foiblesse.
Des plus doux sentimens mon cœur est dépouillé ;
Je ne reconnois plus mon sang qui s'est souillé.
Va, je te désavoue, et, dès demain, j'espere
De te voir enfermée en un couvent austere.

CARPALIN.

J'estime qu'il seroit pourtant plus à propos,
Pour couvrir son honneur, et vous mettre en repos;
Puisqu'elle est amoureuse, et qu'elle en est dans l'âge,
De lui faire goûter des fruits du mariage.
C'est prévenir les maux qui pourroient arriver.
Souvent l'honneur se perd à le trop conserver.

LIDAME.

Ce moyen seroit bon, s'il n'étoit impossible.
Qui voudra d'elle après un affront si visible ?
Lisipe l'aime fort; mais, étant de retour,
Il saura sa foiblesse, et perdra son amour.
Qui voudra prendre un corps, dont un autre aura l'ame?
Qui voudra l'épouser ?

CLEANDRE, *sortant du cabinet.*

Ce sera moi, Madame;
Daignez me l'accorder.

PHILIPIN.

O le plaisant biais !
Eh bien ? fut-il jamais un amant plus niais ?

LIDAME.

Ah ! voici l'imposteur, dont l'amour nous offense ;
Qu'il meure ! c'est de vous que j'attends ma vengeance.

CLEANDRE.

Mais prenant votre fille ? ....

LIDAME.

Ah ! vraiment, c'est pour vous !
Notre fille n'est pas un gibier de filoux.

CARPALIN.

Sachons quelle est sa race, et son bien, tout à l'heure ;
Puis nous verrons s'il faut qu'il l'épouse, ou qu'il meure.

LIDAME.

Ce n'est pas trop mal fait d'essayer la douceur,
Mon frere ; ....

CLEANDRE.

Votre frere !

LIDAME.

Oui, oui, je suis sa sœur.

CLEANDRE.

Vous pouviez vous passer d'une ruse semblable ;
Je ne refuse point cette fille adorable.
Pour me faire accepter ce parti proposé,
Il n'étoit pas besoin d'un frere supposé.

LIDAME.

Il est mon propre frere.

CLEANDRE.

Ah ! c'est une imposture :
Excusez ma franchise, elle fut toujours pure.

CARPALIN, *bas, à Philipin.*

Ton Maître perd l'esprit.

PHILIPIN, *bas.*

L'esprit ? te mocques-tu ?
Comment le perdroit-il ? il n'en a jamais eu.

LIDAME.

Mais, le connoissez-vous ?

CLEANDRE.

Je le dois bien connoître.

CARPALIN.

Ne vous arrêtez pas aux paroles d'un traître.

CLEANDRE.

Ah ! le dissimulé ! qui ne le connoîtroit ?
Je ne suis pas si sot que tout le monde croit.

LIDAME.

Qu'entens-je ? d'un grand mal, je retombe en un pire.

PHILIPIN.

Votre langue nous perd.

CLEANDRE.

Je ne me puis dédire ;
Tous ces déguisemens ne serviront de rien.
Je ne me trompe point ; je le connois fort bien.

CARPALIN.

Quoi ! vous me connoissez ? ah ! quelle extravagance !
Où m'avez-vous pu voir ? dans la nouvelle France ?

CLEANDRE.

Nullement, nullement.

CARPALIN.

Je ne sais donc pas où,
Dans la Californie, au Brésil, au Pérou.

Dans Portopotossy, dans Lima, dans Cumane;
Dans Chica, dans Cusco, dans Tolme, en Caribane?

CLEANDRE.

Faut-il aveeque moi faire tant de façons?
Penses-tu m'étonner par ces barbares noms?

CARPALIN.

Ce sont tous les endroits où j'ai passé ma vie.

CLEANDRE.

Tu n'es jamais sorti de ton hôtellerie.

CARPALIN.

Parlez mieux, indiscret!

CLEANDRE.

C'est trop faire le fin.
Ce n'est qu'un hôtellier, appellé Carpalin;
C'est chez lui que je loge, et vous devez me croire.

LIDAME.

Quoi! vous logez chez lui?

CLEANDRE.

C'est à la Tête-Noire.

LIDAME.

Comment? fourbe! imposteur!

CARPALIN.

Ah! Madame, arrêtez:
Je vais vous dire encor bien d'autres vérités.
Rosette, Philipin, et votre fille même,
Sont mêlés, avec moi, dedans ce stratagême.

LIDAME.

Ma fille!...

CARPALIN.

Ce n'étoit qu'à bonne intention.

LUCRECE.

Je vous ai pour Cleandre, appris ma passion;
Et je ne permettois qu'il fit ce personnage,
Que pour vous disposer à notre mariage.

CARPALIN.

Madame, croyez-moi; vous pourriez faire pis:
Du Bailli de Nogent il est unique fils.

LIDAME.

Je te pardonne tout, s'il est fils d'un tel pere.
Feu mon pauvre mari l'aima toujours en frere.

CLEANDRE.

Il n'a pas de grands biens.

LIDAME.

Il a beaucoup d'honneur:
Dans un malheur pareil, c'est encore un bonheur.
Lucrece désormais vous peut aimer sans crime:
Mon aveu rend pour vous son amour légitime.
Ma fille, aimez Cleandre à présent comme époux.

LUCRECE.

Jamais commandement ne se trouva plus doux.

CLEANDRE.

Pour rendre notre joie encore plus parfaite,
Marions tout d'un tems Philipin et Rosette.

CARPALIN.

Que deviendrai-je moi?

CLEANDRE.

Nous sommes généreux:
Vous nous rendez contens; nous vous rendrons heureux.

ROSETTE.

Philipin, qu'en dis-tu?

PHILIPIN.

Que veux-tu que je die ?
Je crois voir une fin de quelque Comédie.

ROSETTE.

Je crains encor ton Maître, et je tremble en secret.

PHILIPIN.

La Comédie est faite ; il n'est plus INDISCRET.

FIN.

LE

PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE PH. POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

SUJET

DU PROCUREUR ARBITRE.

ARISTE a acheté la charge d'un Procureur, dont il étoit le Maître-Clerc, et dont il aime la veuve. Mais celle-ci, indignée de la rapacité de son défunt époux, craint de retrouver dans son successeur la même avarice et le même penchant à faire du mal, et elle ne peut se déterminer à courir le risque d'être encore témoin des déprédations d'un suppôt de la chicanne. Lisette, suivante de la veuve, cherche à la rassurer, en lui faisant un portrait très-avantageux d'Ariste; et pour qu'elle puisse juger de la ressemblance, elle la place en un lieu d'où elle pourra entendre, sans être vue, les audiences que va donner Ariste à tous les cliens qui se présenteront. Un pere vient demander des moyens de sévir contre son fils qui se ruine pour une coquette. Ariste lui conseille d'user de remontrances. Mais,

sur ce que le vieux Pyrante, lui dit qu'il craint de se porter à quelqu'extrémité fâcheuse contre son fils, et qu'il ne le veut pas voir, Ariste lui dit d'aller trouver la jeune personne, et de l'engager à faire rentrer, elle-même, le jeune homme dans son devoir. Pyrante refuse de tenter cet expédient, dans la crainte de ne pouvoir résister lui-même aux appas de la maîtresse de son fils : ce qui donne à Ariste de quoi calmer la colere de ce pere, contre un fils qu'il se sent tout prêt d'imiter dans ses égaremens. Viennent, ensuite, deux gascons, dont l'un feint d'avoir oublié ce qu'il doit à l'autre; mais qui, forcé de s'en ressouvenir, veut user d'une gasconnade, pour se tirer d'affaire. Ariste le fait consentir à payer avec l'argent qu'il a gagné au jeu la veille, et il les met ainsi d'accord. Après cela, paroissent deux vieillards, entre lesquels il s'éleve une dispute fort étrange. L'un a vendu une maison à l'autre : ce dernier, en la rebâtissant, y a trouvé un trésor, et prétend qu'il appartient au premier qui n'a sûrement pas prétendu la vendre 60,000 l. avec un trésor de cent mille francs qu'elle renfermoit. Le premier soutient qu'il a vendu la maison

telle qu'elle se comportoit, et que le trésor est à l'acquéreur. Ariste leur dit de faire un don de ces 100,000 livres à quelques malheureux, et que, par-là, ils seront hors de dispute et satisfaits. Ils s'en remettent à lui, sur l'emploi de cet argent, et le laissent, pour y songer. La Robe dont il est vêtu lui donne quelques tentations de s'approprier cette somme; mais la pureté de son cœur ne peut être altérée par ces tentations, et il sait en triompher. Arrive une Baronne qui veut plaider contre son mari, et, pour réussir, elle demande à Ariste de fabriquer quelques faux billets, que l'on fera valoir, et qui causeront à son époux un chagrin à le faire mourir; ce qu'elle souhaite ardemment, et attend des soins du Procureur. Celui-ci veut lui faire des représentations; mais voyant qu'il n'est pas l'homme qu'il lui faut pour ses desseins, elle le quitte en colere de lui avoir confié son secret, et il se tient heureux de n'en avoir pas été étranglé. Deux jeunes gens, Agenor et Isabelle, qui s'aiment éperduement, et que leurs parens ne veulent pas unir, parce qu'ils les trouvent encore trop jeunes, viennent consulter Ariste, et l'inté-

resser en leur faveur. Après les avoir entendus, il les juge très-propres à faire un bon ménage, et se déclare leur appui. Les deux vieillards, Lisidor et Géronte, reviennent savoir ce qu'il a résolu sur leur trésor, et ne sont pas peu étonnés de trouver chez lui Agenor et Isabelle, leurs enfans. Ariste voit sur le champ un excellent moyen de les contenter tous quatre ; c'est de les faire consentir au mariage des deux amans, et de leur donner les 100,000 livres pour dot. La veuve, qui a entendu tous les jugemens d'Ariste, n'a plus aucun doute sur sa probité, à l'épreuve du pouvoir de la Robe et des occasions, et elle vient lui dire qu'elle lui donne la main avec grand plaisir.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE PROCUREUR ARBITRE.

» Cette Piece, dit l'Auteur du Mercure, » a été généralement et parfaitement bien reçue » du public. La versification en est aisée et na» turelle; le fonds en est tout des plus simples, » et les scenes épisodiques ont une grande liai» son avec l'action principale, puisqu'elles con» tribuent à faire connoître la probité d'Ariste, » et à disposer la veuve, qu'il aime, au mariage » par où cette Comédie est terminée.

» La scene des deux vieillards tient encore de » plus près à l'action, en ce que non-seule» ment elle sert à rendre heureux deux jeunes » amans, pour lesquels les spectateurs s'intéres» sent, mais qu'elle invite la veuve à récom» penser aussi-tôt Ariste d'avoir porté les deux » peres à consentir au mariage de leurs enfans,

» et à leur donner le trésor qui étoit en ar-
» bitrage ». (Mercure de France, Février 1718, page 580 et suivantes.

« Le Procureur arbitre fut très-suivi dans sa nouveauté, et eut la gloire peu commune pour une petite Comédie, d'inspirer une Parodie, qui fut jouée au Théatre Italien, le 17 Juillet de la même année, sans nom d'Auteur, et sous le titre d'*Arlequin arbitre*. C'est une mauvaise copie qui n'eut pas de succès, et ne fut pas même imprimée. Mais la Piece de Philippe Poisson est tous les jours revue avec plaisir. Ce fut la Demoiselle Marie-Hélene des Mottes, connue sous le nom de Mademoiselle de la Motte, originaire de Guienne, mais née à Colmar, en 1704, et morte à Paris, d'une attaque d'apoplexie, en 1769, qui joua le rôle de la Baronne, dans le Procureur arbitre. Elle avoit débuté au Théatre en 1722, par le rôle de *Cléopatre*, dans *Rodogune*; mais elle renonça au genre tragique pour lequel elle se sentoit peu de talens naturels, et se livra aux seuls rôles comiques. Son emploi dans la Troupe étoit celui que l'on avoit vu rempli, du tems de Moliere,

pa

par un Acteur travesti. Les rôles de Madame *Pernelle*, de Madame *Jourdain*, de Madame *de Sotenville*, de la *Comtesse d'Escarbagnas*, de la *Devineresse*, &c. avoient été faits pour André Hubert, excellent Comédien dans les mascarades, et qui ne fut jamais égalé dans les rôles d'homme en femme. Une sorte de décence mal entendue, avoir donné lieu, sans doute, à cet usage bizarre de travestir un homme pour ces rôles. L'art de la scene, en se perfectionnant parmi nous, fit franchir cette petite délicatesse qui tenoit à la tradition des Drames anciens, dans lesquels les rôles de femmes, à la faveur du masque, étoient remplis par des hommes. Ce fut dans cet emploi comique, appellé, en termes de l'art, l'emploi des Ridicules, que Mademoiselle de la Motte fit, jusqu'à sa retraite, en 1759, les plaisirs de la scene. Avec une figure décente, une physionomie vive, une taille élégante, et conservée jusqu'à sa mort; de l'esprit et de l'agrément : elle fut toujours très-éloignée d'offrir dans la société quelque chose de commun avec les rôles dont elle s'étoit chargée. Un peu d'aigreur et d'élévation

dans la voix, fut le seul secours que lui prêta la Nature : tout le reste étoit dû au talent ingénieux d'imiter, qui fait le vrai mérite d'un Comédien ; et c'est là ce qui inspira les vers suivans que l'on fit pour elle ».

» La Motte rend si finement
» Tous les rôles qu'elle débite,
» Qu'on croit qu'elle a réellement
» Le caractere qu'elle imite ».

(Anecdotes dramatiques, tome troisieme, pages 230, 268 et 269.)

Nota. La grosseur de ce Volume nous force à réserver la Vie et le Catalogue des Œuvres de Ph. Poisson, pour être placés, dans la suite, à la tête de l'une de ses autres Pieces.

LE

LE
PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE PH. POISSON.

Représentée le 25 Février 1728.

PERSONNAGES.

LA VEUVE.

LISETTE, suivante de la Veuve.

ARISTE, Procureur.

PYRANTE, vieillard.

D'ESQUIVAS, Gascon.

DE VERDAC, autre Gascon.

LISIDOR, } peres d'Agenor et d'Isabelle.
GERONTE, }

LA BARONNE, Plaideuse.

AGENOR, Amant d'Isabelle.

ISABELLE.

La Scene est chez Ariste.

LE PROCUREUR ARBITRE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

PERSONNE en ce logis ne sait votre retour,
Madame ; et chez Ariste il n'est pas encor jour :
Je ne vois dans ce lieu pas une ame paroître.
De grace, expliquez-vous. Si je m'y sais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,
Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.
Me tromperois-je ? Eh quoi ? vous soupirez, je pense ?
Bon ; je suis à présent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu,
Mais le soupir acheve, et vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toujours dit, Madame, le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariste est jeune, aimable ; il vous plaît ; vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariste, il est vrai : mais, ma chere Lisette,
Du parti qu'il a pris, puis-je être satisfaite ?
Il s'est fait Procureur ; et c'est t'en dire assez.

LISETTE.

Il a de votre époux la Charge, je le sais;
Mais c'est avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et par tout on entend élever son mérite :
Entre nous, du défunt il ne suit point les pas.
Et c'est le bruit commun...

LA VEUVE.

Cela ne se peut pas.
Mon icrédulité là-dessus est extrême.

LISETTE.

Eh bien, Madame, il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il est vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'est ici, d'ordinaire,
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire;
Tout ce rez-de-chaussée est votre appartement.
Je puis vous mettre en lieu, d'où l'on peut aisément
Ouir, sans être vu, toutes ses audiences,
Même sans perdre rien des moindres circonstances.
Qu'en dites-vous? Eh quoi? Vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois (et je m'en souviens bien)
Que si de votre époux vous aviez connu l'ame,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Eh bien? avant de livrer votre cœur,

Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur :
C'est, puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

LA VEUVE.

Je viens, je crois, d'entendre
La voix d'Ariste.

LISETTE.

Il va, sans doute, ici venir.
Rentrez, Madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il sera seul, je veux un peu d'avance
Sonder ses sentimens, et savoir ce qu'il pense.

(*A part.*)

La Robe lui sied bien !

SCENE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

AH ! Lisette, bon jour.
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour ?

LISETTE.

Quoi, Monsieur, vous savez déja cette nouvelle ?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle ?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint,
Avec un enjoûment qui ne la quitte point.

Aujourd'hui, nous allons à ce deuil incommode,
Faire enfin succéder les habits à la mode :
C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!

LISETTE.

Cette réflexion qu'en ce moment vous faites,
Montre que vous avez quelques peines secrettes.
Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!
On en a surement, lorsque l'on parle ainsi.

ARISTE.

Oui, Lisette, j'en ai, je ne puis te le taire;
Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah! j'entends votre affaire.
L'amour vous a gagné; sur vos sens il agit,
Et la veuve à présent occupe votre esprit.

ARISTE.

Oui, Lisette, je sens pour ta belle maîtresse
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse.
Je te dirai bien plus. Quand de feu son époux
J'eus acheté l'Etude; ah! Lisette, entre nous,
Mon cœur de ses attraits faisoit déja l'épreuve,
Et je souhaitois moins la Charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire Procureur:
Elle a pris pour ce titre une haîne implacable.
Tout homme de Pratique est pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais son mari l'étoit : et la haîne qu'elle a...

LISETTE.

C'est justement, Monsieur, par cette raison-là.
L'époux avec lequel on l'avoit assortie,
Jusqu'au jour qu'il mourut, fut son antipathie.
Et cette aversion regne encore aujourd'hui.
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de Procureur la fait sauter aux nues.
Nous nous sommes de vous vingt fois entretenues.
» Lisette, disoit-elle, en dévoilant son cœur,
» Ah ! ne me parle point d'un mari Procureur :
» Quand il seroit doué d'un mérite suprême,
» Je m'imaginerois avoir encor le même.
Du tems que vous êtiez Maître-Clerc en ces lieux,
Avant que le défunt nous eût fait ses adieux,
De tous les Procureurs vous ne faisiez que rire ;
Et tous les jours enfin quelque trait de satire
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette profession,
Vous, qui pouviez fort bien être tout autre chose ?

ARISTE.

Hélas ! et c'est l'amour qui lui-même en est cause.
Quand je pris ce parti, Lisette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,
Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle
Pour lui marquer mes soins, mes respects, et mon zele.
D'ailleurs, j'ai voulu voir si sous ce vêtement,
Un homme ne pouvoit aller droit un moment,

Si cette Robe étoit d'essence corruptible.
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

LISETTE.

Elle vient de l'ayeul du pere du défunt,
Insigne Grapignan, ou fripon, c'est tout un :
Ensuite, elle passa, la chose est bien sincere,
A son fils, qui devint plus fripon que son pere:
Et le dernier, enfin, qui s'en vit possesseur,
Fut encor plus fripon que son prédécesseur.
Que vous allez par elle acquérir de science !
Depuis que vous l'avez, dites, en conscience,
Ne vous a-t-elle pas déja bien inspiré ?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré :
Et dans mes bras, Lisette, à peine je l'eus mise,
Que de l'ardeur du gain mon ame fut éprise ;
La chicanne m'offrit tous ses détours affreux;
Je me sentis atteint de desirs ruineux :
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige.
Vous en aurez menti, maudite Robe, dis-je,
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison, ni de votre noirceur ;
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voye une fois sous vous un honnête homme.

LISETTE.

Avec ces sentimens, comment va le profit ?

ARISTE.

Je vis avec aisance, et cela me suffit.
Je me fais une loi de ne taxer personne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.

J'ai su jusques ici, par un jugement sain,
Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
Il est vrai quelquefois que le Diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente.
L'occasion vingt fois a su se présenter,
Mais je tiens toujours ferme, et sais la rebutter.
Pour ne pas succomber, ah ! qu'il faut être habile !
Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des Procès en longueur ?

ARISTE.

Moi, traîner des procès ? Ils me sont en horreur.
Pour avoir du renom, n'est-il que ce remede ?
Tout au contraire, moi, j'empêche que l'on plaide.
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit ;
Je n'ai de Procureur, en un mot, que l'habit.
J'exerce mes talens sous un plus noble titre.
De tous les différens je suis ici l'Arbitre :
Et sans Huissier, ni Clerc, Avocat, ni Greffier,
Je dispense les loix en mon particulier.

LISETTE.

La Jurisdiction me paroît fort nouvelle :
Mais au Public, enfin, quel bien rapporte-t-elle ?

ARISTE.

Quoi ! tu ne le vois pas ?

LISETTE.

Moi ? non.

ARISTE.

Lorsqu'un Plaideur
Me vient, contre quelqu'un demander ma faveur,

Et qu'il veut procéder, soit pour un héritage,
Ou pour quelqu'autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il est prêt de plaider ;
Et d'Arbitre équitable alors faisant l'office,
J'oppose à leurs desseins les frais de la Justice :
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant ;
Et vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un procès qu'on évite, en sauve souvent quatre.
Ils goûtent mes raisons, voyent ma bonne foi,
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.
Par-là, j'arrête ainsi leur chicane en sa source,
Et leur épargne enfin, et la peine, et la bourse.

LISETTE.

C'est pousser la justice à sa perfection.

ARISTE.

Mais apprends jusqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de tems elle s'est établie.
De monde tous les jours ma maison est remplie.
Gens de toutes façons, et Nobles, et Bourgeois,
Viennent me consulter, et passent par mes loix :
Car ce n'est pas toujours sur de graves matieres,
Que l'on me vient ici demander mes lumieres.
A travers les détails de cent discussions,
Lesquelles on remet à mes décisions,
Je suis souvent instruit de faits des plus bizarres.

LISETTE.

Et témoin, que je crois, de scènes assez rares ?

ARISTE.

Ah ! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt, c'est un co-héritier
Qui demande, pour être unique légataire,
Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire.
L'un vient secrétement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conseils sur les faits et gestes de sa femme.
D'un Brevet de Calotte un autre s'offensant,
Veut intenter procès à tout le Régiment.
Bon ! j'aurois de quoi faire une belle légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en soit, justice à tous venans.
Sourd à la brigue, enfin, comme aveugle aux présens,
Avec de justes poids je pese toutes choses.
Point de Grosses, d'Exploits, d'Appointemens de causes.
Je ne suis, en un mot, que la seule équité :
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,
De Thémis le soutien, des malheureux le frere,
Des veuves le mari, des orphelins le pere.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture ?

ARISTE.

Oui, très-certainement.

LISETTE.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puissiez dire.
Au son de l'or, souvent on se laisse séduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur,
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

ARISTE.

Non; je suis là-dessus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelqu'objet aimable,
Dont les charmes naissans, les graces, les appas...

ARISTE.

Dont les charmes naissans?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-dessus de l'humaine foiblesse.

LISETTE.

Vous serez donc, Monsieur, unique en votre espece.
Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter,
Vos momens vous sont chers, et je vais vous quitter.

ARISTE.

Il est ici des jours où tout Paris abonde:
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde,
Et que mes plus grands soins seront d'accommoder
Deux Gascons sur un fait dont je dois décider:
Je compte qu'ils viendront; et je vais les attendre.

LISETTE.

Près de la veuve, moi, Monsieur, je me vais rendre.

ARISTE.

Ah, Lisette, peins-lui l'excès de mon ardeur;
Dis-lui que tous mes vœux...

LISETTE.

Je doute que son cœur

A parler franchement, réponde à votre flamme :
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame ;
Et je viendrai vous dire avant la fin du jour,
L'effet, qu'aura produit l'aveu de votre amour.

SCENE III.

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

Votre esprit, dont par-tout on vente l'excellence,
Me fait de vos conseils implorer l'assistance,
Monsieur.

ARISTE.

Epargnez-moi, dans vos civilités,
Et me dites, Monsieur, ce que vous souhaitez.

PYRANTE.

D'un fils qui m'est fort cher la mauvaise conduite,
Depuis assez long-tems me chagrine, et m'irrite :
Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué
Qu'à vivre sagement il étoit appliqué :
Il voit certaine fille en votre voisinage,
Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage ;
Elle est jeune, bien-faite, et pleine d'agrémens ;
Et je crains pour mon fils les sots engagemens :
Chez cette belle, enfin, il fait de la dépense :
Le bien qu'il peut attendre, est dissipé d'avance.
Daignez me secourir en cette occasion,
Et m'aider à détruire une telle union.

ARISTE.

Ne peut-on, dites-moi, faire enfermer la belle?

PYRANTE.

Oh ! non. Monsieur; elle a tant de monde pour elle,
Que ce seroit tenter ce secours vainement.

ARISTE.

Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
Et faire un peu valoir l'autorité de pere?

PYRANTE.

Non; je craindrois pour lui l'effet de ma colere;
Je suis prompt, violent; et s'il me répondoit,
Je ne sais pas, Monsieur, ce qu'il arriveroit.
Je le connois ce fils; et j'avoue à ma honte,
Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
Mais si vous lui parliez?

ARISTE.

D'accord. Mais, entre nous,
Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous?
Et pensez-vous qu'il veuille ouir mes remontrances,
Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences?
Tous mes discours, sur lui n'auront aucun pouvoir.

PYRANTE.

Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir,
En vous, Monsieur, en qui toute l'équité brille,
Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

ARISTE.

Monsieur, je le voudrois; mais c'est, en vérité,
Un pas qui ne va point avec ma gravité.
Mais vous-même allez-y, plein d'un air de franchise:
Vous le pouvez sans crainte, et tout vous autorise.

Remontrez-lui vous-même, avec un cœur ouvert,
Que pour elle ce fils se dérange, et se perd.
Tentez-la du côté de la reconnoissance.
Ces filles prisent mieux l'argent que la constance.
Chez un objet qui met ses graces à profit,
L'or bien mieux que l'amour, établit son crédit.
Allez-y, croyez-moi.

PYRANTE.

Non ; je vous le confesse,
Monsieur, je n'irai point, je connois ma foiblesse ;
Je connois ses appas, ils savent tout charmer ;
Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

ARISTE.

Ah ! Monsieur, à cela je n'ai point de réplique,
Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui,
Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

PYRANTE.

Je vais y réfléchir, Monsieur, et me retire.

SCENE IV.

ARISTE, *seul.*

Des hommes la plupart, voilà le foible affreux:
Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.
Ma foi, tel qui s'érige en correcteur du vice,
S'y livre bien souvent au gré de son caprice;
Et dans l'occasion, s'il le faut parier,
Le maître fera pis cent fois que l'écolier.

SCENE V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*

C'est un de nos Gascons: selon toute apparence,
L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

D'ESQUIVAS.

Certain billet, Monsieur, écrit de votre main,
Pour me rendre chez vous m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle?
Quelque belle se plaint que je suis infidelle,
Sans doute, et vous a fait sa déposition?

ARISTE.

Non; ce n'est point cela dont il est question,
Monsieur. Et sur le fait dont je vais vous instruire,

Vous n'aurez pas, je crois, si grand sujet de rire.
A Monsieur de Verdac, que vous connoissez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien ?

D'ESQUIVAS.

A Monsieur de Verdac ? Moi ?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souvienne...
A rappeller cela, ma foi, j'ai de la peine.
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne sais si je dois, ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sut obliger avec zele,
Vous auriez dû garder un souvenir fidele.

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en souviens plus, c'est un défaut que j'ai :
De naissance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque ?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, sans tant de questions,
Comme elle m'a manqué dans cent occasions.
Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien singulier. Un jour je me marie,

C'étoit dans mon pays, je m'en souviens fort bien !
Après tout le détail d'un conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, et voulant de Toulouse
Emmener à Paris sur le champ mon épouse,
Apparemment troublé dans la possession
D'un objet qui faisoit toute ma passion,
Je pris, sans y penser, la poste, sur mon ame;
Bref, j'emportai la dot, et j'oubliai ma femme.

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait est singulier.

D'ESQUIVAS.

Derniérement encor, chez un gros Joaillier,
Achetant promptement pour quelques Demoiselles,
Girandole et brillans, et d'autres bagatelles,
Je sortois sans payer, comptant peu revenir,
Sans le Marchand, Monsieur, qui m'en fit souvenir.
Ce manque de mémoire est fort désagréable.

ARISTE.

Sans doute; et vous doit faire un tort considérable.

D'ESQUIVAS.

Ah! si cela m'en fait? je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore; écoutez-moi.
Avec un homme, un jour, je pris une querelle;
Ce fut pour une Dame, aimable, riche et belle:
L'endroit où nous étions, ne nous permettoit pas
De finir sur le champ par le fer nos débats,
C'étoit au bal; et là, si l'on eût vu nos lames,
Nous aurions effrayé plus de soixante Dames.
Il me dit à l'oreille: » A tel endroit, demain.
» Tope, lui répondis-je, en lui serrant la main.

Eh bien ! le lendemain, quel bonheur pour sa vie !
C'est la premiere chose, en un mot, que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas, où j'aurois pu faire voir ma valeur ?
O ! mémoire pour moi trop désavantageuse !

ARISTE.

Pour moi, je jugerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour, et que la bonne foi
Se développe ici : vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejettez sur le peu de mémoire,
Il suffit de cela pour me le faire croire.
Ne vous reposez pas sur cet expédient :
C'est, pour vous échapper, un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux : et je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Eh bien, Monsieur, faisons comme si je devois,
Comme si sur le champ je m'en ressouvenois.
Je dois, je le veux : mais soyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un tems plus convenable.
Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien,
Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux ! ressources salutaires !
Je fais couper des bois dans une de mes terres :
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,
Que je m'acquiterai.

ARISTE.

J'entends, il faudra voir.

La proposition me paroît assez bonne.
Sur ces bois-là l'on peut...

D'ESQUIVAS.

Voyez si je raisonne!
Mes bois étant en vente, ils seront achetés,
Les écus sur le champ me seront tous comptés;
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achette,
J'acquitte ma parole, et je paye ma dette.

ARISTE.

Il faut lui proposer cet accommodement :
Et dès qu'il paroîtra . . . le voici justement.

D'ESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystere?

D'ESQUIVAS.

C'est qu'il est violent; et moi, je suis colere :
Et je serois fâché, Monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non; tout se passera, croyez-moi, sans courroux.
Vos propositions étant si raisonnables...

D'ESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables :
Mais prenez comme il faut mes petits intérêts;
A votre jugement, Monsieur, je me soumets.

SCENE VI.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Esquivas.*

AH ! Monsieur, serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légeres et frivoles,
Après tant de délais, pourrai-je me flatter ?...

ARISTE.

Monsieur est galant homme, et songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire ;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,
Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

VERDAC.

Ah ! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre :
Mais moi...

ARISTE.

Ce sont des bois qu'à sa terre il fait vendre...

VERDAC.

Lui, des bois ?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas.

VERDAC.

Et qui les a produits ?

D'ESQUIVAS.

La terre d'Esquivas.
Ce sont les plus beaux bois...

VERDAC.

C'est une rêverie.
J'ai passé dans ce lieu trente fois dans ma vie,
Et n'ai vu là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y passâtes donc dans le tems du brouillard ?

VERDAC.

Ah ! fort bien, le brouillard ! La raison est plaisante.

D'ESQUIVAS.

Il est pourtant certain...

VERDAC.

Que le diable m'enchante,
Si dans tous ces bois-là qu'il ose vanter tant,
L'on trouveroit de quoi se faire un curedent.
De ses subtilités je connois l'étendue.
Qu'il me paye à présent la somme qui m'est due.
Croit-il que par ses bois nous serons éblouis ?
Hier, il a gagné plus de deux cents louis,
Plus de trente Joueurs en rendroient témoignage.
Il détourne les yeux... il pâlit, je le gage ?

ARISTE, *à d'Esquivas.*

Allons, de bonne grace, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu,

(*A Ariste.*)

Me voilà pris. Monsieur, c'est un argent du jeu.
Je voudrois de bon cœur pouvoir le satisfaire ;
Mais sans passer pour fat, je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement,
N'est-ce pas ?

D'ESQUIVAS.

Oui, Monsieur.

VERDAC.

Et moi, pareillement.

ARISTE.

La compensation ici doit être faite.
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette,
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois;
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en soit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange !

VERDAC.

On vous laisse vos bois ; c'est juger comme un Ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, Monsieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'est pas de mon pays.
Je devrois appeller ici de la Sentence ;
Mais je fais sur mes bois plus de fond qu'on ne pense.

VERDAC.

Ce que je tiens ici, me paroît plus certain.

ARISTE.

Etes-vous satisfait ?

VERDAC.

Oui, Monsieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Esquivas.*

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me sais pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.

SCENE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

(*A Ariste.*)
A Dieu donc. Je ne sais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Treve de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point si cela vous chagrine.
Mais, Monsieur, voici l'heure à peu près que l'on dîne,
Voulez-vous, d'un repas accepter votre part?
D'une indigestion vous courrez le hazard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage...

VERDAC.

Je ne vous presse pas là-dessus davantage.

SCENE VIII.

ARISTE, *seul.*

CE Monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur :
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur ;
Par pure gasconnade il a rendu l'espece ;
Il paye, mais c'est moins pour tenir sa promesse,
Que pour donner du poids à ses subtilités,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCENE IX.

ARISTE, LISIDOR, GERONTE.

LISIDOR.

Nous venons vous prier, Monsieur, avec instance,
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GERONTE.

Oui, nous vous supplions d'être médiateur
D'un petit différend.

ARISTE.

Messieurs, de tout mon cœur.

GERONTE.

Je vais donc, s'il vous plaît, vous expliquer l'affaire,
La circonstancier, pour la rendre plus claire ;
Et vous pourrez juger qui de nous a raison.
A Monsieur, depuis peu j'ai vendu ma maison,

Terre, si vous voulez, ou bien châtellenie,
Telle que je l'avois, de ses meubles garnie,
Avec cour, basse-cour, jardins et potagers,
Bois de haute-futaye, et garenne, et vergers,
Vignobles, et taillis, oseraye, et communes;
Enfin, j'ai tout vendu, sans réserves aucunes.
Il arrive aujourd'hui qu'en y faisant bâtir,
Il y trouve un trésor; il m'en vient avertir:
Son scrupule le force à vouloir me le rendre;
Ma conscience, moi, me défend de le prendre;
Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différend,
Messieurs.

LISIDOR.

J'ai de Monsieur acheté l'héritage,
Soixante mille francs en tout, pas davantage:
J'y trouve, en bâtissant après l'an et le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je sais que de sa Terre il m'a bien fait la vente;
Mais je puis dire aussi, comme chose constante,
Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel trésor,
Me la céder, avec cent mille francs encor.

GERONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre;
Le trésor est à vous: c'est à vous de le prendre.

LISIDOR.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

C'est à vous qu'il est dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi ? me l'avez-vous vendu ?

GERONTE.

Oui.

LISIDOR.

Mais quand j'achetai, dites-moi, cette Terre,
Ses vignes, et ses prés, et tout ce qu'elle enserre,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté ?

GERONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez su, l'auriez-vous emporté ?

GERONTE.

Oui, sans doute ; pour lors il étoit de mon terme :
Mais aujourd'hui la Terre, et ce qu'elle renferme,
Est à vous, en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui ; mais hors le trésor, il ne m'appartient pas :
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GERONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure ;
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis,
Pour m'emparer de biens, selon moi, mal acquis.

LISIDOR.

Quelque soit de mes ans aujourd'hui la foiblesse,
Elle n'altere rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous ; je suis ferme en ce point.

GERONTE.

Je soutiens le contraire, et n'en démordrai point.

Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! Messieurs, doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est, sans doute, admirable:
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable:
C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,
Et vous vous débattez à qui ne l'aura pas?
Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un et l'autre,
Et vous êtes d'un tems bien éloigné du nôtre.
Dans l'univers entier, je défie, entre nous,
Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.
Il faut, à cet argent trouver portant un maître,
Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être.
Pour vous mettre d'accord, il seroit un moyen:
A des infortunés on peut donner ce bien,
Le répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.

LISIDOR.

D'accord: on n'en sauroit faire un plus digne usage.

GERONTE.

Oui, Monsieur, c'est penser comme un homme d'honneur.
Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,
Monsieur; et s'il le faut, j'y joins ma signature.
Vous serez de ce bien mis en possession,
Et vous-même en ferez la distribution.

ARISTE.

Volontiers. Cependant il seroit nécessaire
De raisonner encore un peu sur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt ; nous la terminerons
Avec plus de loisir.

LISIDOR.

Monsieur, nous reviendrons.

SCENE X.

ARISTE, *seul.*

L'EMPLOI de ce trésor m'inquiette, m'agite ;
Il faut y réfléchir, et cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux,
Par ma foi, ce sera peu de chose pour eux ;
Ils n'auront pas chacun une obole, peut-être ;
Et c'est cent mille francs jettés par la fenêtre.
Cet argent répandu sur tant et tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigens ;
Et que toutes ces parts soient réduites en une,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune,
Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment,
Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême !
Que dis-je, malheureux ? Ne suis-je plus le même ?
Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier ?
C'est la maudite Robe ; elle fait son métier :
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.

Allons, il faut s'armer d'une force nouvelle.
Laissons à ces vieillards le soin de partager
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-être;
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet emploi,
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.

SCENE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Bon; je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah! ma chere Lisette,
Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

La veuve est inquiette;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour
Informée; et j'ai fait, comme il faut, votre cour.

ARISTE.

Après?

LISETTE.

J'ai su lui faire une peinture vive

De tout votre mérite. Elle, fort attentive
A ce que je disois, baissoit la vue....

ARISTE.

Eh bien?

LISETTE.

Que vous êtes heureux!

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien?

LISETTE.

Par le moindre mot.

ARISTE.

Et sur quelle apparence
Me crois-tu donc heureux, dis-moi?

LISETTE.

Sur son silence.

ARISTE.

Son silence?

LISETTE.

Oui, Monsieur; dans cette occasion,
Le silence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit su lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire?
Croyez, si mes discours l'avoient mise en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord, Lisette, taisez-vous.
Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre
Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir.
Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate.
Je ne puis pas toujours être votre avocate.
On ne fait point l'amour par procuration.
Que ne la voyez-vous ?

ARISTE.

C'est mon intention.
Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle ?

LISETTE.

Volontiers ; je saurai lui remettre :
Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, Monsieur, dans votre rhétorique,
Mêler, sans y penser, des termes de pratique,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis est plaisant.

LISETTE.

Que le style soit bref nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effets, Monsieur, et très-peu de paroles.

SCENE XII.

LISETTE, *seule.*

MA Maîtresse tantôt l'observoit avec soin,
Et de ses jugemens étoit secret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A se déterminer son cœur encore hésite.
Je ne puis la blâmer. Et l'on doit, selon moi,
Avant que de donner, et son cœur, et sa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence est rare parmi nous;
Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.
On étale à nos yeux des graces singulieres;
Ce sera de l'esprit, ce seront des manieres,
On se rend; et l'on voit que ces dehors charmans
Etoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus tems.

SCENE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR le Procureur est-il ici, Mignonne?

LISETTE.

Voilà de plaisans airs que celle-là se donne!
Je ne suis pas d'ici. Mais, Madame, je croi
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Ecoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu?

LISETTE.

Par-tout on le renomme,
Pour être fort habile, et pour être honnête homme.

LA BARONNE.

Honnête homme? Il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si....

LISETTE.

Madame, le voilà.

SCENE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

TIENS, Lisette, tu peux... Mais quelle est cette Dame?

LISETTE.

Ma foi, c'est un plaisant caractere de femme :
Vous en rirez sans doute ; elle veut vous parler.

SCENE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR, je ne veux point ici dissimuler.
J'ai pour mon infortune un homme insupportable,
Un mari, dont l'aspect est pour moi détestable ;
Je prétends m'en défaire ; et je viens sans courroux,
Du projet que j'ai fait raisonner avec vous.

ARISTE.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce,
A prendre un tel parti, lorsqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force.
Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.
J'en veux être défaite. En un mot, finissons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous. Vous êtes irritée...

LA BARONNE.

Comment? Me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas: mais le dépit quelquefois...

LA BARONNE.

Mon malheur
Est, si vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon poulx, tâtez, il vous sera facile
De savoir si je suis une femme tranquille.
Tâtez donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous.
Jamais tempérament même ne fut plus doux.
(*A part.*)
O quelle femme!

LA BARONNE.

Allons, venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour époux un homme vif, colere,
Un homme bilieux, et toujours hors de soi,
Un homme si bouillant, si différent de moi,
Que je l'aurois jetté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienséance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en souhaiteriez la séparation?

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! vraiment, que j'ai bien une autre ambition!
Il faut le chicanner; la moindre procédure
Va le faire crever à l'instant, j'en suis sûre.
Cherchons, sans différer, à lui faire un procès.
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruse ingénieuse, adroite.
Le plaider, est, Monsieur, tout ce que je souhaite.
Faisons quelques billets payables au porteur,
En imitant sa main, ce seroit le meilleur:
Oui, Monsieur, il le faut; et la moindre saisie
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel esprit il faut dissimuler;
Si je la contredis, elle va m'étrangler.
A la Baronne.
Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire;
Mais pour bien réussir, et pour vous satisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le proposez point, s'il n'est plus violent,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience.
Raisonnons doucement. En bonne conscience...

LA BARONNE.

Plait-il? Hem?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi si l'on doit....

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang froid.
Comment donc si l'on doit ? Il n'est pas nécessaire
De dire si l'on doit sur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh ! je n'y puis tenir. Madame, dussiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux,
Me battre, me tuer, il faut que je vous dise,
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
J'arrête les procès, loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence,
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

LA BARONNE.

Quoi ? Vous n'êtes donc pas Procureur ?

ARISTE.

Non, vraiment.

LA BARONNE, *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah, quel emportement !

LA BARONNE.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
Jarni ! si je n'étois modeste, et tempérée...
Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit;
Si dans le monde, un jour, il fait le moindre bruit,
Si de ce que je viens à vous-même de dire,
Le moindre mot éclate, ou seulement transpire,
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu,
Mais ce ne sera pas avec ce flegme. Adieu.

SCENE XVI.

ARISTE, *seul.*

QUELLE femme ! quel flegme ! ou plutôt quelle bile !
Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.
Comment est-elle donc, quand elle est en courroux?
Je n'en puis revenir. Si Monsieur son Epoux
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encore ici.

SCENE XVII.

ARISTE, AGENOR, ISABELLE.

AGENOR.

PERMETTEZ-NOUS,
Monsieur, dans nos chagrins d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je aujourd'hui vous être favorable ?
Parlez. Vous me semblez un couple assez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Comment vous nomme-t-on?

ISABELLE.

Je me nomme Isabelle.

AGENOR.

Agenor est mon nom.

ISABELLE.

De Geronte, Monsieur, je suis l'unique fille.

AGENOR.

Moi seul, de Lisidor compose la famille.

ARISTE.

Geronte, et Lisidor? Je ne sais si ces noms
Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles sont vos affaires?

AGENOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos peres:
Et puisque vous croyez qu'ils sont connus de vous,
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.
L'amour depuis long-tems, par l'ardeur la plus belle,
A su lier mon cœur à celui d'Isabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge insensiblement l'augmenta de moitié;
Et l'amour dont notre ame est sujette et captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite, et plus vive.

ARISTE.

Et vous souhaiteriez sans doute qu'à son tour
L'hymen vînt achever l'ouvrage de l'amour?

AGENOR.

C'est ce que nos parens ne veulent point entendre.

ARISTE.

Et que vous disent-ils?

AGENOR.

Que nous pouvons attendre.
Mon pere, à mon égard se montre scrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, et que de l'hyménée

Le repentir suivoit bien souvent la journée,
Que ses liens alors produisoient les dégoûts,
Qu'ils paroissoient affreux autant qu'ils sembloient doux,
Et que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice,
Devenoit par la suite un éternel supplice.

ARISTE, *à Isabelle.*

Le vôtre en dit autant à ce qu'on peut juger?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer,
Et que je suis trop jeune.

ARISTE.

Et quel est donc votre âge?

ISABELLE.

Quinze ans.

ARISTE.

Et vous?

AGENOR.

J'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue; et je sens
Qu'ils pensent l'un et l'autre en hommes de bon sens.
Vos parens là-dessus agissent en vrais peres:
Et quand à votre hymen ils se montrent contraires,
Quand ils veulent encore attendre la saison,
Qui fait nourrir l'esprit, et murir la raison,
Ils travaillent pour vous, et font par-là connoître
Que vous êtes aimez autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raisons. Iront-ils, dites-moi,
Si jeunes, vous laisser sur votre bonne foi?
Et ne doivent-ils pas attendre en conscience,

Que vous ayez acquis certaine expérience,
Certain usage, enfin, dont l'âge nous instruit,
Et par qui tous les jours le monde se conduit?

AGENOR.

Sans l'avoir pratiqué, du monde j'ai l'usage;
Et je sens que chez moi tout a dévancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je serai de guerre, ou de robe, ou de cour;
Mais si je dois remplir quelque poste honorable,
Je m'en sens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable.
S'il faut être de guerre: eh quoi? Ne sai-je pas
Le renom, qu'on acquiert au milieu des combats?
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse?
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse?
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur?
Si pour la robe, on veut que je me détermine,
Je sais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la cour; sans beaucoup de méthode,
Je suivrai comme un autre, et l'usage, et la mode;
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,
Rire toujours de rien; flatter les moins sensés,
Sur le masque des grands composer son visage;
Voilà, je crois, la cour. En faut-il davantage?

ARISTE.

Non; vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit et votre jugement.

Je vois qu'à vos desirs il faudra se soumettre,
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je suis encor bien jeune, je le sais;
Mais je pense, Monsieur, et crois que c'est assez.
Et sans expérience, et malgré mon peu d'âge,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage.
Faire de son époux tout son contentement,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,
Ainsi qu'à ses plaisirs, prendre part à ses peines,
Donner à ses enfaus de l'éducation;
C'est, je crois, ce qu'exige une telle union.

ARISTE.

Ma foi, je me rétracte: il est incontestable,
Que quand on pense ainsi, l'on est très-mariable.

SCENE XVIII.

ARISTE, GERONTE, LISIDOR, AGENOR, ISABELLE.

GERONTE.

Nous voilà de retour, Monsieur ; et sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GERONTE.

Que vois-je ici ? Ma fille !

ISABELLE.

O disgrace cruelle !

AGENOR.

Ah, ciel ! quelle rencontre !

LISIDOR.

Et mon fils avec elle ?
Que veut dire ceci ?

ARISTE.

Quoi, ce sont vos enfans ?

LISIDOR.

Oui, Monsieur, ce les sont.

ARISTE.

Ah ! ah ! ce que j'apprends,
Vraiment me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,
De sagesse et d'esprit ; je vous en félicite.
Vous saurez la raison qui vers moi les conduit.

Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruit,
Que sur vos différens mon jugement éclate.
L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes arrêts soient toujours prononcés
En présence de gens spirituels, sensés.
Avec joie ils verront quel est le sacrifice
Que vous faites tous deux, et quelle est ma justice.

GERONTE.

Chacun de nous, Monsieur, aujourd'hui s'est remis
A vos décisions ; nous y serons soumis.

LISIDOR.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable ;
Et ce que vous ferez, ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfans.*

Pour vous, dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un pere,
Vous serez par la suite éclairci du mystere.

Aux Vieillards.

Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GERONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cet journée
Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée,
La fille de Geronte au fils de Lisidor,
Et qu'aux jeunes époux soit donné le trésor.

AGENOR.

Ah, ciel!

ISABELLE.

Qu'entends-je?

ARISTE, *aux Vieillards.*

Eh bien? Avez-vous à répondre
A cet arrêt? Mais non; il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoins ces deux enfans,
A quel point vous étiez l'un et l'autre imprudens.
Vous ne répondez rien? Ce que je viens de faire,
Vous paroît-il injuste?

GERONTE.

Ah! Monsieur, au contraire.
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GERONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hyménée en resserre les nœuds.

LISIDOR.

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux Enfans.*

Et vous, selon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du jugement, je pense?

AGENOR.

Non, rien n'est comparable au bien que je reçois.
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?

ARISTE.

Je suis assez payé lorsque je rends service.
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice.
Laissez-moi seulement envier le bonheur,
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité, quelle douceur extrême,
Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime !
Votre contentement me cause ce transport :
J'aime aussi bien que vous, et n'ai pas même sort.

AGENOR.

Vous ne méritez point une telle disgrace.

ARISTE, *voyant la Veuve.*

Ah, ciel !

SCENE XIX & derniere.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE, GERONTE, LISIDOR, AGENOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

Si pour changer votre destin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus ;
Je vous la donne, Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le défunt, vous l'aurez en partage ;
Mais mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon etonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGENOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,
Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre :
N'y consentez-vous pas ?

GERONTE.

On ne peut mieux penser;
Et Lisidor, et moi, prétendons y danser.
A ma légéreté, si la sienne est pareille,
Nous pourrons figurer l'un et l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez-vous moquer, mais je n'y suis pas neuf;
Et j'ai fort bien dansé.

LISETTE.

Du tems de Charles neuf.

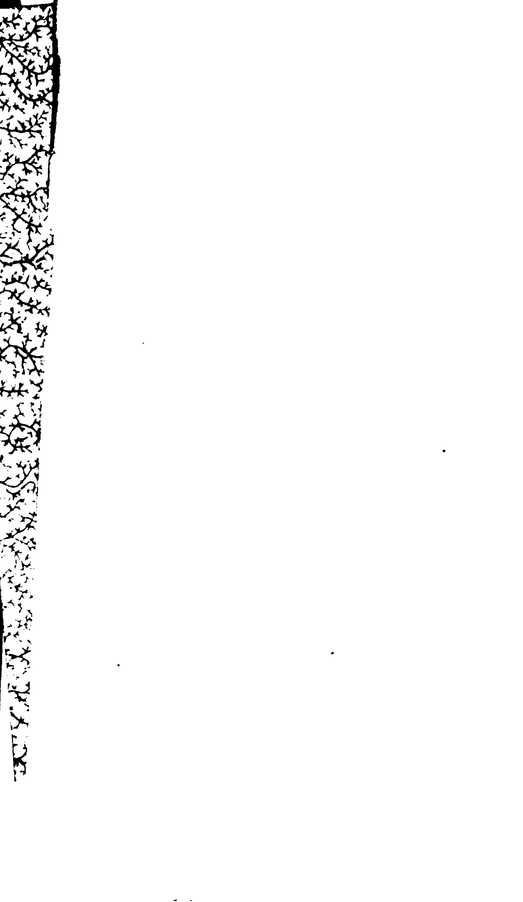
ARISTE.

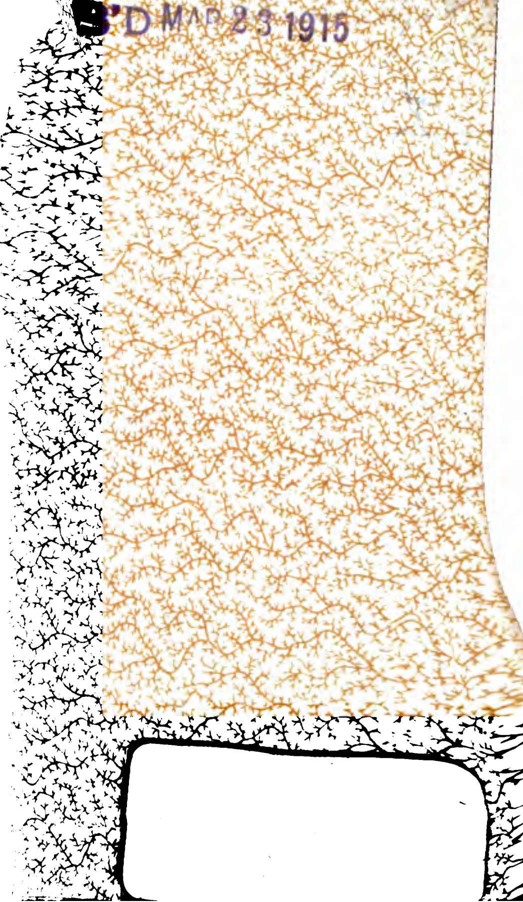
L'amour vient de remplir ma plus chere espérance,
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience.
Suivons, sans différer, ce qu'a dit Agenor;
Et hâtons un hymen, dont mon cœur doute encor.

FIN.

6

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.





'D MAR 23 1915

